
3 1761 07035047 5

I

[illegible]

BIBLIOTHÈQUE RUSSE.

NOUVELLE SÉRIE.

VOL. VII.

MÉMOIRES

DE

L'AMIRAL TCHITCHAGOFF.



LEIPZIG,

A. Franck'sche Verlags-Buchhandlung

(Alb. L. Herold).

1862.

Librairie A. Franck, 67, rue Richelieu, Paris.

MÉMOIRES

DE

L'AMIRAL TCHITCHAGOFF

(1767—1849.)

Avec une notice biographique.

D'après

des documents authentiques.

LEIPZIG.

A. Franck'sche Verlags-Buchhandlung

(Alb. L. Herold.)

1862.

Librairie A. Franck, 67, rue Richelieu, Paris.


LIBRARY
APR 19 1962
UNIVERSITY OF TORONTO

V

TABLE DES MATIÈRES.

L'AMIRAL TCHITCHAGOFF.

SES MÉMOIRES ET SA VIE.

„Paul Tchitchagoff, écrivait en 1854 Mr. Emile Chasles, naquit en 1767; il débuta dans la marine en 1782, sous le règne de Catherine II, fut contre-amiral en 1796, ministre de la marine en 1802, et reçut, en 1812, le commandement de l'armée de Turquie et le gouvernement des principautés danubiennes; de ce poste, il fut rappelé avec son armée pour couper la retraite aux Français qui revenaient de Moscou. Après cette campagne célèbre, il remit son commandement au général Barclay de Tolly, se rendit à St-Péterbourg et demanda à l'Empereur Alexandre, pour raison de santé, la permission de prendre du repos. L'Empereur lui accorda un congé illimité. Tchitchagoff quitta la-Russie et mourut à Paris, le 10 septembre 1849.

„Il remplit avec la plus haute distinction tous les emplois qui lui furent confiés. Marin et fils d'un amiral, lorsqu'il fit ses premières armes, en 1789, contre les Suédois, telle fut sa bravoure aux combats d'OEland et de Revel qu'on lui donna une épée d'honneur et le grade de capitaine de vaisseau. En 1796, ce fut lui qui commanda l'escadre réunie aux flottes anglaises pour chasser les Français de la Hollande, tentative qui s'opéra, mais sans succès, sous le commandement du duc d'York. Administrateur, on le choisit pour plusieurs missions importantes; et devenu ministre, il fut le véritable organisateur de la marine russe. Doué d'un grand sens politique et en même temps d'un esprit de justice et de liberté trop rare dans l'administration de son pays, il comprit le premier quelle conduite on devait tenir dans le gouvernement des principautés danubiennes. Quand Alexandre lui confia ce poste, les principautés étaient épuisées par les désordres et la mauvaise administration des généraux. Tchitchagoff, par ses talents, sa sagesse et son intégrité, rétablit l'ordre et fit connaître à son pays quelles forces, quel appui il

pouvait s'assurer sur le Danube en ménageant les populations. En effet, le gouverneur qui, en arrivant, avait trouvé des ennemis dans ses administrés, laissa, en partant, des peuples devenus amis. Il ne les quitta que pour accourir à l'appel d'Alexandre qui destinait l'armée de Turquie à couper la retraite aux Français; elle devait se grossir de celle de Tormasoff et agir sous les ordres de l'amiral. Réunie à celle de Wittgenstein et aux corps d'Ertel, de Sacken et de Roth, elle aurait été formidable, si les instructions d'Alexandre avaient reçu leur exécution. Mais Tchitchagoff, mal secondé ou plutôt abandonné par les autres généraux, se trouva seul à la Bérésina avec des forces inférieures et ne put s'opposer au passage. On peut juger par les pertes qu'éprouva notre armée dans les divers combats qu'il lui livra sur ce point et dans sa retraite, quel adversaire elle avait en tête, et l'on se demande avec terreur ce qui serait arrivé, si chacun, dans l'armée russe, eût été pénétré comme lui du sentiment de ses devoirs.

„La vie de Tchitchagoff, consacrée pendant trente années environ au service actif

de la Russie (1782-1812), et qui devait se prolonger pendant trente-sept ans encore, se passe désormais à l'étranger. Après 1812, il obtint, nous l'avons dit, un congé illimité de l'Empereur Alexandre, et vécut tour-à-tour en France et en Angleterre; il conserva les meilleures relations avec l'Empereur, dont il reçut de nombreux témoignages d'estime et d'amitié.

„En 1825, à l'avènement de Nicolas Ier, l'amiral Tchitchagoff écrit au nouvel Empereur et demande si sa position personnelle doit changer. Celui-ci l'assure que, à son égard, il partage les sentiments et respectera les volontés d'Alexandre. Neuf ans après, en 1834, un ukase enjoint aux Russes de rentrer dans leur pays, sous peine de séquestration et de confiscation de leurs biens. Cette mesure, aux yeux de l'amiral, violait les priviléges et les franchises de la noblesse russe; il demeure donc où il est, en Italie. C'est là qu'il apprend que ses biens ont été confisqués, et ce coup frappe rudement un homme qui n'est pas riche. Mais, loin de faiblir dans cette épreuve, Tchitchagoff se fait naturaliser Anglais, et, dans le testament qu'il

écrit plus tard, le 20 mai 1847, il insère le passage suivant.*)

„Après les mesures arbitraires par lesquelles l'Empereur Nicolas a privé la noblesse russe de ses priviléges, de ses droits de propriété et de sa liberté individuelle, et moi en particulier de la pension légale due à mes services et de celles aussi attachées à mes diverses décorations, j'ai rompu mon allégeance envers lui, et afin de rentrer dans les droits de l'homme, je me suis associé à la nation qui sait conserver la liberté raisonnable, en me faisant naturaliser sujet anglais. En conséquence, on ne doit permettre à aucune autorité russe de se mêler de ce qui me concerne, mais je recommande à mes filles de leur rendre mes décorations de Saint-Alexandre, Saint-Wladimir, Sainte-Anne et Saint-Georges.“**)

---

*) Gazette des Tribunaux, 29 décembre 1853.

**) Un plaidoyer de Me. Paillet, publié en 1854, fournit encore sur ce point les détails suivants:

„Alexandre meurt en 1825. L'amiral était alors éloigné de la Russie. Il adresse à l'empereur Nicolas une lettre de condoléance et il lui demande si sa position personnelle doit être affectée par ce triste évènement. L'Empereur Nicolas lui répond: „Les

„Cette pièce révèle le caractère de cet homme et l'honnêteté énergique de son âme. Tchitchagoff garda toute sa vie cette

---

„volontés du frére dont je pleure la perte seront „toujours sacrées pour moi. Elles ne peuvent donc „qu'être invariablement maintenues en ce qui vous „concerne. Je vous prie de compter sur cette assurance."

En 1830, une révolution éclata en France. On sait que, malgré les efforts de nos ambassadeurs et tout en conservant le sien à Paris, l'Empereur Nicolas ne prit pas la peine de dissimuler la malveillance et l'esprit d'hostilité qui l'animaient contre le nouveau gouvernement. En 1834, parut un ukase qui enjoignait à tous les Russes résidant à l'étranger d'effectuer leur retour dans un délai déterminé et qui menaçait les récalcitrants et les retardataires d'une confiscation générale. L'amiral Tchitchagoff ne crut pas que la position particulière où l'avait élevé l'empereur Alexandre, où l'avait maintenu l'empereur Nicolas, pût être atteinte par cette mesure. Il considérait d'ailleurs une pareille sommation comme attentatoire, non seulement à sa dignité personnelle, mais aux priviléges et aux franchises de la noblesse russe. Il resta en pays étranger, et bientôt il apprit que les rigueurs de l'ukase avaient été exécutées contre lui, que tous ses biens avaient été confisqués et ses traitements supprimés. Il ne demanda pas grâce; il renonça à son pays: il sollicita en Angleterre et obtint des lettres de grande naturalisation, aux termes desquelles il devint citoyen de la Grande-Bretagne."

vigueur de résolution et cette netteté de parole qui procèdent ordinairement de la lucidité d'un grand esprit. Nous avons examiné avec curiosité son portrait: des yeux singulièrement vifs, une physionomie sereine et charmante, une bouche qui trahit au même degré la volonté et la finesse, tels sont les principaux traits qui nous ont frappé. Il avait, dit-on, une conversation pleine d'agrément, souvent de malice ingénieuse, et portait autant de gaîté dans les rapports quotidiens que de fermeté dans la vie publique. Nous ne doutons pas qu'une biographie complète ne révèle bien des traits curieux dans la vie de l'amiral. En voici un que nous empruntons à un ouvrage anglais publié, en 1846, sous ce titre: Eastern Europe and the Emperor Nicholas (voir t. I, p. 125).

„Paul Ier passait une revue de sa flotte dans le golfe de Finlande, ou plutôt il faisait semblant d'en passer une et le mal de mer le tenait à l'écart. Après les manœuvres, il distribua des récompenses au hasard, ne prenant conseil que de sa fantaisie, accordant les plus grandes faveurs aux moins méritants, et ne donnant aux

officiers les plus capables que des récompenses peu flatteuses. Tchitchagoff, alors capitaine, reçut la troisième classe de l'ordre de Sáinte-Anne, petite décoration qu'on attachait à la garde de l'épée. Or l'épée du capitaine était une épée d'honneur qu'il avait reçue de l'impératrice Catherine II, en souvenir de sa brillante conduite à la bataille de Vibourg. Blessé de la faveur injurieuse que lui accordait Paul Ier, il envoie sa démission, en donnant sa santé pour prétexte. L'Empereur charge son médecin de s'assurer de la vérité du fait: celui-ci, heureusement, voulut éviter une mauvaise affaire au capitaine, dont la démission fut acceptée mais qui ne reçut pas de pension, en raison de sa jeunesse.

„Quelques années plus tard, Koucheleff, ministre de la marine, envoie chercher Tchitchagoff et lui annonce que l'Empereur, qui préparait l'expédition du Helder, veut le nommer contre-amiral, „et je suppose, ajoute le ministre, que je puis donner à Sa Majesté l'assurance de votre gratitude pour la faveur qu'Elle vient de vous accorder.

„Pourquoi? répliqua Tchitchagoff; je n'ai pas de raison particulière d'être reconnais-

sant: d'abord, parce que ma santé est mauvaise; secondement, parce que, bien que cette promotion soit inattendue, l'offense non méritée qui m'a éloigné du service a permis à mes inférieurs de gagner une telle avance sur moi que, bien que nommé contre-amiral, je servirais encore sous leurs ordres.

„Oh! dit Koucheleff, l'Empereur, vous le savez, a le droit de faire ce qui lui plait; il fait toujours avancer un individu dans l'armée aux dépens des autres sans rime ni raison, et la moitié des officiers pourrait refuser de servir, si cela était une cause raisonnable de mécontentement. — Eh bien! répliqua Tchitchagoff, la moitié des officiers de l'armée devrait, en cette circonstance, refuser de servir.“

„Le lendemain de cette conversation, Tchitchagoff se rend au palais de Pablowzky, où il devait avoir une audience de l'Empereur. Dans le salon d'attente, il reçoit les félicitations des généraux et des amiraux. Koucheleff vient à passer et lui dit: „Je n'ai pas vu Sa Majesté depuis notre conversation d'hier.“ Bientôt après, il introduit le jeune amiral dans le cabinet de

l'Empereur. Tchitchagoff trouve Paul écumant de rage:

„Ainsi, Monsieur, s'écrie l'Empereur, vous n'êtes pas satisfait! vous ne désirez pas me servir! Vous êtes un jacobin! Vous voulez vous mettre au service de l'Angleterre? Taisez-vous! ne me répondez pas. Nous vous apprendrons! . . . Qu'on l'envoie à la forteresse de Pétersbourg . . . . Mais, attendez . . . ., prenez-lui son épée, arrachez-lui ses décorations . . . . Non! il n'est pas digne de porter son uniforme ni rien de ce qui en fait partie.“

„Les grands fonctionnaires de l'empire s'empressent de déshabiller Tchitchagoff, qui pour rejoindre son traîneau traverse les antichambres pleines de monde dans ce costume étrange, en chemise et en caleçon. Conduit à Saint-Pétersbourg, Tchitchagoff trouva deux amis de son père, dans le gouverneur militaire Pahlen et dans le gouverneur des prisons Lapoukin. Le premier lui disait:

„Que faut-il faire? Vous devez aller à la forteresse; c'est votre tour aujourd'hui, demain ce sera peut-être le mien . . . . L'ordre est de vous mettre au secret . . . .

Les prisons regardent Lapoukin. Je suis sûr qu'il viendra un contre-ordre. Vous ferez donc bien, en attendant, de choisir une casemate. En considération de mon amitié pour votre père, je vous traiterai le mieux que je pourrai."

„Le contre-ordre ne venant pas, il fallut aller au cachot secret. Seulement, Lapoukin fit donner à l'amiral une des meilleures cellules et une excellente table. Le prisonnier, au milieu de ces agitations, avait la fièvre et s'était mis au lit, quand arriva l'ordre de le garder dans une des plus mauvaises cellules, à la porte de laquelle se promenait un soldat silencieux.

Pahlen vint l'y trouver: „Si vous aviez su cela, lui dit-il, n'auriez-vous pas préféré le service à la prison? — J'aurais préféré ne pas servir du tout; mais naturellement je préférerais le service à la captivité. — Très-bien! dit Pahlen: j'arrangerai vos affaires."

„En effet, il revient bientôt et dit à l'amiral: „L'Empereur est satisfait. Je lui ai dit que vous étiez fâché de votre conduite, et que, si vous aviez su ce qui vous arriverait, vous auriez accepté du service sans réplique.

— Si l'Empereur m'avait posé la question de cette manière: „Voulez-vous servir ou être enfermé dans la forteresse? certainement j'aurais préféré le service."

— Bien, dit Pahlen; tout cela s'arrangera. Vous allez venir avec moi chez l'Empereur. Je suis fâché que vous ayez la fièvre; mais on n'y peut rien.

„On traverse la Néva, on envoie chercher les habits de l'amiral, qui étaient restés à Pablovsky, à vingt-cinq milles de distance, et on arrive devant Paul Ier. Celui-ci, comme pour s'excuser de sa première injustice, prend la main de l'amiral, la pose sur son coeur et lui dit :

„Je sais que vous êtes un jacobin; mais supposez que j'ai sur la tête un bonnet rouge, et servez-moi avec zèle.

— „Je sais, répliqua la marin, que votre Majesté porte une couronne impériale, et je me conduirai avec la loyauté d'un homme qui a cette conviction."

— Quant aux ordres, dit l'Empereur, vous n'en recevrez que de Koucheleff, qui laisse carte blanche à chacun. Vous partirez avec Popham, le commissaire anglais

et vous ne serez ainsi sous les ordres de personne."

„Cette anecdote singulière et authentique, qui caractérise également Paul I[er] et l'amiral, ne serait pas la seule de ce genre dans cette vie curieuse. Nul doute que le biographe de Tchitchagoff ne puisse nous raconter bien des traits semblables et nous faire admirer la volonté inébranlable qu'il montrait quand l'honneur ou le devoir était en question; il y mettait une opiniâtreté invincible, pensant que ces choses-là sont absolues et ne souffrent pas de transactions."

„L'amiral Tchitchagoff*) poussait la franchise jusqu'à l'imprudence, le désintéressement jusqu'à la duperie, la modestie jusqu' à la négligence même de sa réputation, espérant du temps une justice que le temps n'a pas encore amenée; et poussant le dédain des grandeurs jusqu' au mépris des préjugés du monde.

„A l'appui de cette simplicité de moeurs

---

*) Lettre de la comtesse Eugène du Bouzet, née Tchitchagoff, à Mr le comte Rodolphe de Maistre. Paris, 1853.

qui caractérise l'amiral toute sa vie, ses enfants se rappelleront toujours avec orgueil que leur père — après avoir servi son pays dans les postes les plus éminents pendant de longues années, et avoir rétabli l'ordre dans les finances de la Moldavie dont le gouvernement lui fut confié — se retira des affaires publiques et rentra dans la vie privée avec une fortune personnelle tellement endommagée, que S. M. l'Empereur Alexandre voulut bien lui accorder, après la guerre de 1812, un congé illimité avec solde entière, et la jouissance d'une dotation qu'il avait reçue en dédommagement des sacrifices pécuniaires faits par lui pour soutenir honorablement son rang de ministre de la marine à Pétersbourg."

L'amiral Tchitchagoff est mort à Paris le 10 Septembre 1849.

Il possédait des lettres en français, à lui écrites par l'Empereur Alexandre. Il avait demandé expressément qu'elles fussent remises à l'Empereur Nicolas par la voie le plus sûre. Ses instructions furent remplies par la comtesse du Bouzet, sa fille, à la quelle l'empereur Nicolas répondit:

„Le voeu que vous m'exprimez de pou-

voir conserver dans votre famille une de ces lettres part d'un sentiment à la fois trop légitime et trop honorable pour que je ne m'empresse d'y déférer. C'est donc avec une satisfaction toute particulière que je vous transmets les trois lettres ci-jointes, destinées à perpétuer dans votre famille le souvenir de la bienveillance et de l'estime que l'Empereur Alexandre avait pour votre père."

Deux de ces lettres ayant été imprimées, nous les reproduisons comme un témoignage des liens d'affection qui existaient entre Alexandre et l'amiral.

En 1803 l'Empereur écrit à Tchitchagoff, dont la femme est malade:

„C'est à l'instant que je reçois votre lettre. Je ne puis vous rendre toute la peine qu'elle m'a causé. J'entre dans toute l'horreur de votre situation. Mais ne perdez pas tout espoir. J'ai envoyé à l'instant pour qu'on ne sonne pas les cloches; mais je crains qu'on ne les aye sonné déjà. On m'a apporté votre lettre, tandis que j'ai été à la grande parade. Je ne fais que rentrer dans ce moment. Tout à vous pour la vie."

En 1811, Alexandre écrit encore à l'amiral, qui vient de perdre sa femme:

„C'est respectant votre douleur, mon cher amiral, que je n'ai pas voulu vous importuner plus tôt de mon écriture. Dans un malheur comme le vôtre, s'entendre répéter que d'autres partagent votre peine n'est pas une consolation; car quand on a perdu l'être auquel on avait voué toutes ses affections, je crois qu'il n'y en a plus. Aussi ce n'est pas dans l'espoir de vous en offrir que je vous exprime toute la part bien sincère que je prends à votre douleur et à votre position si malheureuse. Vous connaissez mon amitié pour vous de longue date; elle a été et sera toujours la même. — Si vous n'avez pas de répugnance à sortir, je vous recevrai avec empressement demain après dîner, à 7 heures, afin que vous ne soyez dans le cas de rencontrer personne.

„Tout à vous."

„ALEXANDRE."

PAUL Ier.

On a prétendu que Paul Ier était fils de Soltykoff, qu'on croyait être l'amant de Catherine II; mais sa ressemblance avec Pierre III, pour les traits comme pour le caractère, prouve assez la légitimité de sa naissance. C'était un Lapon camus, aux mouvements automatiques, et fait exprès pour commander à une nation d'automates où personne n'ose remuer ni bras ni jambes sans que Sa Majesté ait tiré le fil. Sa charpente était forte, mais courte et rabougrie; il avait la figure ronde et large, le nez petit et fort retroussé, les pommettes saillantes et le crâne demi chauve. Le moral répondait exactement au physique: il était emporté, vindicatif et méchant. Plein de manies et sujet à des accès de colère furieuse, ces défauts étaient comme sus-

pendus dans ses moments lucides, et se cachaient parfois sous le dehors d'une éducation distinguée; mais tout à coup, et lorsqu'on s'y attendait le moins, il se déchaînait pour des motifs futiles ou méprisables; il voyait alors un crime dans l'acte le plus innocent, et immolait ses sujets à sa frénésie.

Catherine l'avait entouré de gens instruits; elle voulut charger de son éducation d'Alembert, qui refusa. Lorsqu'il fut d'âge à s'occuper des affaires d'État, elle essaya de l'associer à ses travaux; mais le sécretaire d'État, prince Besborodko, qui assistait aux séances, déclarait que ni l'impératrice ni lui n'avaient jamais pu rien lui faire comprendre, et qu'il entendait tout de travers. Alors, de peur d'irriter ses passions et dans l'espoir de l'adoucir par l'indulgence, Catherine l'abandonna à lui-même. Comme il avait la manie des minuties militaires et une vraie passion pour la manoeuvre, Catherine lui permit de former, d'exercer et d'habiller à sa guise quelques bataillons. Il les composa en grande partie de déserteurs, de bandits et des mauvais sujets de l'armée; il les habilla et les exerça à la prus-

sienne. C'est avec cette horde ignorante et barbare qu' à la mort de sa mère il vint envahir l'empire qu'il partagea entre eux. En quelques heures, la Russie fut rejetée de plusieurssiècles en arrière; les ténèbres de la barbarie succédèrent aux lumières de la civilisation naissante; la démence et la brutalité vinrent siéger sur le trône occupé la veille par la sagesse et la magnanimité.

..... Paul se proposa pour but, d'abord de détruire tout ce qu'avait fait sa mère puis de germaniser le pays par des moyens violents.

Il dispersa et accabla d'affronts tous ceux qui étaient attachés à l'Impératrice Catherine ; il refusa à la mémoire de sa mère, les honneurs qui lui étaient dûs ; il fit même semblant d'oublier ses funérailles pour ne s'occuper que de l'exhumation de Pierre III. Ceux qui avaient servi sous cet empereur furent réunis, en costume allemand de son temps, autour de ses restes; le comte Alexis Orloff lui-même reçut l'ordre d'assister à la cérémonie: on disait que Paul avait eu l'intention de lui faire couper la tête, mais que sa vieille maîtresse l'en avait dissuadé. Les restes de Pierre III furent

placés sur un catafalque magnifique et à la place d'honneur, tandis que le corps de l'impératrice ne semblait figurer là que comme un accessoire. Paul voulait fortifier ainsi cette opinion fausse que sa mère avait ordonné la mort de son mari. — Il abolit par haine pour sa mère, les ordres de Saint-Georges et de Vladimir qu'elle avait institués; il punit ceux qu'il crut lui avoir manqué de respect pendant qu'il était Grand-Duc, et l'on vit des gens mis en prison pour ne l'avoir pas salué quelques années auparavant.

Pierre III avait germanisé l'armée; Paul Ier voulut germaniser la nation entière. On dut s'habiller à l'ancienne mode allemande: chapeaux à trois cornes, vestes à pans, habit à collet droit et bottes fortes. Ce fut un crime que de porter un chapeau rond, un gilet, un jabot, des bottes à revers, un habit bourgeois à collet rabattu. Jusqu'aux équipages, aux cochers, aux chevaux, tout devait subir cette réforme; on n'osait plus se servir des petites voitures et des harnais russes. La police était toute la journée en campagne contre les chapeaux ronds, qu'elle faisait

arracher aux passants et clouer aux réverbères; les agents, le couteau à la main, se jetaient sur ceux dont la toilette était en contravention: ils coupaient à l'un le collet de son habit, son jabot à un autre, le revers de ses bottes à un troisième. — Un jour qu'un maître des requêtes lui lisait des extraits de différentes suppliques, Paul, qui jusqu'alors avait répondu invariablement: *accordé*, aperçoit par la fenêtre un passant avec un chapeau rond; aussitôt il met ses aides de camp et la police en campagne, et dès ce moment, à toutes les suppliques que le maître des requêtes continuait de lui lire, il répondit: *refusé*.

. . . . . . Pierre Ier avait opéré ses réformes à coups de hache: Paul Ier ne connut d'autres moyens que les ordres du jour et les ordonnances de police. Voici quelques-uns de ses ordres du jour, avec les explications nécessaires:

20 janvier 1798. Les habits bourgeois à l'anglaise sont défendus; ceux à l'allemande, avec collet droit de deux pouces au moins de hauteur et les parements de même couleur que le collet, sont permis; les gilets de toute espèce sont défendus et doivent

être remplacés par des vestes allemandes. Il est défendu de porter des souliers à rubans et des brodequins. Il est défendu de porter de grosses cravates, en s'entortillant le cou de mouchoirs: on les portera d'une manière convenable et sans trop d'épaisseur.

3 avril. Il est sévèrement défendu à tous tailleurs de faire des uniformes sans en avoir délustré le drap: les contrevenants seront mis aux arrêts.

A la suite des représentations du gouverneur de Pétersbourg, „que plusieurs particuliers, n'ayant que des voitures du pays et pas le moyen de s'en procurer d'autres, se trouvaient extrêmement gênés," S. M., dans sa magnanimité, eut la condescendance de mettre à l'ordre du jour, le 2 octobre, qu'il était permis, dans la capitale, de se servir de droschki (petite voiture russe à quatre roues).

Il est défendu à tous les habitans de porter des bonnets, soit fourrés, soit ouatés, de soie ou de toute autre étoffe.

18 février 1799. Il est défendu de valser.

2 avril. Il est défendu d'avoir les cheveux tombant sur le front.

12 août: Tous ceux qui voudront avoir des pots de fleur sur leurs fenètres sont tenus de les avoir dans l'intérieur des embrasures, ou sinon, derrière des grilles.

25 septembre. Il est défendu aux cochers et aux postillons de crier: Gare.

1er octobre: Il est ordonné à tous les artisans, à quelque industrie qu'ils appartiennent, de tenir rigourensement parole et de livrer leur ouvrage au temps fixé, afin d'éviter toutes sortes de plaintes.

28 novembre. Il est défendu aux femmes de porter des redingotes bleues avec collets rouges ou jupons blancs. — S. M. avait le goût simple.

6 janvier 1800. Il est ordonné de s'arrêter à tous ceux qui dans la rue rencontreront S. M. I. Par la suite, il fut ordonné de descendre de voiture, et aux dames de rester debout devant la portière. Pour une contravention de ce genre, une d'elles fut mise au corps de garde. Au bout de quelques jours, on représenta à l'Empereur que cette dame était debout dans sa voiture lors de sa rencontre avec S. M., mais qu'étant bossue et contrefaite, elle ne paraissait pas plus haute qu'une autre ne

l'eût été assise. Elle fut alors mise en liberté. Pendant les tournées de Paul dans la ville, son escorte était occupée à donner la chasse à ceux qui ne s'arrêtaient pas assez vite ou qui ne se dépouillaient pas assez tôt de leur pelisse ou de leurs manteaux.

23 janvier. Il est défendu à tous les officiers de porter des queues sans avoir coupé les pointes carrément.

Ier septembre. S. M. I. a remarqué que les dames de la cour ne se mettent pas avec la décence convenable. Elle attribue toutes ces inconvenances à l'immoralité, à l'esprit de libéralisme et au défaut d'éducation. Elle s'est trouvée obligée d'interdire l'entrée du théâtre et de l'église à toute la cour et à la garnison de Gatchina, à l'exception d'un très petit nombre admis à ses soirées. En éloignant, pour manifester sa juste colère, ces personnes de sa présence, elle a ordonné d'en faire la publication dans toute la ville, afin que le public d'ici n'ose, pendant la représentation, ni frapper avec les cannes, ni applaudir, ni siffler, et interrompre ainsi le plaisir que les spectateurs se promettent.

Les châtiments infligés aux contrevenants étaient, pour les piétons, la prison, les arrêts. Ceux qui étaient en voiture perdaient leur équipage, dont la police s'emparait. On prenait les chevaux pour l'artillerie, les domestiques pour en faire des soldats: le tout sans préjudice des petits correctifs du knout et de la Sibérie. On publia une liste des mots de la langue russe qu'il était défendu d'employer; entre autres, ceux de club, de citoyen, de patrie.

Après s'être occupée de l'habillement de ses troupes, S. M. voulut les encourager et apprendre aux généraux l'art de la guerre. A cet effet, elle publia les ordres du jour suivants:

9 août 1801. S. M. I., — ayant remarqué dans les manoeuvres de ce jour que la colonne gauche de la division de Finlande est arrivée au point indiqué beaucoup plus tôt que la droite; qu'elle est restée par pelotons sous le feu de l'ennemi, sans se faire couvrir par la cavalerie et les chasseurs, ainsi qu'elle en avait reçu l'ordre, et que, pendant la retraite des escadrons, un des bataillons a tiré sur sa cavalerie, — fait une réprimande au général lieutenant

Gortschakoff I[er], et observe que c'est sans doute par une semblable conduite et l'ignorance des généraux que des batailles ont été perdues en Suisse et en Hollande.

10 août. Le commandant du régiment des chasseurs, major général Michelson, est exclu du service comme indigne de son grade par la complète ignorance de ses devoirs et sa stupidité. S. M. I. fait remarquer en même temps à MM. les généraux de la division de Finlande, qu'ils doivent comprendre maintenant combien ils sont loin de passer même pour des généraux médiocres, et que s'ils continuent ainsi ils seront partout et toujours battus par tout le monde.

. . . . . Souvarow était exilé dans ses terres et sous la surveillance d'un agent de police, lorsque l'Empereur d'Allemagne le demanda pour commander les Austro-Russes en Italie. Paul l'envoya complimenter par son premier favori: c'était un Turc, nommé Koutaïtzoff, fait prisonnier tout jeune encore à l'assaut d'Ismaïl, et devenu le barbier de Paul pendant que celui-ci était grand-duc. Souvarow, feignant de ne pas le connaître, lui demanda successi-

vement, pour chacune de ses décorations, à quelle occasion il l'avait méritée: la réponse fut que tout venait de la bonté de l'Empereur. On se rendit alors au palais, où Souvarow, rencontrant tout d'abord un frotteur, se jeta à son cou pour l'embrasser, et comme Koutaïtzoff lui faisait observer que ce n'était qu'un valet: „Je le sais bien, répondit Souvarow; il l'est aujourd'hui, mais qui sait ce qu'il peut être demain? „L'exilé s'étant ainsi moqué du favori ne changea pas d'humeur en se présentant devant le maître.

Paul le reçut à une grande parade. Souvarow se prosterna à ses pieds en lui parlant allemand, et l'Empereur eut beau chercher à le relever et à le faire parler russe, il ne répondit qu'en allemand. Lorqu' enfin il se fut relevé, Paul l'engagea à remarquer la précision de l'alignement de sa troupe; alors Souvorow la regardant de l'une des extrémités de la ligne: „Admirable! dit-il; on ne peut pas plus droite: mais sous la mitraille elle se courbera."

. . . . . La manie d'introduire en Russie les habitudes militaires de la Prusse lui fit prendre à son service un vieux capitaine

d'infanterie prussienne, du nom de Diebitsch: c'était la parodie de Frédéric le Grand. Petit, vieux, rabougri, il ne représentait pas trop mal un de ces vieux modèles de la guerre de sept ans. Paul l'éleva bientôt au grade de général et le consultait sur toutes les minuties du service, la seule chose qu'il pût comprendre. Voulant imiter Frédéric jusque dans ses habitudes, il demandait à Diebitsch comment Frédéric passait son temps, et aussitôt il cherchait à faire comme lui. Diebitsch lui ayant raconté qu'à une certaine heure Frédéric jouait ordinairement de la flûte: Paul, à l'heure marquée, prenait, faute de mieux, un bâton, dont il se servait en guise de flûte. — Un des fils de Diebitsch devint maréchal. C'est lui qui fut envoyé contre les Polonais. On sait qu'à la première difficulté il perdit la tête; il aurait perdu l'armée si le choléra ne l'eût emporté.

Les étrangers n'étaient pas à l'abri des boutades de Paul. Un soir, en causant avec le général Dumouriez, arrivé depuis peu et qu'il traitait fort bien, il lui demanda ce qu'il avait fait dans la journée. „J'ai fait des visites à vos grands seigneurs, Sire,

répondit Dumouriez. „Comment, grands seigneurs? s'écria Paul; sachez, monsieur, qu'il n'y a de grand seigneur chez moi que celui à qui je parle, et cela seulement pendant que je lui parle.“ Dumouriez fit une profonde révérence et se tut.

Mais la folie de Paul ne produisait pas seulement des extravagances; elle l'entraîna souvent à des actes de cruauté qui ne sont explicables que par les accès de démence auxquels il était sujet.

La précipitation à condamner toujours sans examen coûta la vie à un ministre protestant de Mittau. Ce brave homme, fort respecté par les habitans, avait une bibliothèque qu'il mettait à la disposition des jeunes gens. On dit à l'Empereur qu'il répandait ainsi des idées révolutionnaires, et, sans autre forme de procès, le ministre fut condamné au knout et à la Sibérie. L'erreur fut bientôt reconnue par suite des témoignages honorables et de la vive douleur des habitants. Mais le pasteur avait succombé sous cette peine cruelle, et sa famille dut se consoler avec une petite pension qu'on obtint plus tard.

Le comte Al. Strogonoff m'a raconté

qu'étant un jour avec Paul, il fut question d'un individu dont j'ai oublié le nom. L'Empereur lui dit: „C'est l'homme que j'aimais le plus; il s'est sacrifié pour moi plus d'une fois, et je l'ai toujours regardé comme mon véritable ami. C'est bien dommage qu'il ait si mal fini. „Le comte n'osa pas demander quelle avait été cette fin malheureuse, mais il alla aux informations et apprit que l'Empereur, s'étant emporté contre cet homme, l'avait fait mettre à la citadelle de Pétersbourg, où il se rendit bientôt après, et le fit garrotter et fustiger jusqu'à la mort. Le secret avait été religieusement gardé jusqu'à l'indiscrétion commise par le tyran lui-même.

......Lors de la brouille de Paul avec l'Angleterre, je fus témoin des préparatifs de défense de Cronstadt. Les remparts du côté de la mer étaient en assez bon état, mais garnis de vieux canons rouillés et posés sur des affûts de vaisseaux pourris. Tout l'armement était dans un état aussi pitoyable, et si les Anglais se fussent présentés, ils pouvaient sans coup férir, non-seulement s'emparer de Cronstadt, mais envoyer des chaloupes armées casser les

vitres du palais de l'Empereur. La belle saison allait arriver et Nelson avec elle.

Tout à coup je reçois un billet de l'amiral Hanikoff, qui m'engage à passer chez lui. Il crut devoir user de beaucoup de précautions pour m'annoncer sans m'alarmer que, par ordre de l'Empereur, je devais me rendre à Pétersbourg. Comme tout était possible avec cet homme, je ne pouvais prévoir ce qui allait m'arriver. Je partis en représentant le tout à ma femme sous le jour le plus favorable. Dès que je fus dans mon traîneau, je vis que j'étais suivi par deux feldjäger, oiseaux de mauvais augure, exécuteurs inexorables des volontés de l'Empereur. Leur vue me troubla un peu; cependant je continuai ma route et vis avec plaisir qu'ils ne s'opposaient pas à ce que j'allasse descendre dans ma maison, où ils me quittèrent pour rendre compte de leur mission.

Je me rendis aussitôt chez Koucheleff et fus introduit chez l'Empereur. Il me fit bon accueil, me parla de l'attaque supposée des Anglais sur Cronstadt, voulant, disait-il, me charger de la défense principale de ce port, tandis que si l'ennemi voulait prendre

Cronstadt par derrière (c'est-à-dire là où il n'y a pas assez d'eau pour passer), il lui opposerait une escadre sous les ordres du contre-amiral de sa création Baratinski. — Je vis alors combien il veillait à la sûreté de ses favoris, et avec quelle confiance il les employait là où il n'y avait aucun danger à courir. — Il me fit asseoir vis-à-vis de lui, à une petite table, et me dit: „Les Anglais veulent me faire la guerre, et c'est leur ministre Pitt qui va la diriger. Mais vous savez que Pitt est un ivrogne, n'est-ce pas?“ Je répondis que je ne croyais pas qu'il passât pour tel, du moins chez les Anglais; mais que j'avais bien entendu dire qu'il buvait une bouteille de Porto à son dîner. „Eh bien! dit-il, il boit une bouteille de Porto, et moi je ne bois qu'un doigt de vin de Malaga, et cela encore par régime et parce que mon estomac l'exige; et cet homme veut se mesurer avec moi?“ Bientôt après il me congédia, en me disant de revenir le lendemain.

Le lendemain il nous développa son plan de campagne. Je ne puis me rappeler tout le galimatias qu'il nous débita. Je remarquai que le comte Pahlen, homme très-fin

et très-bon militaire, répondait toujours: Sehr militarisch, Ihr M. C'est très-militaire, V. M. Le général qui devait commander paraissait n'y rien comprendre non plus. Après avoir organisé ainsi la défense de terre, il s'occupa de la défense maritime, et s'adressant à moi, me dit que j'aurais des vaisseaux pour défendre la passe entre Cronstadt et Cronslot. — Elle est large de deux mille toises environ, et on ne peut sur ce point en placer qu'un seul. — „Ensuite, dit-il, j'ai fait construire des batteries pour défendre la rade; vous aurez des chaloupes canonnières que vous disposerez sur le passage de l'ennemi, tandis que moi et lui, — me montrant Koucheleff, — nous serons sur la côte, où j'établirai pour vous soutenir un cordon de hussards.“ Or je savais que les batteries n'étaient pas commencées et exigeaient des travaux hydrauliques de longue haleine; que les chaloupes canonnières ne pouvant tenir la mer sous le feu des vaisseaux ennemis, devraient être placées près de la terre, où elles seraient inutiles. Mais il est vrai que lui, Koucheleff, et le cordon de hussards devaient me soutenir en se postant à sept

ou huit lieues du passage. — Après avoir achevé ces dispositions, il me demanda ce que j'en pensais, me permettant de faire mes observations franchement.

Alors, en ma qualité de témoin oculaire et sur le point d'être chargé de la responsabilité de ces insuffisances, je crus devoir lui représenter les choses telles qu'elles étaient. Mais il arriva qu'au moment où je prenais la parole il passa dans une pièce à côté en me disant d'attendre un instant. A peine fut-il sorti que le comte Pahlen, s'approchant de moi en toute hâte, me dit tout bas: „Ici, mon cher amiral, il ne faut dire que oui et très-bien; sinon vous risquez de vous attirer de nouveaux désagréments, sans que cela puisse servir à rien.“ Comme j'avais confiance dans l'esprit et l'expérience du comte Pahlen, je suivis son conseil, et lorsque l'Empereur rentra, je lui dis que je trouvais les mesures de défense proposées par S. M. parfaites et plus que suffisantes pour faire repentir les Anglais de leur témérité. Il fut très-satisfait et dit ensuite, en parlant de moi: „Il s'est corrigé; la prison lui a fait du bien.“

De retour à Cronstadt, je pus me con-

vaincre que, du train dont cela allait, nous ne serions pas prêts dans deux ans à recevoir les Anglais, que nous attendions d'un jour à l'autre. Je pensais qu'il aurait mieux valu être tout à fait sans défense que d'en opposer une aussi méprisable, et qui couvrirait de honte les défenseurs. La mort de l'Empereur nous délivra de cette inquiétude.

...... La peur, qui ne quitte jamais les tyrans, poursuivait Paul, le plus méfiant de tous; il ne se crut pas en sûreté dans le palais des czars, situé sur le bord de la Néwa, dans la meilleure position de Pétersbourg, mais de niveau avec les rues et d'un accès facile; il conçut donc l'étrange idée de se faire bâtir un château féodal, prétendant que l'archange Michel le lui avait ordonné en songe et en avait désigné la place. Aussitôt il se mit à l'œuvre à la manière des rois d'Égypte, employant les ouvriers par milliers, et il éleva en très-peu de temps un immense édifice, entouré de larges fossés, de ponts-levis, de remparts armés de canons; il n'attendit pas même que ces murs épais fussent suffisamment secs et l'ameublement terminé pour s'installer dans le palais Michel. A la fête

qu'il donna le jour de l'inauguration, les murs suintaient et les tentures étaient trempées. Se croyant désormais en sûreté, il allait s'abandonner à ses folles inspirations; il disait: „J'ai prolongé au moins ma vie de dix ans.“ Pour le bonheur des Russes dix mois plus tard il n'était plus.

J'étais à Cronstadt, qu'il m'avait chargé de défendre contre les Anglais, lorsqu'un employé de l'amirauté vint d'un air mystérieux, mais avec une figure épanouie, m'annoncer que l'Empereur était mort. Le doute qui s'empara de moi amortit assez ma joie excessive pour me permettre de la supporter. Bientôt la nouvelle se répandit de bouche en bouche, et on osa parler tout haut. Voici les détails que j'ai recueillis.

Le prince Zouboff, dernier favori de l'impératrice Catherine, avait été obligé, à la mort de cette souveraine, de s'éloigner de Pétersbourg, ainsi que ses deux frères, dont Paul se méfiait. Dans leur exil, ils n'épargnèrent aucune démarche pour obtenir la permission de revenir dans la capitale, où, par leurs relations, ils étaient, plus que toute autre famille, à même d'organiser une conspiration. Ils gagnèrent quelques chefs

de la garde impériale, qui répondirent de leurs soldats. Le comte Pahlen, gouverneur militaire de Saint-Pétersbourg, s'entendit avec ceux: lui seul pouvait, par son esprit, son courage, sa position, se mettre à la tête des conjurés. Le général Beningsen, Hanovrien d'origine, et quelques aides de camp de l'Empereur, se joignirent au complot.

Tout étant convenu, deux des Zouboff, Beningsen, les aides de camp Ouvaroff, Jachevel et quelques autres se rendirent après minuit au palais Michel dans l'appartement de l'Empereur. La garde extérieure avait été relevée par des régiments gagnés, que commandait le général Tolisin. Le comte Pahlen resta un moment en arrière avec les troupes. Les conjurés, arrivés à la chambre à coucher de l'Empereur, y trouvèrent une sentinelle qui donna l'alarme: on l'abattit d'un coup de sabre; mais Paul s'était réveillé au bruit, et quand on s'approcha de son lit, on n'y trouva plus personne. Zouboff s'écria: „Il s'est sauvé; nous sommes perdus!“ Mais le général Beningsen, qui ne perdait pas la tête facilement, leur dit: „Messieurs, voyons s'il s'est pas caché

quelque part.“ Ils le découvrirent bientôt dans un coin de la chambre, blotti derrière un petit paravent, et tremblant comme la feuille.

Il sortit de là implorant grâce. Mais lorsqu'il vit le prince Zouboff lui adresser respectueusement des remontrances sur sa tyrannie et lui proposer d'abdiquer en faveur de son fils, croyant le danger passé, il reprit son air insolent, fit des difficultés, commença même à menacer. Alors le comte Nicolas Zouboff, homme fort et colossal, s'écria: „Messieurs, vous ne pourrez jamais lui faire entendre raison. Nous perdons notre temps et nous nous exposons à de grands malheurs par nos hésitations. Voici le langage qu'il faut tenir à un homme comme lui.“ Puis, avec une boite d'or qu'il tenait à la main, il lui appliqua sur la tempe un coup qui le renversa. Avec une des écharpes dont la chambre était ornée, on mit fin à cette funeste existence.

Il serait impossible de décrire la joie générale: elle fut poussée à l'excès. On se complimentait, on s'embrassait en se rencontrant, comme si on avait recouvré la vie; les marchands russes et étrangers placèrent

dans les rues des pièces de vin et d'eau-de-vie pour le peuple, qui en profita largement. Le prince Zouboff donna à tous les conjurés et à leurs amis un banquet splendide; on y but à la santé du nouvel Empereur avec le débordement et l'explosion d'une gaieté comprimée pendant cinq ans.

Cependant toutes sortes de bruits se répandirent en Europe sur la part que les enfants de Paul avaient prise à ce drame oriental. Je dois dire, à ma grande satisfaction, que, d'après tous les renseignements que j'ai pu recueillir, je considère Alexandre et Constantin comme absous de toute participation à la mort de leur père; les deux autres étaient trop jeunes pour être même soupçonnés. D'ailleurs ce meurtre doit être entièrement attribué au danger des conjurés et à une résolution spontanée.

Le grand-duc Alexandre, initié par son père aux affaires d'État, avait été à même d'entendre les plaintes générales et connaissait le juste mécontentement des Russes, Plusieurs propositions lui furent faites; mais jamais les conjurés les plus entreprenants et les plus pressés d'en finir n'osèrent faire allusion à des moyens violents. On se

bornait à parler d'abdication, et le grand-duc hésitait encore, lorsque Paul soupçonnant qu'il se tramait quelque complot, demanda au comte Pahlen s'il en savait quelque chose. Celui-ci, mis au pied du mur, se détermina au seul parti qu'il y eût à prendre: „Si j'en sais quelque chose? dit-il; je sais tout, puisque j'en suis.“ — Ce qui était vrai. — „Mais il n'est pas encore temps, sire, de faire éclater la conspiration. D'ailleurs vos enfants s'y trouvent impliqués, dit-on, et il vaut mieux s'en assurer.“ Bien, dit l'Empereur; dans ce cas il faut agir sans perdre de temps; je vous autorise à les faire arrêter au moindre soupçon: nous verrons ensuite ce qu'il y aura à faire.“

Alors Pahlen lui fit signer l'ordre d'arrêter les deux grand-ducs, se rendit chez eux aussitôt, les supplia d'autoriser les conjurés à agir immédiatement en vue d'une abdication, et comme ils ne consentaient pas, il leur montra l'ordre signé par Paul, leur déclarant qu'ils eussent à choisir entre l'abdication de leur père ou leur propre arrestation, qui serait probablement suivie d'une mise en jugement. Ce ne fut que devant cette alternative qu'Alexandre consentit,

mais seulement à condition qu'on épargnerait les jours de son père.

Lorsqu'il apprit sa mort, il en fut accablé; mais moitié timidité, moitié défaut d'expérience, il ne demanda pas d'abord compte aux conjurés d'avoir dépassé ses instructions. On soupçonna d'ailleurs sa mère, quoiqu'elle fût bouleversée par la catastrophe, de s'être rappelée que Catherine II avait su prendre, après le meurtre de son époux, les rênes du gouvernement, et d'avoir eu la pensée de l'imiter. Le trône se trouvant ainsi entre deux concurrents, les conjurés pouvaient se tourner vers le plus indulgent: il fallut donc les ménager par prudence. Alexandre comprit sa position; quoique livré à des remords injustes, il traita bien les libérateurs. Peut-être eût-il été dangereux d'agir autrement; on ne peut calculer quels auraient été les effets de la reconnaissance nationale dans le cas où l'on aurait cherché à la comprimer.

CAMPAGNE DE 1812.

L'amiral Tchitchagoff, capitaine de vaisseau sous Catherine II, ministre de la marine, général en chef de l'armée de Moldavie, gouverneur des Principautés Danubiennes sous Alexandre, se retira des affaires en 1814, et employa le reste de sa vie à écrire loin de son pays „ce qu'il avait pu voir et cru savoir" dans sa longue carrière militaire et politique. Ses mémoires, écrits en français, rectifient bien des erreurs et font connaître, pour la première fois, un grand nombre de faits curieux.

La dernière partie des mémoires de l'amiral contient un récit détaillé des affaires de Turquie en 1812 et de la campagne de Russie. Cette période importante de l'histoire contemporaine est restée obscure sur bien des points. Ainsi, on ne comprend

guère qu'au moment même où Napoléon allait entrer en Russie, les Turcs aient pu consentir à céder aux Russes, par le traité de Bucharest, une partie de leur territoire. On ne sait à quoi s'en tenir sur cette diversion en Illyrie et en Dalmatie, projetée, dit-on, contre la France par Alexandre. La conduite de l'Autriche dans la campagne de Russie est fort équivoque. Enfin, on ne s'explique pas que les quatre armées russes, qui pouvaient se réunir sur la Bérésina, ne soient pas venues, au moment décisif, assurer la ruine de l'armé française.

Les historiens russes doivent être, sur tous ces points, les mieux renseignés; mais la véracité ne leur est pas permise. Quant aux autres, ils ignorent nécessairement le détail des faits, et en sont réduits aux hypothèses pour expliquer les événements.

Dans les mémoires de l'amiral Tchitchagoff, tous ces problèmes d'histoire sont résolus par des faits, que confirment des documents inédits et authentiques. L'historien est l'un des généraux de cette grande guerre, dont il avait vu, pendant les huit années de son ministère, les causes naître et se développer. Ajoutons qu'il a écrit avec

indépendance, et sous la protection de la liberté. Ceux qui l'ont connu savent combien son esprit était pénétrant, son caractère droit et inflexible. Nous ne pouvons ici raconter sa vie, qui donne à ses récits une autorité imposante; mais le cachet de vérité qu'il a imprimé à ses mémoires suffit pour convaincre de l'exactitude des faits qu'il rapporte. On en jugera par quelques extraits.

I.

Affaires de Turque en 1812. — Diversion projetée contre Napoléon.

La campagne de 1812 allait s'ouvrir. Une armée qui réunissait le contingent de toutes les puissances continentales était aux portes de la Russie. La guerre était le sujet de toutes les conversations, et les dames russes faisaient de la charpie dans leurs salons. Cependant, on ne parlait point de guerre au conseil. Enfin, le 17 avril, le bruit se répandit à Pétersbourg du départ prochain de l'Empereur pour Wilna; la garde impériale était déjà partie. L'amiral Tchitchagoff, en sa qualité d'officier attaché spécialement à la personne de l'Empereur,

crut devoir aller le lendemain lui demander ses ordres. L'Empereur, lui annonça qu'il partait sous deux ou trois jours, et lui parla avec amertume du traité d'alliance offensive et défensive que l'Autriche venait de conclure avec Napoléon. On savait déjà que la Prusse avait été forcée de signer un traité semblable. Laissons la parole à l'amiral:

„Je proposai alors à l'Empereur de faire une forte diversion, qui serait en même temps dirigée contre les nouvelles possessions françaises en Illyrie et en Dalmatie Je lui disais: „Votre Majesté pourra employer à cela l'armée du Danube, qui se trouve en Valachie, et tirer parti de toutes les ressources que nous offrent la Moldavie et la Servie, dont les habitants, ainsi que les Monténégrins, déjà fort attachés à la Russie par la conformité de croyance, seront prêts à nous seconder."

„L'Empereur m'écouta avec complaisance, et, soit qu'il se fût déjà occupé de cette idée, soit qu'il la trouvât admissible, il me témoigna son approbation, ajoutant qu'il était décidé à faire cette tentative. „Mais, dit-il, la paix avec la Turquie n'avance pas;

les excès de nos troupes en Moldavie et en Valachie ont exaspéré les habitants; l'indolence et l'intrigue président à tout de ce côté. D'ailleurs, je ne crois pas que le chef actuel (général Koutousoff), l'auteur de tous ces maux, soit capable d'obtenir des résultats qui demandent de l'énergie, de la bonne volonté et de la célérité dans l'exécution.“

„Je me permis de demander à l'Empereur s'il avait communiqué au général quelques-unes des idées dont nous venions de nous entretenir. Je pensais qu'aussitôt que Koutousoff verrait s'ouvrir devant lui ce vaste champ de gloire, il s'empresserait de seconder les vues de Sa Majesté, et d'agir avec toute l'énergie nécessaire. „Jusqu'à présent il n'en sait rien, répondit l'Empereur; et s'il faut en juger par son âge avancé et par le caractère que je lui connais, je ne le suppose nullement propre à conduire à fin une entreprise de cette nature. D'ailleurs, le temps presse et ce qu'on en perdrait en correspondances et en indécisions ferait manquer la campagne.“ — „Dans ce cas, repris-je, Votre Majesté ferait peut-être bien de lui envoyer une personne de confiance, munie d'instructions suffisantes pour aplanir

toutes les difficultés, et qui reviendrait promptement rendre compte à Votre Majesté de l'état des affaires et de ce qu'on peut attendre des dispositions du général en chef.“

„Fort bien, répliqua l'Empereur; mais quelle sera cette personne de confiance?“ — Et après un instant de réflexion: „Si je vous donnais cette mission, dit-il, voudriez-vous vous en charger?“ — Surpris de cette proposition, je représentai à Sa Majesté qu'étant, en ma qualité d'amiral, du même grade que Koutousoff; qu'étant en outre attaché à la personne de mon souverain, j'aurais plutôt l'air d'aller surveiller et diriger les opérations que d'être simplement porteur des ordres de mon maître; que cela ne manquerait pas de porter ombrage au général et de produire un mal certain, au lieu d'amener un bien probable; que si Sa Majesté voulait charger de ce message un de ses aides-decamp, ou tout autre officier intelligent, elle atteindrait beaucoup plus sûrement son but.“ — L'Empereur me répondit: „Je vais m'en occuper; faites aussi vos réflexions et revenez demain à la même heure.“

„Le lendemain à midi j'étais au palais,

bien résolu, toute réflexion faite, à prier Sa Majesté de me dispenser de cette mission. J'étais convaincu que je n'obtiendrais aucun bon résultat et que je m'attirerais une foule de désagréments.

„Eh bien!“ dit l'Empereur en me voyant arriver, mon parti est pris; le voici: le projet en question est très compliqué. Il s'agit de terminer ces interminables négociations avec la Porte, et de l'engager à une alliance offensive et défensive, — ou sinon de reprendre les hostilités avec vigueur pour l'y contraindre dans le plus bref délai. La flotte de la mer Noire sera employée comme une menace, et en cas de besoin, elle agira. On aura soin en même temps de travailler l'esprit des Grecs et de tous les peuples qui gémissent sous le joug ottoman et qui nous sont attachés par la conformité de religion, ainsi que par d'antiques liens. Une diversion devra être dirigée du côté de la Dalmatie, par terre ou par mer, suivant les facilités qu'on obtiendra des Turcs par le traité d'alliance; en conséquence, il faudra entrer en relations avec les Anglais stationnés dans l'Adriatique et s'entendre avec eux pour les opérations et quant aux secours

qu'ils pourraient nous donner de ce côté. Enfin, il est essentiel d'organiser ou de maintenir l'administration de la Moldavie et de la Valachie. — Je vous ai choisi pour exécuter ce plan. Je vais jeter sur le papier mes idées; vous les ferez rédiger, et demain matin vous me les présenterez pour que je les signe. Vous vous rendrez ensuite à votre poste dans le plus court délai.“

„L'Empereur, avant de me congédier, me remit un long mémoire, contenant les plaintes des malheureux habitants de la Moldavie et de la Valachie contre l'armée du général Koutousoff. J'en ai vérifié l'exactitude sur les lieux et j'ai appris qu'à toutes les représentations, Koutousoff répondait: „Je leur laisserai les yeux pour pleurer.“ L'Empereur ajouta en me donnant ce mémoire: „Je ne puis souffrir plus longtemps de semblables horreurs.“

„Je me rendis immédiatement chez le chancelier, comte Romanzoff, qui me mit bientôt au fait des négociations de Bucharest. A peine étais-je rentré chez moi, que je reçus les instructions autographes et très détaillées de l'Empereur. La rédaction en était lumineuse, et je n'eus guère qu'à les

faire mettre au net. Elles étaient accompagnées d'un rescrit impérial qui me nommait commandant en chef de l'armée du Danube et de la flotte de la mer Noire, ainsi que gouverneur-général de la Moldavie et de la Valachie. Le lendemain, je présentai ces instructions à l'Empereur. Il les signa et me dit en me les remettant: „Quant à l'administration des deux Principautés et à la manière de traiter les populations et de réparer les excès commis, je ne vous fais aucune recommandation, sachant que vous êtes le plus grand ennemi de l'arbitraire.“ Paroles qui, sortant de la bouche d'un prince dont le pouvoir était absolu, sont le plus bel éloge de son caractère. Pour moi, je m'en honore et y attache plus de prix qu'à toutes ses autres récompenses.

„Les instructions d'Alexandre étaient conçues en ces termes:

„Lorsque vous serez arrivé au lieu de votre destination, que vous aurez pris le gouvernement des Principautés de Moldavie et de Valachie et le commandement en chef de l'armée du Danube et de la flotte de la mer Noire, votre première obligation sera

de bien examiner le mode d'administration actuellement existant dans ces Principautés et de faire toutes les dispositions que, dans votre sagesse, vous jugerez propres à alléger la situation des habitants et à leur inspirer de l'attachement à notre sceptre. Vous ferez servir à l'avantage de nos intentions toutes les ressources que vous y trouverez.

„Pour l'administration des affaires civiles, vous aurez à nommer et à révoquer les employés comme vous le jugerez à propos. Votre choix pourra se déterminer pour les Russes comme pour les indigènes, et vous nous ferez le rapport des changements les plus marquants que vous aurez faits dans cette partie. En cas que la nécessité vous obligeât d'avoir recours à quelqu'un de nos gouvernements limitrophes de ces contrées, les ordres sont déjà donnés pour que l'on ait à satisfaire à toutes vos demandes.

„Tandis que vous vous occuperez à établir un meilleur ordre dans les affaires civiles, il y a deux articles soumis à toute votre sollicitude, et qui ne souffrent aucun délai.

„Le premier consiste dans les circonstances politiques actuelles, lesquelles ajoutent une

importance majeure aux fonctions dont vous êtes chargé. Les pourparlers relatifs à la paix avec les Turcs devront particulièrement captiver votre attention.

„Le second article a rapport à l'armement des peuples de ces contrées, qui pourront ainsi appuyer nos opérations militaires.

„En conséquence du premier article, nous croyons utile de vous faire observer que la conduite astucieuse de l'Autriche, qui vient de s'unir avec la France, oblige la Russie d'employer tous les moyens qui sont en son pouvoir pour déjouer les intentions hostiles de ces deux puissances. Le plus important est d'utiliser en notre faveur le génie militaire des peuples d'origine slave, tels que ceux de la Servie, de la Bosnie, de la Dalmatie, de Monténégro, de la Croatie, de l'Illyrie, lesquels, une fois armés et organisés militairement, pourront coopérer puissamment à nos opérations.

„Les Hongrois, mécontents des procédés de leur gouvernement actuel, nous offrent aussi un excellent moyen d'inquiéter l'Autriche, de faire diversion à ses idées hostiles et, par conséquent, d'affaiblir ses ressources.

„Tous ces peuples, réunis à nos troupes

régulières, formeront une milice assez imposante, non-seulement pour prévenir les intentions hostiles de l'Autriche, mais encore pour opérer une diversion marquante sur l'aile droite des possessions françaises, et nous donner un moyen assuré de porter nos coups du côté de Nissa et de Sophia.

„Le but de cette diversion contre la France doit être d'occuper la Bosnie, la Dalmatie et la Croatie, et de diriger leurs milices sur les points les plus importants des bords de la mer Adriatique, et plus particulièrement sur Trieste, Fiume, Bocca di Cattaro, etc., afin d'y établir, selon l'opportunité, des relations avec la flotte anglaise, et de faire tous nos efforts pour attiser les mécontentements du Tyrol et de la Suisse, et agir en commun avec ces courageuses populations, mécontentes de leur gouvernement actuel.

„Vous devez employer tous les moyens possibles d'exalter les populations slaves pour les amener à notre but; par exemple, vous leur promettrez l'indépendance, l'érection d'un royaume slave, des récompenses pécuniaires pour les hommes les plus influents parmi eux, des décorations et des titres convenables pour les chefs et pour

les troupes. Enfin, vous ajouterez à tous ces moyens ceux que vous jugerez les plus propres à les gagner, les plus conformes aux mœurs des peuples et aux circonstances présentes. L'ordre à établir dans l'administration civile de ces contrées est remis à votre pénétration et à votre sagesse.

„Si, avant votre arrivée au lieu de votre destination, la paix avec les Turcs se trouve déjà signée, vous y ferez ajouter un traité d'alliance offensive et défensive. Comme nos relations avec la cour d'Autriche sont changées, il est probable que les conditions de paix devront être aussi modifiées. Il faudra exiger que les Turcs non-seulement ne mettent aucune opposition aux secours que nous pourrons recevoir des Serviens et des autres peuples chrétiens soumis à leur empire, mais encore qu'ils témoignent une disposition franche et volontaire à faire usage de tous les moyens qui sont en leur pouvoir, pour agir aussi contre nos ennemis communs. Pour les persuader plus sûrement, on peut leur insinuer qu'on leur rendra, après la soumission des ennemis, les républiques de Raguse et des îles Ioniennes, qu'ils possédaient autrefois.

„Les choses étant ainsi, vous pourrez, pour compléter au plus tôt et plus aisément les articles additionnels du traité de paix, vous pourrez, dis-je, employer, si vous le jugez utile, MM. Italinski et Barozzi. A cet effet, vous les expédierez à Constantinople, afin de travailler à faire consentir la Porte aux propositions qui lui seront faites et à lui persuader que, son alliance avec la Russie lui faisant de la France le plus dangereux ennemi, il ne lui était pas moins indispensable qu'à nous de prendre intérêt aux succès de nos armes contre Napoléon.

„Au reste, les moyens que nous proposons auront pour elle l'avantage qu'elle n'aura pas à faire usage de ses troupes, et par conséquent à essuyer des pertes.

„Si, après tout cela, la paix avec les Turcs n'avait pas lieu, il faudrait chercher à répandre l'influence de toutes vos suggestions dans toutes les parties de l'Empire ottoman. Il faudrait exciter les Grecs à secouer le joug des Turcs, qui leur est insupportable. Il faudrait entrer en pourparlers avec Ali-Pacha, lui faire espérer son indépendance et le titre reconnu de Roi d'Épire. Il faudrait jeter des proclamations

chez les Albanais, et, à la faveur surtout d'une paye suffisante, en former une milice particulière. Si l'on ne pouvait gagner ainsi Ali-Pacha, il faudrait alors employer tous les moyens de le renverser et d'établir un pouvoir qui nous serait plus favorable.

„Les autres moyens propres à répondre à notre but s'offriront d'eux-mêmes à votre pénétration lorsque vous serez entré en fonctions et je ne doute pas que vous n'en tiriez parti.

„Quant aux dispositions militaires, soit dans l'armée, soit dans la flotte, nous vous autorisons à faire toutes les modifications que les circonstances, les ressources locales et votre jugement vous feront paraître utiles et propres à seconder les intérêts du service.

„Quant à l'organisation militaire de ces peuples, il faudra, ce me semble, se conformer à celle de leur pays. Cependant, si les principes de la discipline militaire peuvent être introduits, ne fût-ce que partiellement chez ces peuples, on devra en profiter et ne pas perdre de vue cette vérité, c'est que l'ordre et la régularité sont utiles partout, et particulièrement au succès

des opérations militaires. Les munitions de guerre, comme fusils, gibernes, cartouches, etc., seront demandées à l'Angleterre et fournies probablement par la voie de leur flotte, qui se trouve sur la mer Adriatique; il en sera de même de la somme d'argent qu'exigeront les besoins indispensables.

„Pour appuyer cette milice slave, il sera nécessaire de lui donner le nombre d'infanterie que vous croirez suffisant, avec une cavalerie et une artillerie convenables. Vous ne perdrez pas de vue que nous devons rester en tout sûreté sur la défensive contre la Porte, dans le cas où la guerre n'aurait pas cessé.

„Nous tâcherons aussi d'obtenir des Anglais des secours maritimes pour faire une invasion dans les endroits où sera dirigée notre attaque, par exemple aux bouches du Cattaro, à Trieste, à Fiume, à Raguse, etc., et, de plus, on demandera que l'on presse le blocus de Corfou, pour rompre toute communication avec la Turquie.

„On peut espérer que les troupes qui se trouvent en Sicile y agiront aussi. A cet effet, vous aurez à vous mettre en rapport, à la première occasion possible, avec les

chefs des forces de terre et de mer, à tâcher d'établir avec eux des relations, autant qu'il sera possible.

„En vous donnant ces courtes instructions, qui contiennent les traits principaux des opérations qui vous concernent, nous espérons que l'inspection des localités vous donnera de nouvelles idées pour la recherche des moyens propres à repousser les ennemis qui se sont armés contre nous.

„Le zèle que nous vous reconnaissons pour notre personne nous est un gage que vous justifierez le choix que nous avons fait de vous pour le poste important que nous vous confions, et vous est une garantie de la confiance que nous avons en vous.

„Le 19 avril 1812, Saint-Pétersbourg.“

L'amiral quitta Pétersbourg le 2 mai et arriva à Jassy le 11. Mais, dans l'intervalle, Koutousoff, voyant que l'honneur de signer la paix allait lui être enlevé, renoua les négociations et se hâta de conclure un traité qui ne répondait pas aux intentions nouvelles de l'Empereur. L'amiral raconte ainsi l'origine et les résultats de cette guerre:

..La guerre avec la Turquie avait commencé en 1806, par suite d'un coup de tête ministériel. La Porte avait déposé les hospodars, Princes Ipsilanti et Mourouzi, sans avoir égard à son traité avec la Russie, d'après lequel cette dignité leur était garantie pour sept ans. On supposait, en outre, le gouvernement turc disposé à entrer dans les projets de Napoléon contre la Russie. Or, le ministre russe, M. Italinski, venait d'obtenir du Divan une entière satisfaction, lorsqu'il apprit l'invasion des Principautés par une armée russe. Il déclara que le fait était impossible, et il ne fut désabusé qu'après en avoir reçu officiellement la nouvelle. Cette attaque, faite si mal à propos, était le résultat d'une bévue du baron Budberg, qui venait de remplacer aux affaires étrangères le prince Czartoriski. C'était un militaire insignifiant, que sa qualité d'Allemand avait fait choisir par Paul Ier pour être un des menins du grand-duc Alexandre. N'ayant pas la tête assez forte pour distinguer les différents cabinets de l'Europe, quand il dictait une dépêche pour le ministre russe en Danemark, il ne lui parlait que des affaires de Suède, et s'il écri-

vait à notre ministre en Hollande, il n'était question que du Danemark. Je tiens ces faits de son sécretaire d'ambassade, M. Alopeus, homme d'esprit et de talent, qui avait bien du mal à rectifier toutes ces incohérences. — Pour son début au ministère, Budberg extorqua à l'Empereur l'autorisation d'attaquer les Turcs, au moment même où le motif de la querelle avait disparu. C'est ainsi que commença cette guerre qui devait coûter à la Russie tant d'hommes et tant d'argent, et cela, au moment même où elle avait besoin de concentrer toutes ses forces pour résister à Napoléon.

„Lorsque Koutousoff se fut emparé du camp des Turcs, sur la rive droite du Danube, pendant que le grande-visir et l'armée active étaient sur la rive gauche, on signa des articles préliminaires, qui donnaient à la Russie le Sereth pour frontière et faisaient rentrer la Servie sous la domination turque. La paix devait être signée dans un délai de dix jours; mais pendant que les négociations de Giurgewo avançaient à pas de géant, le plénipotentiaire turc Galib-Effendi reçut une lettre autographe du Grand-Seigneur, qui désapprouvait les

préliminaires de paix et l'invitait à travailler, à l'insu du grand-visir, pour que les forteresses d'Ismaïl et de Kilia lui fussent rendues, et que la Russie n'obtint sur la rive gauche aucun point qui pût lui livrer l'une des quatre embouchures du Danube. Galib-Effendi obtint ces modifications, et le traité fut conclu; mais une lettre d'Alexandre, arrivée à Bucharest le 30 décembre 1811, refusa d'accéder aux changements accordés, et déclara que l'armée turque de la rive gauche serait prisonnière de guerre. Aussitôt la conférence de Bucharest fut rompue, sans que, toutefois, les plénipotentiaires turcs, qui restèrent encore quatre mois à Bucharest, cessassent de négocier.

„Les affaires en étaient là, lorque Koutousoff, averti que j'allais le remplacer, fit dire aussitôt aux Turcs de signer les préliminaires tels qu'ils étaient, et les expédia à l'Empereur. Les Turcs ne comprenaient rien à cette précipitation. Pour moi, persuadé que la paix serait agréable à la Russie et à ses alliés, j'en fus aussi charmé que si elle n'eût pas été le résultat d'une petite intrigue et que si Koutousoff ne m'eût pas empêché, par jalousie, d'y con-

tribuer moi-même plus directement. Voulant en laisser tout l'honneur à Koutousoff, je l'engageai à rester quelques jours de plus pour signer le traité définitif.

„Cependant, ce traité, trop brusquement conclu, avait des inconvénients. D'abord, il ne stipulait point cette alliance offensive et défensive contre Napoléon, que l'Empereur m'avait ordonné de conclure avec la Turquie. Ensuite, il ne contenait pas les conditions avantageuses qu'on aurait pu obtenir. Ainsi, j'ai su que les plénipotentiaires turcs avaient ordre de céder sur tous les points; on aurait donc pu obtenir la rivière du Sereth comme frontière de la Bessarabie. Si Galib-Effendi avait obéi aveuglément aux instructions du grand-visir, il nous eût abandonné toutes les positions occupées par nos armées; nous y gagnions les clefs de l'Asie, le chemin qui conduit aux provinces les plus riches de la Turquie asiatique et à ses mines. Enfin, le traité de Bucharest livrait la Servie aux vengeances de la Porte.

„Depuis plusieurs années, les Serviens combattaient pour leur indépendance. Pleins de confiance dans la Russie et voulant lui

rester fidèles, ils avaient à plusieurs reprises refusé la médiation de la France et de l'Autriche. Ils furent les premières victimes du traité de Bucharest, qui stipulait que toutes leurs places fortes seraient remises aux Turcs, leurs éternels oppresseurs, et alors animés du désir de la vengeance. Ils espérèrent d'abord que le traité ne serait point ratifié par l'Empereur; mais plus tard, au moment où ils se disposaient à se réunir à moi pour opérer la diversion projetée contre l'Illyrie, ils reçurent la nouvelle imprévue de la ratification du traité. Elle leur parut d'abord incroyable et ils passèrent de l'étonnement à l'indignation, et de l'indignation à une consternation générale. Je fis tout ce que je pus pour les rassurer et les calmer; je leur offris de la poudre et des armes, et chargeai M. Italinski de solliciter énergiquement auprès de la Porte, pour qu'ils n'eussent pas à subir le ressentiment du dignitaire turc chargé de les gouverner."

On admet généralement que le traité de Bucharest a été acheté par l'Angleterre, qui voulait rendre disponible, pour la guerre qui allait éclater, l'armée russe de Mol-

davie. Nous ne trouvons, dans les Mémoires de l'amiral Tchitchagoff, rien qui contredise formellement cette opinion. Toutefois on remarquera que les Turcs étaient fort désireux de la paix et disposés à des sacrifices plus grands que ceux que leur imposa le traité. On n'oubliera pas non plus qu'Alexandre voulait davantage, et se croyait en mesure d'exiger une alliance offensive et défensive. Peut-être la précipitation de Koutousoff fut-elle la seule cause qui empêcha de la conclure. Il fallut entamer de nouvelles négociations qui ne réussirent point.

L'amiral trouva les Principautés dans un état déplorable, et la discipline presque détruite dans l'armée.

„En traversant la Moldavie et la Valachie, je remarquai des habitations abandonnées, et j'appris que leurs propriétaires, pour échapper aux réquisitions des autorités et aux vexations du soldat, avaient abandonné le pays et que d'autres erraient dans les bois. Ces émigrations avaient surtout lieu pendant le cantonnement des troupes. La discipline était tellement relachée, que le pillage était à l'ordre du jour

et que les militaires prenaient, chez les négociants tout ce qui était à leur convenance. Je me vis obligé d'infliger des châtiments exemplaires à des soldats de ma garde d'honneur, qui avaient enlevé des provisions dans des maisons contiguës à la mienne. Mais faut-il s'étonner de la licence des soldats, quand le général Koutousoff, ne s'occupant que de ses plaisirs, se gênait si peu lui-même, qu'un jour il fit enlever, par ses affidés, un membre du Divan de Valachie, mari d'une de ses maîtresses, et le fit sortir du pays? Prodigue de complaisances envers ses maîtresses, il accordait à leurs amis et protégés l'exemption des droits de douane du Danube. Les caravanes venant d'Andrinople font, de ces douanes, une véritable source de richesses; mais elle était tarie par cette contrebande autorisée et par les dilapidations des employés qui mangeaient la reste. — Aussi, dans ces Principautés si fertiles, qui, avec la Bessarabie et le district des Rayas, pouvaient produire vingt millions de roubles, on se trouvait sans numéraire et sans provisions, et la Russie était obligée d'entretenir et de solder à ses frais son armée.

„Lorsque, sous Catherine II, Romanzoff et Potemkin occupaient ces contrées, ils se bornaient à adresser leurs demandes au Divan et à faire exécuter ses décisions, en réprimant au besoin les concussions des employés indigènes. Les troupes vivaient dans l'abondance, et l'habitant, qui n'était ni foulé ni opprimé, s'accoutumait de jour en jour à aimer le gouvernement russe. — Mais les temps étaient bien changés! En entrant dans les Principautés, en 1806, on commença par en dénaturer et en compliquer l'administration. On créa un président unique pour les deux Divans de Moldavie et de Valachie; puis, comme il ne pouvait être à la fois à Bucharest et à Jassy, on lui adjoignit deux vice-présidents. On créa bientôt des conseillers réviseurs, des sécretaires, des interprètes et toute une légion de petits employés. Les dépenses du Divan furent ainsi quadruplées et les abus de tout genre se multiplièrent à l'infini.

„Lorsque, par exemple l'armée faisait une demande de cinquante chariots à deux boeufs, le Divan en mettait deux cents en réquisition; le vistiar (ministre des finances) en prenait cinquante pour sa part; les ispravniks, char-

gés de l'exécution, grossisaient aussi le chiffre, de sorte qu'une demande de cinquante chariots amenait d'ordinaire une réquisition de cinq cents. Alors les habitants, ne pouvant suffire à de telles exigences, demandaient et obtenaient qu'on se contentât du nombre nécessaire; pour l'excédant, on les taxait à deux ou trois ducats par boeuf d'attellage, et on se partageait cet argent. — Toutes les autres réquisitions se faisaient dans la même proportion. Ainsi la première fois que je vis faire une demande de fourrage, elle me parut au moins triple de ce qu'elle devait être. J'interrogeai aussitôt l'intendant, qui m'apprit qu'elle était faite d'après les bases établies à l'époque où l'armée, commandée par le maréchal Kaminski, était forte de cent vingt mille hommes. Je réduisis la demande au tiers, et j'enjoignis de ramener désormais toutes les demandes au niveau des besoins réels.

„L'armée était depuis quatre ans dans les Principautés, et cependant, on n'avait pas même levé la carte du pays. On se contentait des cartes ordinaires pour régler la distribution des troupes. Lorsque je don-

ıai l'ordre de faire un carte, on me répon-
lit qu'on n'avait pas d'instruments."

Au bout de trois mois la discipline était établie, la concussion en grand devenue mpossible. Les charges du pays diminuèent de deux tiers, et les habitants soulagés en renvinrent à leur vieille sympathie our les Russes. Les douanes du Danube, u lieu d'enrichir quelques particuliers, alimentèrent la caissse de l'armée, qui-bonia, en cinquante jours de plus de sept nillions de francs. — L'amiral avait à lutter contre de vieilles habitudes de corrupion; mais il était vigilant, peu facile à romper, d'une droiture inflexible, et il avait u s'entourer d'hommes habiles, telsque MM. le Stourza, Capo d'Istria et le métropolitain gnace. MM. de Stourza étaient des Moldaves tablis en Russie. Quant à Capo d'Istria. 'était un avocat de Corfou, alors simple surıuméraire d'ambassade en Russie, dont l'aniral avait deviné le talent politique en lisant une letfre qu'il écrivait de Vienne à ın ami; l'amiral commençait la fortune de e jeune homme en le choisissant pour hef de sa chancellerie. „Le métropolitain gnace était un homme sans préjugés, qui

avait vécu auprès d'Ali-Pacha, s'était brouillé avec lui et lui avait résisté par la force. Son influence s'étendait jusque sur la Turquie et la Grèce. Une intrigue de prêtres, qui pour avoir sa place, l'accusaient d'avoir mangé de la viande, avait amené un ordre de l'interner en Russie, quand l'amiral arriva et le retint auprès de lui."

Cependant Alexandre voulait encore amener la Porte à un traité d'alliance offensive et défensive. Il essaya de la décider en l'effrayant par la révélation des projets de Napoléon, et il écrivit à ce sujet à l'amiral, en date de Wilna, 13—25 mai, la lettre suivante. Elle est, ainsi que toutes celles d'Alexandre que nous citerons, autographe et écrite en français. Les originaux ont été, après la mort de l'amiral et par son ordre, remis aux mains de l'Empereur Nicolas; mais nous en avons la copie textuelle dans les Mémoires:

„Si la paix se trouve signée, nous acquérons sans contredit de grands avantages dans l'état actuel des choses; mais il ne faut pas se dissimuler que cette paix présente aussi ses inconvénients. Le général Koutousoff a négligé un point très im-

ortant, c'était de n'offrir les concessions ar nous faites dans ce traité qu'à condiion d'une alliance offensive et défensive. ette alliance seule pouvait nous dédommager de la gêne qui résultera de cette paix lans nos rapports avec les Serviens et les ations slaves, rapports importants pour ous, surtout à l'époque actuelle. Si donc n moyen pouvait encore se présenter pour btenir cette alliance avec la Porte et sa oopération, surtout par les Serviens et les ations slaves, contre la France et ses aliés, il ne faudrait rien négliger à cet effet. 'ependant, n'oubliez jamais que ce n'est as par des complaisances qu'on obtient uelque chose des Turcs. Ils les attribuent haque fois à la faiblesse et au besoin qu'on d'eux. Les papiers que le chanchelier ous envoie et ceux que vous trouverez au uartier-général vous en donneront mainte t mainte preuve; c'est en leur présentant ne perspective de danger vrai ou feint, ourvu qu'il soit de nature à produire sur ux la peur, qu'on obtient d'eux ce qu'on désire.

„Sous ce rapport“ les instructions de M. F..., qui me les a lues, serviront beaucoup. Le prince royal de Suède fait part

aux Turcs du plan de Napoléon, en citan
les canaux par lesquels il s'en trouve en pos
session; ce sont d'anciennes liaisons ave
les personnes les mieux instruites aupr
de Napoléon auxquelles il les doit. C
plan, d'après le dire du prince royal, con
siste à frapper un coup rapide sur la Rus
sie et à la forcer à une prompte paix, e
exigeant d'elle en même temps cent mill
hommes de troupes auxiliaires. Avec cett
masse ajoutée à son armée, Napoléon s
dirigerait d'abord contre la Turquie, pou
lui enlever Constantinople et y fonder l
trône de son empire d'Orient, qu'il a l'idé
de réunir sur sa tête à celui d'Occiden
Pendant ce temps, les forces disponible
qu'il a en Italie, en Illyrie et dans les île
Ioniennes, se porteront sur l'Egypte, o
il persévère a rétablir la domination qu'il
avait fondée autrefois. Finalement, de Co
stantinople il doit avoir le projet de dirig
ses forces, comme celles de ses auxiliaire
par l'Asie-Mineure sur le Bengale, pou
donner le coup de grâce à l'Angleterre.

„D'après ce vaste plan dans lequel l
destruction de l'empire Turc est décidé
vous voyez que la mission de M. F... n

nous est pas inutile; son caractère personnel peut ne pas y être trop propre, mais il vaut mieux encore s'exposer à cet inconvénient que de blesser, dans les circonstances actuelles, le prince royal qui nous témoigne, en toute occasion, d'aussi bons sentiments.

„Profitant des dispositions que la mission de M. F... pourra produire sur la Porte, vous pourrez peut-être obtenir une alliance offensive et défensive, et, restant fidèle à notre plan, l'engager à donner, au lieu de troupes auxiliaires, des Serviens, des Bosniaques, des Croates ou autres peuples chrétiens, leur faisant envisager cette proposition comme un moyen de ménager le sang musulman.

„Les pleins pouvoirs pour conclure les traités d'alliance avec la Porte vous sont envoyés; quant à ceux pour les cours de Palerme et de Sardaigne, nous sommes encore si loin des résultats qui pourront vous mettre en rapport avec ces pays, que nous aurons tout le temps de vous les envoyer, si besoin en était.

„Vous fixer maintenant exactement le temps où doivent commencer les opérations

est assez difficile; il est très probable qu'elles ne tarderont pas, puisque l'Empereur Napoléon a quitté Paris et doit se trouver déjà à Dresde, ou peut-être même à Berlin mais je vous tiendrai exactement informé de ce qui se passera ici.

„Quant au plan d'opération contre les Autrichiens, nous ne pouvons en avoir d'autre que celui de nous opposer par l'armée du général Tormasoff, dans la ligne entre Lebber et Kir, au mouvement qu'ils voudraient faire contre nous, tandis que s la paix avec les Turcs nous laisse maître de disposer de l'armée que vous commandez, votre tâche doit être de nous porter sur la Bukowine et de prendre par là en flanc les forces autrichiennes qui avanceraient sur le général Tormasoff. Si vous obtenez la coopération des Turcs, on pourrait alors essayer de pénètrer plus au coeur de la monarchie autrichienne, comme en Transylvanie, ou même dans le Banat. Ceci doit dépendre de vos propres combinaisons, des localités et de ce que vous aurez obtenu des Turcs, comme aussi des facilités que vous aurez trouvées dans les mécontents de Hongrie."

Ainsi, Alexandre admettait que, dans la pensée de Napoléon, la guerre de Russie n'était qu'un pas de plus vers la conquête du monde; il croyait qu'après avoir, avec la forces de la France, conquis ou dompté l'Europe occidentale, Napoléon voulait écraser la Russie avec les armées de l'Occident, pour conquérir plus tard l'Asie et l'Afrique à la tête d'une armée européenne. Tous les peuples du monde ancien auraient été les sujets, les tributaires ou les alliés d'un seul homme, et la rêve de la monarchie universelle eût été réalisé. — Ce plan gigantesque fût-il conçu sérieusement par Napoléon? songea-t-il jamais à l'exécuter? Il serait difficile de l'admettre. On peut y voir tout au plus le rêve d'une imagination puissante qui, supposant la victoire partout et toujours, cherche, dans le domaine de l'impossible, sur quel point appliquer une force qui s'accroîtrait à chaque pas en avant: c'est le château en Espagne d'un conquérant. Toutefois, l'histoire doit noter qu'il y a eu un jour où des hommes d'État ont pu croire que c'était une pensée sérieuse, et que l'exécution allait commencer.

Alexandre laissait à la Suède le soin de

révéler ces projets; peut-être qu'ayant été tenté naguère, malgré son peu d'ambition, par les offres de Napoléon, il ne se croyait pas en position de dénoncer chez un autre des projets qu'il avait un instant admis. Cependant, il avait entre ses mains une lettre écrite après Tilsit, qui prouvait combien Napoléon faisait bon marché de la Turquie; il ne pouvait pas s'en servir, ou n'y songea pas.

„Avant de se séparer de Napoléon, Alexandre avait adressé à l'Angleterre, avec le consentement de celui-ci, une proposition de médiation entre elle et la France; le chancelier comte Roumiansoff s'était rendu à Paris pour être plus à même de suivre cette négociation, mais on ne tarda point à recevoir du ministre Canning la réponse suivante: „Le roi d'Angleterre ne souffrira jamais que l'Empereur Alexandre puisse se dédommager des humiliations qu'il a éprouvées à Tilsit, en se permettant de faire une insulte à la Grande-Bretagne." Cette réponse, communiquée par Roumiansoff, fut accompagnée d'une lettre de Napoléon, que j'ai vue de mes propres yeux, et qui contenait ce qui suit: „Puisque nos ennemis

veulent nous forcer à être grands, soyons grands; je vous abandonne la Turquie, la Suède et tout l'Orient; arrangez-vous avec cela comme vous l'entendrez, quant à moi, je me charge de l'Occident. „Comme je n'ai pu prendre copie de cette lettre, il est possible que les expressions ne soient pas exactement les mêmes, mais je puis répondre que tel en était le sens; d'ailleurs, ce document authentique doit se trouver dans les archives de Paris et de Pétersbourg. Comment donc comprendre tout ce qu'on a débité à ce sujet à la tribune française et anglaise, et dans des actes officiels? N'a-t-on pas répété à satiété que Napoléon ne voulait pas souffrir que la Russie se mêlât des affaires de l'Orient? Le contraire était facile à prouver par cette lettre; — toutefois, il serait possible qu'on trouvât à lui opposer quelque document ayant un sens contraire, car Napoléon changeait de politique suivant les circonstances.“

Aussitôt après la réception de la lettre d'Alexandre, Tchitchagoff envoya à Constantinople le contre-amiral Greig, pour s'entendre avec les ambassadeurs d'Angleterre et de Sicile sur les plans de diversion

en Dalmatie. Greig devait en même temps faire sonder par eux les dispositions de la Porte relativement au traité d'alliance, puis passer en Sicile pour arrêter définitivement avec lord Bentinck le plan de diversion.

Cependant, les plénipotentiaires turcs, excités par les consuls de France et d'Autriche, et par le grand-visir qui espérait se venger de ses défaites, ne voulaient pas même entendre parler du traité d'alliance avant l'arrivée des ratifications de la paix de Bucharest. Le peuple de Constantinople, tout en reconnaissant sa faiblesse, aimait mieux tout perdre, les armes à la main, que d'accepter les clauses de la paix. Mahmoud, mécontent des exigences toujours croissantes des Russes, et les trouvant humiliantes pour son empire, blessé d'ailleurs du refus de lui rendre les troupes prises à Slobozée, — était sur le point de se laisser entraîner par le parti hostile aux Russes.

L'amiral proposa donc à Alexandre de rendre immédiatement les prisonniers et les canons; il lui disait: „Nous leur avons pris, dit-on, plus de deux cents canons, et il ne s'agit que de leur en rendre

cinquante, dont la plupart en mauvais état. Qu'avons-nous aussi à faire de cette quantité de prisonniers dont l'entretien nous coûte cher? Le Sultan désire cette restitution comme une faveur qui le rendrait agréable à son peuple; elle produirait pour nous le meilleur effet. „Reconnaissant la difficulté qu'il y aurait à décider la Porte à une alliance, l'amiral ajoutait: „Il me semble que pour le moment le traité n'a besoin d'être ni offensif, ni défensif. Qu'ils nous laissent faire, nous ne leur demandons qu'un consentement tacite de prolonger notre séjour dans leurs États pour la défense de la cause commune; mais s'ils s'obstinent à refuser toute coopération, il faudra compter sur ses propres forces. Tormasof est à portée pour s'opposer aux Autrichiens; pour moi, j'ai des forces suffisantes pour contenir les Turcs et opérer la diversion."

Alexandre consentit à rendre les canons, mais il refusa de rétrocéder la Bessarabie. Il annonçait en même temps à l'amiral, par une lettre en date du 19 juin, les dispositions bienveillantes de l'Autriche.

„J'ai reçu exactement vos deux expéditions du 15—28 mai, et du 25 mai —

8 juin; je vais répondre à ces deux lettres à la fois. Depuis la réception des ratifications du visir, j'espère que vous avez abandonné toute idée de rétrocéder les acquisitions que le traité nous assure; cela serait entièrement inopportun, et même, d'après ma manière de voir, ne nous servirait à rien, les Turcs envisageant toujours les complaisances comme des marques de faiblesse ou de crainte. La cession des canons et drapeaux, je l'approuve. mais dans le cas seulement où l'alliance offensive et défensive serait signée et ratifiée.

„Il est urgent que tout soit préparé chez vous de manière qu'à mon premier ordre vous puissiez entrer en lice du côté de la Bosnie.

„Quant à l'Autriche, il s'agit de mettre vis-à-vis d'elle de la prudence; voici l'état des choses relativement à cette puissance:

„Elle m'a fait dire que ce n'est que la nécessité absolue et l'impossibilité dans laquelle elle se trouve, vu son état intérieur, de pouvoir tenir à Napoléon un langage ferme, qui l'a forcée à signer un traité d'alliance avec lui; mais qu'elle se bornera à ne faire agir que les trente mille hommes

stipulés contre nous, et que si nous évitons de l'attaquer de tout autre côté, la guerre ne se fera que par un seul point, et qu'elle nous assure la tranquillité pour tout le reste de nos frontières, en s'engageant à ne pas remuer la grande masse de ses forces. En rappelant le chevalier de Lebzeltern (alors ambassadeur d'Autriche à Pétersbourg), on lui a donné l'ordre de passer par Wilna, pour me répéter de vive voix toutes ces assurances. J'ai répondu à ces ouvertures que la conduite de l'Autriche déciderait de la mienne.

„Cette conduite peut être envisagée sous deux points de vue différents. Elle peut être sincère et conséquente avec l'ancienne marche du cabinet de Vienne, qui a toujours vu dans ses relations avec la Russie une sauvegarde pour l'Autriche, comme pour l'Europe. Mais elle peut aussi être fausse et calculée uniquement pour diminuer les embarras que l'Autriche peut ressentir si nous l'attaquions de tout autre côté.

„Des informations exactes que j'ai tâché de prendre sur les frontières autrichiennes, portent que l'attaque du côté de la Tran-

sylvanie, du Banat et de la Hongrie, nous présenterait les plus grands inconvénients puisque cette frontière offre une défense excellente pour les Autrichiens, étant hérissée de défilés tous très bien fortifiés, et où peu de troupes peuvent arrêter de grands corps. Ces mêmes nations m'apprennent que les Hongrois, s'ils étaient attaqués dans leurs foyers, prendraient les armes et se défendraient : ainsi, c'est un surcroît de forces que nous aurions contre nous, tandis que leur constitution nous offre un moyen qu'il faut toutefois tenter. Cette constitution, sous la dénomination d'apostolique, ne les oblige à prendre les armes que quand ils sont attaqués, les délivrant de l'obligation de servir si l'Autriche est l'agresseur. Il ne serait pas impossible, à ce que l'on prétend, en leur faisant voir que la Russie a été attaquée par la France conjointement avec l'Autriche, de conclure un traité de neutralité avec le royaume de Hongrie, lequel acte nous délivrerait de ce peuple belliqueux et priverait même l'Autriche de ses meilleurs régiments. Il faudra que vous tâchiez de rassembler à ce sujet les notions les plus détaillés. Le comte Capo-

d'Istria peut vous servir pour mener cette affaire.

„D'après toutes ces données, il paraît qu'il serait préférable que vos opérations n'eussent en vue que de soutenir l'armée de Tormasoff par la Bukowine, et de porter la diversion par la Bosnie et la Dalmatie française, côté que les mêmes notions précitées s'accordent à regarder pour l'Autriche comme très vulnérable et où ses moyens de défense sont très faibles. On cite même pour preuve que le pacha de Bosnie, créature des Français, excité précédemment par eux, ayant fait quelques mouvements avec ses troupes, l'alarme à Vienne a été extrême. Si notre diversion sur ces contrées réussit, nous pouvons espérer avec fondement de paralyser la cour de Vienne, ainsi que tout le mal qu'elle peut nous faire.

„Pesez avec attention tout ce que je vous trace ici, et prenez votre parti avec réflexion. Je suis trop loin pour pouvoir vous diriger à tout moment; votre propre sagacité doit y suppléer.

„Aussitôt les hostilités commencées, je vous en avertirai par courrier. — J'attends avec impatience l'envoi du traité de paix

pour faire chanter le Te Deum et en donner la joie à toute la Russie, qui attend cet événement avec la plus vive impatience."

Cependant, les ministres anglais et siciliens à Constantinople n'ayant pas reçu d'instructions de leurs cours, n'osaient pas adopter les projets de l'amiral, quoiqu'ils y fussent personnellement très favorables. L'amiral envoya pour les décider M. Italinski à Constantinople. Il espérait peu décider la Porte à une alliance. „Je pouvais, dit-il, démêler dans mes conférences avec les plénipotentiaires que de nouvelles propositions, qui modifieraient le traité de Bucharest, rencontreraient une grande opposition dans le Divan. Je m'aperçus dans leurs discours qu'ils étaient beaucoup mieux éclairés sur leurs véritables intérets qu'on ne le croit généralement. Ils sentaient fort bien que dans les circonstances présentes ils ne gagneraient rien à contracter de nouveaux engagements. Je vis même que la force seule pourrait les y contraindre.

„Sur ces entrefaites, je reçus de l'Empereur, en date du 13—25 juin, la nouvelle de l'ouverture des hostilités par Napoléon.

„Je m'empresse de vous annoncer que les

hostilités ont commencé, écrit Alexandre; nous venons d'être attaqués du côté de Kowno; maintenant, les mains vous sont déliées pour votre diversion, pourvu, toutefois, que vous puissiez l'arranger avec la Porte. Le retard de vos nouvelles et de la ratification du Grand-Seigneur me donne quelques inquiétudes. D'après ce que je vous ai marqué, il est nécessaire de ménager un peu l'Autriche, pour ne pas s'en faire un ennemi plus redoutable qu'elle ne l'est dans ce moment, où elle parait décidée à n'agir qu'avec son corps auxiliaire de trente mille hommes. Il me semble que dans ce cas vous pouvez être tranquille du côté de la Hongrie et de la Transylvanie; il s'agirait d'examiner si vous-même dirigeant la diversion du côté de la Dalmatie, les troupes que vous laisserez vis-à-vis la Bukowine ne pourraient pas être plus utilement employés en se portant sur Mohileff (sur le Dniester), pour soutenir la gauche du général Tormasoff, ou bien sur Hotting et Caminiek, pour le même but, si le général avait pu se maintenir dans sa position plus près de nos frontières. Je laisse cela à votre propre jugement; mais pour com-

mencer, il faut être plus sûr que je ne le suis de la résolution finale des Turcs. Je crains que l'arrivée d'Andréossy ne nuise à nos soins pour ratifier la paix. J'attends avec impatience de vos nouvelles; je vous tiendrai au courant de ce qui se passera ici."

L'amiral ajoute: „J'étais moi-même bien inquiet du retard des ratifications, car je savais que l'hésitation du Sultan tenait surtout aux articles relatifs à la cession de quelques territoires dans la Turquie asiatique. J'ai appris avec étonnement que M. Strafford-Canning, agent anglais auprès de la Porte, et qui devait faire cause commune avec nous, employait toute son influence pour empêcher le Sultan d'accéder à ces clauses de la paix. Il oubliait le danger présent et commun pour ne songer qu'aux périls invraisemblables que pouvait courir plus tard l'Inde anglaise, si la Russie faisait un pas au-delà du Caucase. Telle est la politique de l'Angleterre: l'ombre d'un danger pour ses colonies suffit pour lui faire changer sa politique extérieure et sacrifier les intérêts de ses alliés."

Cependant Napoléon, arrivé brusquement à Wilna, avait séparé Bagration et Barclay

de Tolly, qui battaient en retraite au hasard et en désordre. Alexandre était au bal dans les environs de Wilna, lorsqu'il reçut la nouvelle imprévue de l'arrivée de l'avant-garde française près de cette ville. Ce début fâcheux de la campagne ne le découragea pas. Il écrivait à l'amiral, le 6 juillet, que les affaires marchaient un très bon train." Napoléon avait espéré nous écraser près de Wilna; mais d'après le système de guerre que nous avons adopté de ne pas nous compromettre contre des forces supérieures et de faire une guerre de lenteur et de mouvements, nous rétrogradons pas à pas, tandis que le prince Bagration, avec son armée, avance sur le flanc droit de l'ennemi. Dans peu nous espérons prendre l'offensive. Faites de votre mieux de votre côté et ne laissez échapper aucune occasion de pousser vers le grand but, celui de faire le plus grand mal possible à notre ennemi."

L'amiral se consolait moins facilement de ce premier échec. Il se demandait: „Pourquoi cette infériorité numérique, quand des oukases avaient ordonné la levée de dix hommes, puis de seize sur mille? Pourquoi deux cent mille hommes seulement en ligne,

quand le chiffre officiel de l'armée était de neuf cent mille hommes, quand l'intendance délivrait neuf cent mille rations par jour? Pourquoi étendre les deux faibles armées de Bagration et de Barclay sur un front de soixante-quinze lieues, lorsque Napoléon opérait avec le gros de ses forces sur un front de vingt-cinq lieues seulement? Pourquoi s'être laisser presque surprendre et couper en deux?"

„Pour moi, j'étais condamné à l'inaction. Les négociations n'étaient pas même entamées, les Turcs persistant à ne pas reconnaitre notre ministre à Constantinople avant la ratification définitive du traité de Bucharest. La ratification du Sultan arriva enfin, et je m'empressai de la transmettre à l'Empereur. Je lui disais en même temps:

„J'ai bien besoin que Votre Majesté daigne fixer un terme à notre complaisance. Combien de temps dois-je rester à la merci des Turcs? Cette paix nous est momentanément utile, par l'effet quelle produira sur l'esprit de la nation comme sur celui de nos ennemis; mais, pour l'entreprise en question, elle nous paralyse et nous fait perdre un temps précieux. Il faudrait la

regarder comme une transaction éphémère, qui a produit déjà son effet sur l'esprit de l'ennemi, et ne peut plus nous être avantageuse qu'en amenant une nouvelle rupture. Je la crois incompatible avec nos projets. N'ayant pas de temps à perdre, j'agirai comme si l'alliance était conclue. Les Turcs pourront le trouver mauvais, mais il vaut mieux leur déplaire que de se lier les mains et de paralyser toute une armée. Je puis presque garantir à Votre Majesté que la rupture n'aurait pas en Russie une influence fâcheuse sur les esprits, car on ne serait instruit de ces évènements que lorsque je serais déjà à moitié chemin de Constantinople. Il ne me reste qu'à attendre votre décision."

Ainsi, l'amiral persistait dans son plan de diversion. Il avait voulu d'abord l'opérer avec le concours des Turcs. Puis, sur leur refus, il s'était décidé à la faire sans eux, mais avec leur consentement tacite. Mais lorsqu'il les vit déclarer qu'ils ne consentiraient pas au passage des Russes sur leur territoire, il prit la résolution de franchir le Danube et de les attaquer. Si, cédant à la force, ils consentaient à une

alliance contre la France, la diversion n'aurait été qu'un peu retardée. s'ils s'obstinaient dans leur refus, l'amiral marchait sur Constantinople et l'attaquait par terre et par mer.

Le succès de ce plan audacieux eût changé l'avenir de l'Orient. L'empire turc n'aurait pas eu le temps de s'ouvrir, par la réforme de Mahmoud, la seule voie de salut qui lui restât. Mais le succès était-il possible? Cela paraitra douteux à première vue. Cependant, l'état d'affaissement de la population musulmane, l'ardeur extrême des chrétiens, les relations que l'amiral s'était créées parmi eux et un certain nombre de pachas puissants, des dispositions militaires habilement combinées, étaient autant de chances de succès. Ajoutons que l'homme qui avait conçu ce plan et qui allait l'exécuter soumettait toutes choses au calcul, prévoyait tout, et réunissait dans l'action, à une audace réfléchie, une opiniâtreté à toute épreuve. Il pouvait être, suivant l'heure et le besoin, un politique, un administrateur, un général. — Mais quelles qu'aient été les chances de cette invasion hardie, il peut être utile, même aujourd'hui, de

connaître les moyens d'action que l'amiral s'était préparés. On verra, dans le tableau tiré de ses Mémoires, une preuve nouvelle de l'action toute puissante que peuvent exercer sur les hommes de l'Orient de faibles ressources habilement employées.

L'amiral avait de l'ambition pour son pays; mais elle ne se tournait pas vers l'Occident. Ainsi, jamais il n'approuva l'annexion de la Pologne à la Russie. Il pensait que ces deux pays, — divisés par une hostilité traditionnelle, par la religion, par la distance qu'il y a entre l'habitude de l'obéissance passive et la passion de la liberté, — pouvaient bien être réunis par la force sous un même sceptre, mais ne se fondraient jamais l'un avec l'autre pour former une seule nation. L'Orient lui paraissait, au contraire, le champ ouvert aux forces de la Russie et le siége de sa grandeur future.

La campagne qu'il allait entreprendre devait ouvrir la voie à la conquête de l'Orient. Si, en effet, la Turquie l'autorisait à traverser son territoire, le passage, au milieu de populations chrétiennes, d'une armée dont le séjour dans les Principautés

était depuis quatre ans, pour elles, un présage de délivrance, devait établir, entre les Russes et les habitants, des relations intimes et durables. Le pays serait étudié et les voies préparées pour l'avenir. — Si, au contraire, la Turquie refusait, on pouvait marcher sur Constantinople en entraînant avec soi les chrétiens, et jeter peut-être les fondements d'un nouvel empire. Pour la Russie, ce n'était qu'une entreprise politique; mais, pour les populations chrétiennes, c'eût été une guerre de races, une guerre de religion et d'indépendance. Ces peuples à demi-barbares, guidés par un homme de l'Europe civilisée, appuyés par une armée régulière, auraient combattu avec enthousiasme pour secouer le joug et se venger de leurs oppresseurs.

L'empire ottoman semblait à l'amiral sur le point de tomber en dissolution.

„Jadis, il avait dû sa force morale à la religion, sa force politique et militaire au despotisme. Mais le fanatisme ne subsistait plus que dans les rangs inférieurs de la race turque; la religion n'était qu'un assemblage incohérent de préjugés bizarres, incapables de servir de point de ralliement

à l'esprit public. Le despotisme était frappé de nullité; il ne s'exerçait plus que pour les besoins personnels ou les caprices du souverain, et s'étendait à peine hors de l'enceinte de la capitale. Ailleurs, le pouvoir était aux mains de pachas, toujours indépendants de fait et souvent rebelles, dont on ne se débarrassait qu'en les livrant à d'autres pachas, qui devenaient rebelles à leur tour."

L'amiral s'était entendu avec plusieurs de ces pachas. Celui de Widdin avait échangé des cadeaux avec lui, et avait donné les assurances les plus satisfaisantes, pour le cas où l'armée serait dirigée de son côté. Le métropolitain Ignace avait obtenu d'Ali, pacha de Janina, la promesse de ne prendre aucune part aux hostilités avec la Russie, et d'enjoindre à ses fils, qui exerçaient des commandements dans l'armée turque, de rester simples spectateurs de la lutte, et même d'attaquer les pachas voisins de leur père. Il avait suffi, pour cela, de promettre vaguement à Ali la protection de la Russie et des secours secrets en cas d'attaque de la part des Français ou des Turcs. Plus tard, l'amiral s'était engagé à le soute-

nir dans ses prétentions à se faire roi d'Epire.

Les chrétiens opprimés n'attendaient leur délivrance que de la Russie, qui pouvait compter sur le dévouement exclusif de tous ceux du rite grec. On disposait de la Moldavie et de la Valachie, dont les ressources étaient suffisantes pour l'entretien de cinquante mille hommes et pour les dépenses du soulèvement de la Bosnie et de la Bulgarie. Les Sérbes, qui combattaient depuis le commencement de la guerre, et que le traité de Bucharest devait remettre sous le joug des Turcs, reprendraient les armes au premier signal. L'archevêque des Monténégrins avait promis une réception amicale et des secours. Le comte Ivelitch avait été chargé de parcourir les pays situés entre le Danube et l'Adriatique; il avait dû envoyer en Bosnie des émissaires intelligents qui rendraient compte des facilités et des obstacles que l'armée rencontrerait dans sa marche.

On allait sans doute rencontrer de grands obstacles naturels. Il faudrait traverser, malgré ses maîtres, un pays barbare, montagneux, couvert de rochers. Mais deux divi-

sions avaient été organisées de manière à pouvoir passer partout. Des magasins étaient échelonnés sur toutes les routes qui conduisent au Danube; on avait préparé le matériel du pont à jeter sur ce fleuve. La flotte de la mer Noire était approvisionnée et prête à transporter la division entière du duc de Richelieu; le marquis de Traversay n'attendait plus qu'un ordre pour l'embarquer.

Ces préparatifs et les intelligences que s'était ménagées l'amiral pouvaient lui servir aussi bien pour attaquer les Turcs que pour opérer la diversion. Il trouvait même moins de difficultés à vaincre dans une marche sur Constantinople. Il ne croyait pas à la difficulté du passage du Balkan, à ces défilés qu'on disait impraticables: à chaque instant, de lourdes caravanes les traversaient, et les envoyés russes venaient de les franchir en voiture. Il savait que le grand-visir se trouvait presque seul à son quartier général de Schumla; que l'armée turque, comme toujours quand les hostilités sont suspendues, s'était presque entièrement débandée, et qu'il n'y avait plus assez de troupes pour garder les forteresses et le Balkan. Il savait que Souvaroff avait sou-

vent proposé à Catherine d'aller lui chercher, avec trente mille hommes, les clefs de Constantinople. Il n'avait donc que peu de résistance à attendre des Turcs. L'alarme eût été extrême à Constantinople, et le consentement de la Porte très peu douteux.

„Une marche sur Constantinople, qui rendait probable la fondation d'un nouvel empire, pouvait, en frappant les esprits des alliés de Napoléon, suspendre leur attaque du territoire russe. J'étais en mesure de passer par surprise le Danube avant huit jours; je me serais trouvé devant le Balkan avant que le Divan de Bucharest fût instruit de mes plans, et j'aurais été probablement aux portes de Constantinople avant que la nouvelle de mon départ fût parvenue, soit à la cour d'Autriche, soit à la connaissance de Napoléon. Nos ennemis, engagés dans la grande lutte, n'auraient pu se détourner de sitôt. En attendant, j'aurais pu former avec les populations de ces contrées, non pas une armée de quarante ou cinquante mille hommes, mais des nuées de soldats qui seraient accourus, soit pour la diversion, soit pour toute autre entreprise.

„Le vaste plan de Napoléon, dont M. F…

était porteur, tombait à plat. Nous le prévenions sur ce point. D'ailleurs, je pense qu'avec un homme comme lui il n'y avait que les coups extraordinaires qui pussent avoir quelque effet. Que serait le risque à courir, en comparaison de celui qu'il a couru à l'expédition d'Egypte? Mais aussi, il a échoué, dira-t-on. C'est que les chances en sa faveur étaient pour ainsi dire nulles en comparaison de celles que nous avions alors.

„Au pis-aller, c'était toujours la plus forte diversion qu'il fût possible de faire contre l'Autriche et Napoléon. Elle donnait à la Russie la faculté de se défendre avec de grands avantages. Napoléon avait désiré la continuation de la guerre de Turquie pour se débarrasser d'une armée russe. Or, cette guerre allait avoir lieu, mais de la manière la plus fâcheuse pour lui.“

L'Empereur Alexandre n'avait pas l'ambition de l'amiral. Préoccupé avant tout de l'invasion française, il manquait de l'audace nécessaire pour approuver un homme qui, au moment où l'ennemi était au cœur de la Russie, osait aller l'attaquer jusque chez lui et voulait jeter en passant les fondements d'un nouvel empire. Il craignit un

échec, le courroux de l'Autriche, et ne voulut pas se priver du secours de l'armée de Moldavie. Il écrivait le 18 juillet:

„J'allais vous expédier ma réponse à votre lettre du 26 juin- 8 juillet quand j'ai reçu votre expédition du 29-11. Je voulais approuver complétement toutes les déterminations prises jusqu'au 26-8 juillet et vous donner carte blanche pour agir; votre lettre du 29-11, je l'avoue, me met dans l'embarras sur la décision que j'ai à vous donner. Le plan est très vaste, très hardi; mais qui peut répondre de la réussite? Et en attendant nous nous privons de tout l'effet que notre diversion pouvait produire sur l'ennemi; et en général, nous nous ôtons, pour un temps très long, la coopération de toutes les troupes qui se trouvent sous vos ordres, en les portant du côté de Constantinople. Sans parler déjà de l'opinion générale, tant de nos compatriotes que de nos alliés les Anglais et les Suédois, que nous allons choquer par une détermination pareille, n'allons-nous pas gratuitement ajouter à nos embarras?

„Les Autrichiens qui dans ce moment ne se trouvent en lice qu'avec trente mille

hommes, voyant l'empire ottoman menacé dans ses fondements, se trouveront obligés, si ce n'est par leur propre volonté, très certainement par celle de l'Empereur Napoléon, de faire marcher toutes leurs forces pour empêcher des résultats pareils, et alors entrant en Moldavie et en Valachie, mettront vos derrières et même les forces avec lesquelles vous marchèrez contre Constantinople dans le plus grand embarras.

„La diversion, à laquelle vous paraissiez tout à fait décidé dans votre lettre du 8 juillet, vous paraît maintenant rencontrer tant d'obstacles, qu'il y aurait peut-être une autre détermination à prendre plus sage que tout le reste et qui pourrait produire des résultats non moins utiles: ce serait, en échangeant les ratifications, de se contenter pour le moment de cette paix sans exiger impérieusement l'alliance, et de porter toutes les forces sous vos ordres, par Hotting et Cameneskpodolsk du côté de Doubna, où vous seriez renforcé par toute l'armée de Tormasoff, auquel je donnerai ordre de vous en remettre le commandement en l'envoyant luimême commander à Kiew, et avec cette armée imposante, composée de huit à neuf divi-

sions, de marcher sur tout ce que vous rencontrerez devant vous du côté de Varsovie, et par là produire une diversion très efficace pour les deux premières armées, qui se trouvent avoir devant elles des forces très supérieures.

„Je crois qu'il n'y a de choix à faire qu'entre ces deux plans; ou celui de la diversion du côté de la Dalmatie et de l'Adriatique, ou par la Podolie du côté de Varsovie.

„L'histoire de Constantinople peut être reproduite plus tard; une fois nos affaires marchant bien contre Napoléon, nous pourrons reprendre votre plan contre les Turcs tout de suite. Mais s'en occuper dans ce moment, où déjà nous avons à lutter contre tant d'embarras et des forces si nombreuses, me parait hasardé! Supposez un moment que nous devenions maîtres de Constantinople, cela n'augmente pas nos forces; cela sera toujours les mêmes quarante mille hommes dont vous aurez à disposer à Constantinople comme à Bucharest, et vous conviendrez qu'ils se trouveront plus loin, et par conséquent moins dans la possibilité d'agir contre notre grand ennemi. C'est à

le prendre à revers qu'il faut fixer toute notre attention, soit par l'Adriatique en s'approchant du Tyrol et de la Suisse et par là du cœur de l'Allemagne et même des frontières de la France; soit plus directement par le duché de Varsovie, en y détruisant ce que l'ennemi y organise et en le privant des ressources qu'il tire des pays qui se trouvent derrière lui. Ainsi je vous laisse le choix entre les deux partis; j'écris à Richelieu de suivre en tout vos déterminations.

„Pour ce qui a rapport aux événements d'ici, voici un mois que la lutte est commencée et Napoléon n'a pas réussi encore à frapper un seul coup, ce qu'il faisait dans toutes les campagnes passées le quatrième et même le troisième jour. Nous sommes complétement intacts, et, dans toutes les rencontres partielles, nous avons eu des avantages sur des détachements. Nous faisons une guerre de temporisation; car contre des forces supérieures et la méthode que Napoléon a de faire les guerres courtes, c'est la seule chance de succès que nous ayons à espérer"

„Ainsi, ajoute l'amiral, quand tout était

préparé pour la diversion, les magasins échelonnés sur la route, les troupes organisées de manière à avoir la plus grande mobilité possible, la flotte de la mer Noire prête à faire voile avec les troupes de débarquement, les populations disposées à nous bien accueillir et n'attendant plus que le signal pour agir avec nous, — je fus obligé de renoncer à mes plans et de donner à l'armée une autre direction. Cependant, cette contrariété était plus que compensée par la joie que l'armée éprouvait de sortir enfin de cet état d'inaction, et par l'espoir de jouer un rôle actif sur le principal théâtre de la guerre. Le jour même de la réception de la lettre de l'Empereur, l'armée se mit en mouvement pour rentrer en Russie.

„Je reçus deux jours après une lettre de l'Empereur, en date de Moscou, 30 juillet-12 août. Il me disait: „Décidé à pousser la guerre à toute outrance, j'ai dû songer à créer de nouvelles forces de réserve. J'ai dû me résoudre à aller passer quelques jours au centre de l'empire pour y électriser les esprits et les préparer à de nouveaux sacrifices pour la cause sacrée pour laquelle nous combattons. Les effets ont surpassé

notre attente: Smolensk m'a offert quinze mille hommes, Moscou, quatre-vingt mille, Kalouga, vingt-trois mille. J'attends à chaque instant les rapports des autres gouvernements. En même temps, nos armées sont encore intactes. C'est à Smolensk que j'ai reçu vos ratifications. Je tiens plus que jamais à ce que je vous ai marqué dans mes dernières lettres. Songeons à employer tous nos moyens contre le grand ennemi que nous avons à combattre. Je joins ici une dépêche chiffrée de S... Elle ferait croire que la diversion devient de plus en plus difficile. Si c'est le cas, attachez-vous à l'autre plan que je vous ai tracé, et conduisez toutes vos forces avec célérité sur le Dniester et de là sur Doubna. Vous y serez renforcé de toute l'armée du général Tormasoff et du corps du duc de Richelieu; cela fera alors une armée de huit à neuf divisions d'infanterie et de quatre à cinq de cavalerie, et vous pourrez alors prendre l'offensive, soit sur Pinsk, soit sur Lublin et Varsovie. Un tel mouvement placera l'Empereur Napoléon dans des embarras, et pourrait donner une tournure toute différente aux affaires."

En renonçant malgré lui à ses projets contre la Turquie, l'amiral songeait encore à l'avenir de la politique russe en Orient. Il avait adressé à Alexandre un plan d'organisation des consulats qui fut adopté. „Les intérêts du commerce ne devaient pas être de longtemps l'objet principal de ces agents.“ En adressant à M. de Stourza des instructions sur l'administration de la Bessarabie, que la paix de Bucharest avait donnée à la Russie, il lui écrivait: „En gouvernant la Bessarabie, vous devez songer à jeter les fondements d'un plus vaste édifice; garantissez les propriétés à ceux qui les possèdent; accordez des facilités pour en acquérir à ceux qui viendront se fixer dans le pays. Que les charges publiques soient équitablement réparties; que la probité des administrateurs fasse oublier aux habitants l'absence d'un système régulier de lois. Faites sentir aux Bessarabiens les avantages d'une administration paternelle et libérale. Attirez adroitement l'attention des populations limitrophes sur cette province que vous rendrez heureuse. La dernière guerre avait donné aux populations chrétiennes de grandes espérances: maintenant que notre

armée est appelée sur un autre théâtre, il faut songer à nous conserver leur attachement et à les préserver de l'influence de nos ennemis. Les Bulgares, les Moldaves, les Valaques, les Serviens cherchent une patrie: vous pouvez la leur faire trouver.“

II.

Campagne contre Schwartzemberg.

L'armée de Moldavie passa le Dniester le 4 septembre. Les habitants de la Pologne russe étaient partout pour les Français. Souvent ils étaient en hostilité ouverte avec les Russes. L'amiral chercha à les gagner. Napoléon ne s'étant pas engagé à rétablir la Pologne, on pouvait tirer parti de cette hésitation et de l'incertitude qu'elle répandait dans les esprits. L'amiral chercha à créer parmi les Polonais un contre-parti, en leur persuadant que c'était d'Alexandre et non pas de Napoléon qu'ils devaient attendre la restauration de leur nationalité.

„Je connaissais les dispositions bienveillantes d'Alexandre pour les Polonais et combien il était favorable au rétablissement de leur nationalité. S'il ne s'était pas rendu à

leurs vœux en se faisant couronner roi de Pologne, c'était pour ne pas inquiéter Napoléon relativement au grand-duché de Varsovie. Ces ménagements devaient cesser pendant la guerre. L'Empereur m'avait donné carte blanche, quant à la ligne politique à suivre en Pologne; j'adressai donc aux Polonais une proclamation destinée à leur inspirer de la défiance contre Napoléon et de l'espoir dans Alexandre. Elle les rassura et ils montrèrent dès lors un grand empressement à satisfaire à toutes nos demandes et à se soumettre aux réquisitions. J'eus souvent à les protéger contre les insultes et les vexations de mes officiers. Ces malheureux Polonais, dont le territoire était alternativement occupé par l'ennemi et par nous, se voyaient toujours soupçonnés de mauvais vouloir ou de perfidie. Le général Härtell fit même fusiller plusieurs propriétaires.“

Schwartzemberg, averti de l'approche de l'armée de Moldavie, avait cessé de poursuivre Tormasoff, que l'amiral rejoignit sur le Styr, le 14 septembre. Quatre jours après, l'amiral reçut une lettre de Koutousoff, qui venait d'être nommé généralissime.

„Il me disait que sa dépêche me trouverait probablement sur le point de passer le Dniester. Il m'informait que l'ennemi, ayant réuni toutes ses forces, se trouvait entre Smolensk et Moscou; que la première et la deuxième armée russe étaient réunies aux environs de Dorogobouge; que pour l'armée de Tormasoff, il ignorait sa position exacte. Il concluait de là qu'on ne pouvait plus s'occuper de diversions éloignées; que nous n'avions plus, Tormasoff et moi, qu'à opérer sur le flanc droit de l'ennemi, en nous rapprochant de la grande armée russe.

„Or, au moment où il me croyait prêt à passer le Dniester, il y avait quatorze jours que j'avais dépassé ce fleuve; j'avais ensuite traversé la Podolie et la plus grande partie de la Volhinie. Arrivé là, au lieu d'instructions précises et de renseignements détaillés, je ne recevais que l'ordre un peu vague d'agir sur le flanc droit de l'ennemi, qui se trouvait, me disait-il avec une précision remarquable, entre Smolensk et Moscou.

Le 24 septembre, un ordre singulier de Koutousoff, qui appelait à son secours Tormasoff et son armée, contraignit les géné-

raux russes à interrompre la poursuite c Schwartzemberg.

Koutousoff voulait, disait-il, concentrer ses forces, vu que l'ennemi avait déjà dépas Smolensk et se portait en masse sur Mo cou. Ce n'était plus le moment de s'occ per des provinces éloignées, tandis q l'ancienne capitale était en danger. Il était bien décidé à faire tous ses efforts pour sauver. D'ailleurs, l'armée du Danube re placerait celle de Tormasoff en Volhinie

„Or, nous étions à quarante-cinq jo de marche de Moscou, et Napoléon é aux portes de cette capitale, lorsque Koutousoff expédia cet ordre, qui ne nous vint que onze jours après l'entrée des Fr çais à Moscou. En outre, Schwartzemb et Reynier, apprenant le départ de Tor soff, seraient revenus sur leurs pas et m raient contraint, soit à une lutte inégale, soit à une retraite qui leur eût livré les provinces les plus fertiles de l'empire Aussi Tormasoff prit-il facilement sur de ne point obéir, et de ne se sépare moi que quand Schwartzemberg aurait rejeté au delà des frontières, ou au moins chassé de la Volhinie. Nous continu

donc à le poursuivre. Deux jours après, je reçus à mon tour l'ordre de laisser Tormasoff en Volhinie et de marcher sur Moscou. Je ne fus pas ingrat, et je n'abandonnai pas mon collègue, qui ne m'avait pas abandonné. Nous reçûmes sur ces entrefaites la nouvelle de la victoire de Koutousoff à Borodino. Cette *victoire* ouvrait à Napoléon les portes de Moscou et forçait le vainqueur Koutousoff à changer sa ligne d'opération.

„Ces ordres et ces contre-ordres nous avaient retardés dans la poursuite de Schwarzemberg. Ce général opérait d'ailleurs sa etraite avec habileté. Prévoyant que la nction des armées de Volhinie et de Molavie l'obligerait à se retirer, il avait renoyé d'avance ses gros bagages et tout ce ui pouvait entraver sa marche; grâce à tte précaution, il ne perdit guère que inze cents hommes en tués et blessés, autant de prisonniers."

La conduite postérieure de l'Autriche à gard de Napoléon semble confirmer le upçon, — naturel dans des esprits aigris tant de désastres, — d'une conduite oyale du gouvernement autrichien, et ne mollesse calculée, qui serait une tra-

hison véritable, de la part de son général. Des détails inconnus jusqu'ici sur les opérations de Schwartzemberg et une note secrète peuvent faire apprécier ce que valent ces soupçons.

L'Autriche avait été contrainte de s'allier à la France et de combattre les Russes, qu'elle eût désiré voir victorieux. L'opinion publique, l'armée, la famille impériale, étaient hostiles à Napoléon. Nous avons sous les yeux une note adressée de Vienne, le 24 juin, par un agent russe, au ministre de la guerre Barclay de Tolly: „L'opinion publique n'est pas, dit-il, favorable au traité d'alliance avec la France, qui est généralement considéré comme présageant de grands embarras à ce pays. Le commerce de Lemberg a refusé au prince de Schwartzemberg une avance de 180,000 ducats qu'il lui demandait. Les soldats et les officiers sont, à ce qu'on assure, très opposés à la coopération avec la France, et on s'attend à la désertion, principalement si les armes russes ont du succès. Le prince Louis de Lichtenstein, l'un des généraux les plus distingués de l'armée, et y jouissant d'une grande considération, commande une brigade dans le corps de Schwartzemberg:

il n'a pu se tromper sur la répugnance des troupes, ni cacher lui même combien il trouve cette politique fâcheuse. Il doit avoir dit que son sort a toujours été de recevoir une blessure dangereuse au commencement des opérations, et qu'il espère cette fois que la même chose lui arrivera.“ La note raconte „que la nouvelle que Napoléon voulait placer le contingent autrichien, non plus à l'extrême droite de l'armée, mais au centre, a beaucoup agité les esprits, et que Schwartzemberg mécontent se plaint de sa santé. On s'inquiète d'un article secret du traité de Bucharest, par lequel la Porte se serait engagée à attaquer l'Autriche dès que celle-ci ouvrirait les hostilités contre la Russie. On craint une attaque des Russes en Hongrie. On dit que l'Empereur Napoléon n'a pas été entièrement satisfait de l'Empereur François; que les relations de l'Impératrice Marie-Louise avec sa mère ne sont pas des plus agréables, et que déjà à Dresde, il y a eu des moments d'aigreur assez prononcés. On a remarqué que le prince impérial n'a été ni à Dresde, ni à Prague, où ont eu lieu les entrevues avec Napoléon.“

Toutefois, si la malveillance naturelle et

légitime de l'Autriche est un fait constant, il serait injuste d'en conclure une arrière-pensée de trahison, et moins encore une trahison réelle. On a vu l'ambassadeur d'Autriche s'engager envers Alexandre à n'exécuter, comme c'était son droit, que strictement et dans ses termes exprès le cartel signé avec Napoléon. Mais il faut remarquer que cependant l'Autriche eut soin de maintenir toujours au complet les trente mille hommes promis à la France; que Schwartzemberg poussa vivement Tormasoff, jusqu'au jour où l'arrivée de Tchitchagoff le força à reculer devant des forces supérieures. Nous le verrons plus tard, rejeté par Tchitchagoff dans le duché de Varsovie, reprendre l'offensive et marcher sur Tchitchagoff, qu'il voulait placer entre Napoléon et lui, quand il fut appelé par Reynier, qu'allait écraser Sacken, et qui craignait de perdre Varsovie. — Ainsi, dans cette situation pénible pour elle, la conduite de l'Autriche resta, quoiqu'on en ait dit, parfaitement loyale, et Schwartzemberg fit son devoir.

Cependant, l'incendie de Moscou, la paix refusée par Alexandre et l'approche de l'hiver, allaient contraindre Napoléon à battre

en retraite; le moment était venu pour les Russes de reprendre l'offensive, et les armées de l'ouest pouvaient couper la retraite aux Français. Le 17-29 septembre, l'amiral reçut de Koutousoff un plan de campagne combiné pour les quatre armées du nord et de l'ouest. Ces instructions prescrivaient de couper la ligne d'opération de l'armée française. L'armée de Tormasoff devait repousser Schwartzemberg dans le duché de Varsovie, et Wittgenstein rejeter au nord Oudinot et Macdonald sur le corps d'armée que Steinhell amenait de la Finlande. Cela fait, les armées de Tormasoff et de Wittgenstein reviendraient rapidement se réunir à Tchitchagoff, qui se serait pendant ce temps là emparé de Minsk, de la tête du pont de Borisoff et de la ligne de la Bérésina. Alors les trois armées réunies attendraient au passage Napoléon, déjà poursuivi par derrière et sur le flanc par Koutousoff et l'armée de Bagration. — Le succès paraissait infaillible à Koutousoff. Les Français, entourés par des forces de beaucoup supérieures, devaient être détruits.

Bientôt l'amiral reçut d'Alexandre une lettre écrite à Pétersbourg, deux jours après

l'entrée des Français à Moskou. Cette lettre suffirait pour prouver combien l'Empereur approuvait la politique de l'amiral, combien il était mécontent de ses généraux, peu disposé à conclure la paix, et plein d'espoir dans les évènements.

„Je ne puis assez vous dire combien les sentiments que vous m'exprimez m'ont causé de plaisir. Vous connaissez mon amitié pour vous, et elle n'a jamais varié dans aucune circonstance.

„Je commencerai par répondre à différents points de vos lettres qui demandent des solutions.

„L'organisation que vous avez donnée à la Bessarabie est excellente et je n'ai absolument aucun changement à y faire. J'espère que grâce à vos soins et à ceux de M. de Stourdza, le pays se ressentira du changement de domination et sera heureux.

„Le mémoire que vous m'avez envoyé sur les habitants de la Moldavie qui ont des possessions sur les deux rives du Pruth est très sage, et je l'approuve en plein. Mais ce que je ne puis assez louer, c'est votre conduite envers les Serviens; c'est

un véritable service que vous avez rendu à la Russie et à moi que de nous attacher ces gens-là.

„Tranquillisez-vous sur ma discrétion quant à l'état de richesse où se trouvent les caisses de votre armée. Je le dois à vos soins et à votre sage administration; aussi il n'est pas juste que vous soyez privé du fruit de vos peines.

Je trouve vos raisonnements militaires très justes, et j'attends de votre énergie et de votre caractère que vous rendiez des services signalés à votre patrie et à la bonne cause.

„Maintenant, il faut que je vous parle de ce qui s'est passé dans les autres armées.

„La première a bien exécuté le plan convenu jusqu'aux bords de la Dwina. Les six corps qui la composent se sont repliés et concentrés au nez de l'ennemi, sans que jamais il ait pu les entamer ni couper une seule patrouille de hussards.

„Quant à la deuxième, le prince Bagration, à la réception de la nouvelle de la rupture, au lieu de se mettre en marche tout de suite, comme il en avait l'ordre, a

lambiné et perdu deux ou trois jours, ce qui a fait que l'ennemi a pu le prévenir de quelques heures à Minsk. — Là, le prince Bagration a commis une seconde faute, celle de n'avoir pas, pour passer la Bérésina à Borisoff, forcé le pont de Minsk, car l'ennemi n'avait pu y arriver qu'avec une avant-garde de six mille hommes, et la deuxième armée en avait près de soixante mille sous les armes. Au lieu de cela, le prince Bagration a préféré faire un circuit énorme, en marchant par Neswij et Slousk sur Bobruisk, ce qui, outre la perte de temps et le chemin inutile que cela faisait faire, éloignait encore les deux armées au lieu de les rapprocher.

„Cette faute en a entraîné d'autres. La première armée, au lieu de se tenir sur la Dwina, comme c'était convenu, a dû se porter en conséquence vers la gauche pour se rapprocher de la deuxième armée et faciliter par là la jonction. Au lieu de passer cependant cette rivière à Bourdiloff ou Bechenkowitchi, le ministre de la guerre l'a fait rétrograder inutilement jusqu'à Witepsk, et ensuite jusqu'à Poretchié, pour de là marcher sur Smolensk, tandis qu'on au-

rait pu le faire par Senno beaucoup plus promptement.

„En même temps, à la suite de la première faute, la deuxième armée s'est trouvée prévenue par l'ennemi au passage du Dnieper, à Mohileff; et le prince Bagration n'ayant qu'une demi-intention d'attaquer Davoust, n'y a fait livrer qu'un combat très glorieux pour nos troupes, mais inutile, puisqu'il n'y a employé que deux divisions de son armée, au lieu de le faire avec toutes ses forces, s'il voulait à tout prix emporter ce point; de manière qu'à la suite de ce combat il a dû passer le Dnieper à Sarnybykoff, ce qu'il aurait pu très bien faire sans livrer de combat à Mohileff.

„Ici l'ennemi, à son tour, commit la faute énorme d'avoir laissé aux deux armées la possibilité de se réunir à Smolensk, ce qu'il aurait pu certainement empêcher en marchant d'Orcha et de Mohileff sur Smolensk.

„Les deux armées réunies ont pris l'offensive. Mais la faute que le ministre de la guerre fit en choisissant la gauche de l'ennemi à Poretchié pour attaquer, tandis que le plus simple était de se porter sur sa

droite en avançant sur Krasnoë, fit que l'ennemi, pendant qu'on marchait sur lui à Poretchié, se concentra vers Krasnoë et fut sur le point de se trouver sous les murs de Smolensk avant que l'armée eût le temps de revenir du faux mouvement qu'elle avait fait du côté de Poretchié.

A Smolensk, une nouvelle faute fut commise, provenant encore d'une demi-résolution de tenir Smolensk, de manière qu'on y livra des combats très glorieux, mais tout à fait inutiles, parce qu'on finit par rétrograder de Smolensk, au lieu d'y donner la bataille, ce qu'on aurait pu y faire avec avantage.

„Toutes ces incertitudes du ministre de la guerre, qui amenèrent la marche de l'ennemi sur Moscou, et la perte totale pour lui de la confiance de l'armée et de tout le public, qui en fut la suite naturelle, m'obligèrent à y envoyer un nouveau chef. Je n'avais pas beaucoup de choix à faire; le général Koutousoff était le seul que j'avais sous la main, et la voix publique l'appelait à cette destination. Les glorieuses journées des 24—5, 25—6, 26—7 août-septembre, où Napoléon fut complètement re-

poussé, et, malgré tous ses efforts, obligé de rétrograder (jusqu'à Moscou?), justifient en quelque façon ce choix.

„Malgré toutes les circonstances que je viens de vous énumérer plus haut, loin de croire nos affaires dans une mauvaise situation, à cause du lieu où se trouve Napoléon au coeur de l'Empire, j'y vois au contraire des chances avantageuses pour nous, et qui pourront le faire repentir de la manière dont il s'est aventuré.

„Maintenant il s'agit de concerter un plan général pour les armées qui se trouvent sur les derrières de l'ennemi. A cet effet j'ai envoyé le colonel Tchernichef porter mes idées par écrit au général Koutousoff, et, de là, il se rendra auprès de vous pour vous communiquer ces papiers. Je ne prétends pas que tout cela soit suivi à la lettre; mais c'est un canevas d'après lequel votre propre sagacité vous indiquera ce qu'il y a à faire.

„J'appelle le général Tormasoff à la grande armée, le prince Bagration étant blessé: vous prendrez donc le commandement de son armée, qui n'en formera plus qu'une avec la vôtre. Les corps d'Härtell, de Sa-

cken, et les dépôts commandés par le général Roth, du côté d'Elisabethgrade, en font aussi partie, et vous dirigerez leurs mouvements au but commun.

„Wittgenstein, devant Polotsk, va être fort de quarante-cinq mille hommes, et Steinhell, avec la garnison de Riga, en aura sous ses ordres trente-cinq mille. Voici donc quatre-vingt mille hommes, et votre armée en aura bien autant, si ce n'est davantage. Ainsi, il y aura cent soixante mille hommes sur les derrières de l'Empereur Napoléon.

„Ce que vous me dites sur les proclamations à faire aux Polonais est parfaitement juste, et je vous autorise à leur tenir un langage à les électriser, en les détachant de Napoléon qui les trompe. Votre bon esprit vous suggèrera tout ce qu'il y aura à leur dire à cet effet."

Cette lettre confidentielle d'Alexandre donnait bien à l'amiral le commandement des deux armées; „mais la dépêche de Koutousoff était conçue en termes si ambigus, que Tormasoff ne se crut pas autorisé à me remettre le commandement de la sienne; il la confia au général Marcoff, qui, du reste, consentit à se mettre sous mes ordres. Marcoff avait de la réputation comme

militaire; il était chamarré de cordons et couvert de plaques; mais il ne savait pas distinguer une tranchée d'un retranchement et il confondait sur les cartes les rivières et les routes. Je fus plus tard obligé de lui ôter son commandement pour n'avoir pas exécuté un ordre important.

„On remarquera, dans la lettre de l'Empereur, combien il s'exagérait nos forces. On y verra aussi qu'on n'avait pas songé à donner à un seul général le commandement de toutes les armées de l'Ouest. Ce manque d'unité, dans le commandement, fut très funeste. Je n'avais pas d'ordres à donner à Wittgenstein et à Steingell; il me fallait leur demander leur concours, qu'ils ne me prêtèrent point.“

L'amiral poursuivit Schwartzemberg sur la ligne du Bug. Il le trouva le 8 octobre, près de Brjesc-Litewski, avec quarante mille hommes. Schwartzemberg n'accepta pas le combat, et, trois jours après il profita de la nuit et du brouillard pour repasser le Bug. Mais la route de Minsk lui était coupée et il s'écartait de Napoléon: ce qui était le premier résultat indiqué par les instructions de Koutousoff.

„Il fallait confirmer Schwartzemberg dans son mouvement de retraite, l'obliger à reculer encore pour défendre Varsovie, et l'écarter ainsi de la route de Minsk. Je lançai donc sur la rive droite du Bug des partis de cavalerie qui levèrent des contributions, détruisirent des magasins et dispersèrent des rassemblements de recrues. Un de ces partis s'avança jusqu'à six milles de Varsovie. Sur la rive droite, Sacken s'emparait des magasins de Prujani; Tchaplitz, pénétrant jusqu'à Slonim, y surprenait les Hulans de la garde impériale, régiment composé de nobles polonais. Pendant que mes généraux opéraient ainsi sur les deux rives du Bug, je fis reposer à Brjesc mes troupes fatiguées par des marches forcées dans les sables et les marais; je donnai aux traînards le temps de me rejoindre; j'établis un hôpital pour mes malades et mes blessés, et organisai une administration civile, chargée du service des subsistances et des hôpitaux. Pénétré de l'importance de la mission politique que l'Empereur m'avait donnée à remplir dans les provinces de l'ancienne Pologne, je donnai au chef de l'administration provisoire des instructions

par écrit, d'après lesquelles il devait rechercher quels étaient ceux des habitans qui étaient du parti de l'ennemi, tâcher de les ramener par la douceur et leur faire sentir qu'ils serviraient les intérêts de leur patrie en se dévouant au service de l'Empereur Alexandre, dont l'intention était d'accorder aux Polonais une existence nationale solide et permanente. Je cherchai aussi à rassurer par une proclamation, les habitans de Brjesc et à amener le retour de ceux qui avaient quitté la ville; car là, comme dans la plupart des autres villes, les habitants disparaissaient à notre approche et il ne restait, pour nous recevoir, que des Juifs."

III.

Prise de Borisoff.

L'amiral quitta Brjesc au bout de seize jours pour marcher sur Minsk. Sacken devait, avec dix-huit mille hommes, contenir Schwartzemberg; Essen, posté à Prujani avec neuf mille hommes, pouvait, suivant les circonstances, se porter au secours de l'amiral ou de Tormasoff. Tchitchagoff ne conservait que vingt-cinq mille hommes; mais les corps de Lieders, Wittgenstein, Stein-

gell et Härtell devaient former avec lui une masse de cent huit mille combattants.

Il marcha d'abord lentement, pour pouvoir tomber sur Schwartzemberg, si celui-ci profitait de son départ pour attaquer Sacken. Arrivé à Slonim le 4 novembre, il y reçut d'Alexandre la lettre suivante :

„Je vous écris ces lignes pour vous faire part des succès du comte Wittgenstein, qui, après avoir battu Gouvion Saint-Cyr, a pris Polotsk. Aujourd'hui j'ai reçu la nouvelle que le corps bavarois a été battu sur la route de Gloubekoë. Huit canons et vingt-quatre drapeaux sont les trophées de cette journée."

„On sait maintenant, remarque l'amiral, à quoi s'en tenir sur ces victoires."

Cependant, Schwartzemberg, pensant que Tchitchagoff n'avait laissé derrière lui qu'un rideau de troupes pour couvrir son mouvement, laissa Reynier en face de Sacken et rentra en Russie. Il avait reçu des renforts en troupes autrichiennes et polonaises, et il espérait prendre l'amiral entre l'armée française et lui. Tchitchagoff averti, marcha sur lui pour le combattre avant l'arrivée de Napoléon, et essayer de le rejeter

sur Sacken. Mais Reynier, pressé vivement par Sacken, fut obligé d'appeler à son secours Schwartzemberg, qui se retira subitement et se trouva ainsi séparé de l'armée française pour le reste de la campagne de Russie.

Ce fut à Nieswig, le 12 novembre, que l'amiral se rencontra pour la première fois avec les débris de l'armée qui était entrée à Moscou. „Nieswig appartient au prince Radziwil, patriote polonais qui, après avoir formé un régiment pour la grande armée, et l'avoir vu périr presque en entier par les combats et la misère, y renvoya le peu qui en restait, accompagné d'un convoi de plus de cinquante chariots contenant le butin qu'il avait fait à Moscou. Le tout arrivait au moment où nous entrions dans la ville et tomba en notre pouvoir."

Cependant Alexandre écrivait à l'amiral, en date du 26 octobre—7 novembre:

„Le comte Wittgenstein a exécuté son mouvement, a battu le maréchal Gouvion Saint-Cyr, a pris Polotsk et a passé la Dwina. Le corps de Steingell, par des fautes qu'Essen a commises, n'a pas pu agir dans la direction qui lui était prescrite, mais s'est mis

en contact avec celui de Wittgenstein et a battu les Bavarois, leur a pris huit canons et vingt-deux drapeaux. Ensuite, ces deux corps se sont joints sous les ordres du comte Wittgenstein, qui, le 19—31, a marché sur l'Oula vers Tschaschwitz, et a battu les débris du corps de Saint-Cyr, renforcés par quinze mille hommes de celui de Victor, venus de Smolensk sous son commandement; car Saint-Cyr, ayant été blessé, a quitté le commandement.

„Il y a un moment que je viens de recevoir la nouvelle de la grande armée, du 21 octobre—2 novembre; que Napoléon, est en pleine retraite sur Gjatszk, ayant perdu, dans une affaire près du couvent de Polotsk, vingt canons. Vous sentez combien il est important d'effectuer votre jonction avec le comte Wittgenstein aux environs de Minsk ou de Borisôff, de manière à recevoir de front l'armée de Napoléon, tandis que notre grande armée la suit.

„C'est à votre discernement à choisir les mesures les plus propres à atteindre le but, qui est de ne pas laisser sortir Napoléon de nos frontières, et à tâcher de détruire son armée en la mettant entre la vôtre, le

corps de Wittgenstein, celui de Koutousoff et le corps d'Härtell. Calculez bien les distances et le temps. C'est le 20 octobre — 1er novembre que Napoléon était près de Gjatzsk, vous étiez, le 10—22 octobre entre Slonim et Brjesc! ainsi, vous avez la possibilité d'arriver de manière à produire ce résultat, Songez combien les suites seront différentes, si Napoléon repasse notre frontière et organise une nouvelle armée. Je m'en remets enfin à votre jugement, à votre activité et à votre énergie.

„Tout à vous de cœur et d'âme.“

„L'Empereur était trompé par les rapports mensongers de ses généraux, qui lui annonçaient toujours des victoires. Il ne prévoyait pas, qu'au lieu de se joindre à moi à Minsk et à Borisoff, Wittgenstein resterait sur la rive droite de la Bérésina, derrière l'armée française que nous devions combattre de front; que Steingell se joindrait à lui et qu'Härtel resterait inactif à Mozyr. Quant à moi, je m'efforçai de remplir les intentions d'Alexandre, en prenant possession de Minsk et en enlevant la tête du pont de Borisoff avant l'arrivée de Napoléon.“

En effet, l'amiral marcha rapidement sur Minsk. Le 11 novembre, le général Lambert s'empara des ponts de Nowoïsvergen; le lendemain, sa cavalerie victorieuse fit trois mille prisonniers. Toute l'armée passa le Niémen le 15. Elle entrait le 17 à Minsk.

„Le gouverneur, les autorités et quelques troupes wurtembergeoises eurent à peine le temps de s'échapper. Il nous fut facile d'apprécier l'importance de l'occupation de Minsk. Napoléon avait évidemment songé à la position avantageuse de Minsk, ce qui l'avait décidé à y établir à l'avance un dépôt de provisions et de munitions, pour pouvoir y fixer plus tard son quartier-général, distribuer son armée dans la Volhinie, y reposer ses troupes, compléter ses cadres avec des renforts arrivés de France et de Pologne, et se mettre en état de reprendre l'offensive, ou, du moins, d'attendre le retour du beau temps. Nous trouvâmes, en effet, à Minsk, des magasins immenses, des vivres et des munitions qui auraient suffi pendant plusieurs mois à une armée de cent mille hommes. Nous vîmes du linge très fin, destiné à vingt-quatre lits préparés en cas d'arrivée de Napoléon.

„Il y avait dans les hôpitaux plus de huit mille malades, gisant pêle-mêle avec les cadavres qui restaient là sept ou huit jours. Cependant, au milieu de cette désolation, qui était due sans doute à la négligence du gouverneur de Minsk, les Français, légers par nature, et familiarisés avec les privations et les souffrances, s'amusaient encore malgré leur profonde misère. On les a vus, à l'hôpital de Minsk, entasser les cadavres de leurs camarades, et faire gaiement leur partie sur cette étrange table à jouer. Ils s'amusaient aussi à habiller les morts d'une manière grotesque, et, les coiffant de bonnets en papier, ils les plaçaient aux portes et dans les encoignures des salles. Ces spectacles les divertissaient, et ils semblaient ne songer qu'à jouir des instants qui pouvaient leur rester.

„Nous eûmes beaucoup de peine à trouver les ouvriers dont nous avions besoin, et surtout des maréchaux pour ferrer à glace les chevaux, qui ne pouvaient plus avancer que lentement sur des chemins déjà couverts de glace et de neige. J'employai à cela tous les ouvriers de la ville et de l'armée; il n'y avait pas un moment à perdre

pour s'emparer de Borisoff avant que l'ennemi y eût réuni ses forces; ce point était le principal passage de l'armée française; il était défendu par une forte tête de pont construite par les Russes, et alors occupée par l'ennemi.

„Les autorités civiles et ecclésiastiques de Minsk qui n'avaient pas voulu ou pu suivre l'ennemi, demandèrent à m'être présentées; ce la fut première fois, depuis mon entrée dans la Pologne russe, que je me trouvai en dehors du cercle des Israélites, les seuls habitants que nous eussions rencontrés dans la plupart des villes. Ceux-ci avaient fini par s'attacher à la Russie, parce que les Russes les payaient quelquefois, tandis que les autres ne leur donnaient rien, et leur prenaient même le peu d'argent qui leur restait. Nous ne trouvions que des Juifs à employer comme espions ou comme guides, et ils nous étaient précieux en cela, car nous marchions comme à tâtons dans un pays dont nous n'avions pas de cartes militaires, pays dont la population était hostile à la Russie, où nous trouvions partout des recrues s'exerçant pour se joindre aux Français, et où les paysans, ne faisant

que par force le service de guides, cherchaient toujours à nous tromper. Quant aux Juifs, ils agissaient avec une grande circonspection; ils se chargeaient de l'espionnage, mais sans jamais se compromettre, et on courait autant de risque d'être trompé par eux que par tout autre espion. Cependant, les protestations de zèle ne manquaient pas, non plus que la résolution formelle de sacrifier leur vie pour le service de Sa Majesté, ce qui leur valut, après la campagne, le privilége d'être exemptés du logement militaire. Mais cet avantage fut pour eux plus apparent que réel; la première fois qu'ils voulurent en profiter, on leur répondit par des coups de bâton. Ainsi, leur nouveau privilége se réduisit, en fait, à la chance d'avoir des soldats à loger, plus la certitude d'être battus s'ils refusaient.

„Cependant un corps autrichien était parvenu à Nieswig, et poussait ses partis jusqu'à Novoïsvergen, Slusk et Glusk. Quoique la route fût gardée de ce côté par des détachements de notre arrière-garde, on redoubla de vigilance, et on se mit en mesure de détruire au besoin le pont de Novoïsvergen.

„Il fallait s'emparer sans retard de la ligne de la Bérésina. Le 17, jour de notre entrée à Minsk, le général comte Lambert, émigré français et militaire distingué, reçut l'ordre d'aller attaquer Borisoff avec douze pièces de position et la division d'avant-garde renforcée de deux régiments de cavalerie; le comte Langeron le suivit avec la réserve. Le colonel Loukofkin, avec un régiment de Cosaques et de l'infanterie légère, dut se porter sur Igoumen, puis sur la ville de Bérésino. Il nettoya en passant le pays, et chassa tous les petits corps qui se trouvaient en deçà de la rivière. Le général Tchaplitz suivit la route de Zembin, avec ordre de détruire les ponts, les radeaux, et tout ce qui pouvait faciliter à l'ennemi le passage de la Bérésina. Le quartier général et la colonne du général Voïnoff prirent une route intermédiaire entre Borisoff et Zembin, dans une position centrale qui leur permettait de soutenir, au besoin, Lambert ou Tchaplitz. Il nous fallait avancer à tâtons, car les habitants n'étaient pas disposés à nous donner des renseignements, et nous manquions de cartes exactes. On en avait levé, il est vrai, à l'approche de

la guerre, mais le temps avait manqué pour les faire graver, et Koutousoff, qui les avait en manuscrit, ne consentit, malgré mes demandes réitérées, ni à me les communiquer, ni même à m'envoyer un des officiers qui y avaient travaillé. Il les garda à son quartier général, qui resta à six marches en arrière du théâtre de la guerre.

„Borisoff était occupé par le général polonais Dombrowski; il avait été chargé de cerner la place forte de Bobruisk, de relier Schwartzemberg avec le centre de l'armée française, et de maintenir les communications entre Minsk et Wilna; mais lorsque Schwartzemberg fut rejeté dans le duché de Varsovie, Dombrowski resta en l'air avec sa division. Informé de la défaite, sur la route de Minsk, d'une partie de ses troupes par Tchaplitz, il renonça à observer Bobruisk, se rendit aussitôt à Minsk, et, après s'être abouché avec le gouverneur, il se hâta de rassembler sa division et de s'établir dans la tête du pont de Borisoff.

„Il y entra le 20, à dix heures du soir, et le lendemain, à la pointe du jour, il fut attaqué par Lambert; le combat fut opiniâtre et dura dix heures. D'abord Lambert

attaqua de vive force et fut repoussé, malgré son habilité et son courage. Nous n'avions pas même pu obtenir de Koutousoff un plan de la tête du pont qui avait été construit en vue de la guerre présente. Heureusement, un jeune officier du génie déclara à Lambert qu'il avait travaillé à la construction de cet ouvrage, et il lui indiqua la partie faible de la redoute principale. Lambert, profitant de cet avis, déborda la droite de l'ennemi, plaça dans un coude de la Bérésina une batterie qui le prenait en écharpe et balayait le pont de Borisoff et le flanc des fortifications. Dès qu'il vit de la confusion chez l'ennemi, il ordonna l'assaut et emporta la place vers cinq heures du soir. Dombrowski se défendit encore quelque temps dans l'intérieur de la ville, mais il fut bientôt obligé de l'évacuer. L'ennemi perdit dans cette affaire et dans sa retraite, environ sept cents tués, deux mille trois cents prisonniers, six canons, un aigle et deux drapeaux. Nous eûmes deux mille hommes mis hors de combat, et le général Lambert fut blessé pendant l'assaut. La prise de Borisoff fait le plus grand honneur au général Lambert, car la place, qui était

assez forte, fut bien défendue par de bonnes troupes et un habile général, et elle fut emportée de haute lutte.

„Borisoff était un point d'une grande importance; en effet, si l'ennemi voulait s'arrêter dans l'intérieur de la Russie, la possession de Borisoff nous permettait de couper ses communications, et de lui interdire l'accès de Minsk, où se trouvaient ses magasins, et de la Volhinie, province fertile où il aurait pu s'établir pour l'hiver. Si, au contraire, il voulait continuer sa retraite, nous étions maîtres du principal passage de sa route la plus directe; nous étions placés de manière à rendre le passage sinon impossible, du moins difficile et dangereux."

Tout avait jusqu'alors réussi à l'amiral. Il n'y avait que soixante jours qu'une lettre d'Alexandre, rappelant son armée en Russie, l'avait trouvé sur les bords du Danube prêt à marcher sur Constantinople; or, il avait déjà rejeté Schwartzemberg en Pologne, et s'était placé entre Napoléon et lui. Maître des magasins de Minsk, de la tête du pont de Borisoff, de toute la ligne de la Bérésina, il attendait Napoléon au passage; mais au moment où il entrait à Borisoff, Koutou-

soff, — qui devait attaquer par derrière Napoléon sur la Bérésina, — s'arrêtait à vingt-cinq lieues de là sur le Dnieper. Des trois généraux qui devaient se joindre à l'amiral pour combattre les Français de front et sur la rive droite, Wittgenstein et Steingell allaient rester sur la rive gauche et se borner à une attaque insignifiante sur les derrières. Le troisième, Härtel, ne devait pas même venir au rendez-vous. L'amiral allait se trouver seul en face de Napoléon.

IV.

La Bérésina.

Le passage de la Bérésina n'est encore connu que par les relations d'officiers de l'armée française, qui ne pouvaient voir les faits que par un seul côté, et par des historiens russes qui n'étaient pas sur les lieux, et auxquels d'ailleurs il n'était point permis de dire la vérité. Nous copierons donc dans son entier la relation du général russe qui seul a disputé à Napoléon le passage de la Bérésina.

„J'arrivai à Borisoff le lendemain de la

prise de la tête du pont, le 10—22 novembre au soir. Le général Lambert, grièvement blessé, était hors d'état de commander. Langeron qui, avec la division de réserve, avait eu ordre de soutenir au besoin l'attaque de Lambert, n'était arrivé que quand l'affaire était déjà terminée. Trouvant plus commode de passer la nuit dans la ville, il y était entré, sans attendre mes ordres, avec une partie de ses troupes, qui amenèrent avec elles une grande quantité de bagages. Je donnai immédiatement l'ordre de les évacuer. Cet ordre ne s'exécuta qu'avec lenteur, car beaucoup de gens trouvaient commode d'avoir leurs voitures avec eux. Il me fallut le réitérer le lendemain.

„Langeron avait négligé de faire reconnaître le pays et d'occuper par des détachements les routes qui conduisaient à Borisoff. Pour prévenir une surprise, je fis partir aussitôt des détachements de cosaques et de cavalerie légère sur toutes les routes, avec ordre de pousser les reconnaissances aussi loin que possible, pour avoir des renseignements sur la position de l'ennemi.

„Mes instructions me prescrivaient d'éta-

blir un camp retranché à Borisoff, et de fortifier les défilés du côté de Bobr, afin que l'ennemi fût arrêté à chaque pas dans sa retraite. Je fis donc une reconnaissance des environs de Borisoff. Un camp établi sur mon front, du côté par où Napoléon devait arriver, aurait eu l'inconvénient d'être adossé à la Bérésina; mais, par compensation, il eût été à l'abri des attaques de Schwartzemberg, que je supposais attaché à ma poursuite. Ce général aurait trouvé pour l'attaquer, un grand obstacle dans la tête du pont. Mais je ne trouvai aucun emplacement convenable; le terrain était sur plusieurs points dominé par des hauteurs. D'ailleurs, le temps manquait pour faire les travaux: la terre était gelée; je n'avais dans mon armée qu'un seul officier du génie capable de diriger les travaux, et il avait été blessé à l'attaque de Borisoff. Je n'ai jamais pu obtenir d'autres ingénieurs, et il m'avait fallu ma fermeté de caractère pour conserver celui-là, que le ministre de la guerre avait voulu m'enlever quand j'étais encore en Moldavie. Je fus donc contraint de renoncer à établir un camp retranché.

„Pour m'assurer de la position de l'en-

nemi et de la distance où se trouvait de moi Wittgenstein, dont l'arrivée eût triplé mes forces et m'eût permis d'opposer à Napoléon une résistance efficace, j'envoyai en avant la division d'avant-garde. Lambert étant blessé, je voulus en donner le commandement au général Orourk, que j'avais remarqué à l'armée de Moldavie. Mais mon chef d'état-major et Orourk lui-même me représentèrent que ce commandement revenait par droit d'ancienneté au général Paul Pahlen. Je n'avais contre celui-ci d'autre raison que celle de ne le point connaître, et d'avoir besoin d'un homme éprouvé pour une mission de cette importance. Ils se réunirent pour m'assurer que Pahlen était digne de ma confiance et qu'il justifierait leur recommandation. Je cédai à regret, et pour ne pas blesser les droits de l'ancienneté, à la réclamation généreuse d'Orourk. Mais aujourd'hui encore, je crois qu'Orourk se serait mieux acquitté de cette mission que Pahlen.

„Je donnai à Pahlen l'ordre de s'avancer sur la route de Bobr, d'occuper tous les défilés, d'entraver par tous les moyens possibles la retraite de l'ennemi, et de tâcher en même temps d'entrer en communication

avec Wittgenstein. Mais à peine Pahlen s'était-il avancé à trois lieues au-delà de Borisof, qu'il rencontra la première colonne de l'armée française, commandée par le maréchal Oudinot, chargé de protéger la retraite de la grande-armée et de masquer à Wittgenstein ses mouvements. A la vue d'une force si supérieure, notre avant-garde se replia sur Borisoff avec trop de précipitation. Dès que j'en fus instruit, je fis placer quelques canons sur les hauteurs pour arrêter l'ennemi, et donner à l'avant-garde le moyen de se retirer en bon ordre, et le temps de l'évacuer aux équipages qui encombraient encore la ville.

„Cependant toute résistance fut impossible: l'avant-garde traversa Borisoff avec une perte de six cents hommes et d'une grande quantité de bagages. Un de mes fourgons, contenant de la vaisselle et des provisions, tomba au pouvoir de l'ennemi.

„D'après les rapports que je reçus, nous ne perdîmes pas un canon. J'avais lieu cependant de soupçonner que nous avions perdu quelques caissons; mais je n'ai jamais pu savoir, par les rapports officiels, la vérité sur ce point.

„Les détachements de cavalerie qui avaient été placés sur les routes furent ainsi coupés de Borisoff et exposés à être pris; mais ils trouvèrent moyen de passer la rivière à la nage, et ils rejoignirent l'armée quelques heures après.

„Cet échec d'avant-garde, le premier qu'eût éprouvé mon armée jusqu'alors victorieuse, fut représenté à Pétersbourg comme une défaite totale. J'avais eu, disait-on, quatre mille hommes tués ou blessés; tous mes équipages, ma chancellerie, ma correspondance secrète, étaient tombés au pouvoir de l'ennemi. Les bulletins français portèrent ma perte à deux mille hommes; les rapports russes, plus mensongers encore, ne la portaient à rien du tout.

„L'ennemi était donc maître de la ville de Borisoff; mais nous conservâmes la tête du pont. J'avais fait prendre, dès notre entrée à Borisoff, les mesures nécessaires pour faire sauter le pont en cas de nécessité. Je le fis aussitôt détruire en partie.

„Nous avions fait quelques prisonniers. Ils nous déclarèrent unanimement que Napoléon suivait Oudinot avec toute son armée. Ils en faisaient monter le nombre à près

de cent mille hommes. Je croyais ce chiffre exagéré, quoiqu'il fût donné par tous les prisonniers et déserteurs, quelques fussent leur état, leur pays et leurs sentiments. Maintenant encore les historiens ne sont pas d'accord sur ce point. Le général Guillaume de Vaudoncourt dit que l'armée française comptait encore quatre-vingt mille hommes, et qu'elle avait une artillerie assez nombreuse. Il pense que cette masse, qui ne fut entièrement désorganisée qu'après le passage de la Bérésina, se serait encore battue avec fureur, et qu'elle pouvait, au besoin, attaquer à la fois sur deux points. Gourgaud affirme qu'il restait plus de quarante-cinq mille hommes bien armés et plus de deux-cent-cinquante bouches à feu parfaitement approvisionnées. Selon le marquis de Chambray, si vanté pour son exactitude, Napoléon ne disposait plus que de trente-sept mille sept-cents combattants, dont quatre mille de cavalerie, et le nombre des militaires isolés était presque aussi grand. Le baron Fain, secrétaire de Napoléon, donne un état de quarante mille sept-cent-cinquante combattants, dont vingt-six mille neuf-cents auraient pris part à la

bataille de la Bérésina, seize mille neuf-cents sur la rive droite où j'étais, dix mille contre Wittgenstein sur la rive gauche. Il porte à quarante-cinq mille hommes la foule des non-combattants. — Quelle que soit celle de ces évaluations qu'on admette, l'armée française suffisait, à coup, sûr pour repousser mes vingt mille hommes, dont une partie ne pouvait être employée. D'ailleurs, les hommes sans armes, aussi nombreux que les hommes armés, pouvaient remplacer, au fur et à mesure dans les rangs, les tués et les blessés.

„J'étais parti des bords du Danube avec trente-cinq mille hommes. J'avais réuni à mon armée celle de Tormasoff, qu'une lettre du ministre de la guerre, Barclay de Tolly, portait au nombre de quatre-vingt mille hommes, mais que j'ai trouvée de vingt-trois mille seulement. Lorsqu'en marchant sur Minsk et Borisoff, je fus obligé de diviser mon armée en deux, et d'en laisser une partie à Sacken pour contenir Schwartzemberg, et à Essen, posté à Prujani, entre Schwartzemberg, Sacken et moi, il me resta vingt-cinq mille hommes. La marche depuis les bords du Bug jusqu'à ceux de la

Bérésina, les maladies, les combats sur la route de Minsk, la prise d'assaut de Borisoff, l'échec de Pahlen, avaient réduit mon armée à vingt mille hommes. Dans ce nombre, se trouvaient neuf mille cavaliers qui m'étaient en partie inutiles, la cavalerie ne pouvant guère opérer dans les marais et les bois qui bordent la Bérésina.

„C'est avec cette faible armée que j'allais avoir à lutter contre Napoléon, qui disposait encore de forces triples des miennes. J'avais à garder les bords de la Bérésina, sur toute la ligne où débouchaient les routes qui menaient à ses immenses magasins de Minsk ou à ceux de Wilna: c'était une étendue de vingt lieues de France, entre Vésélovo au nord, et Bérésino inférieur au midi. Je la savais guéable en plusieurs endroits; quant à sa largeur, les Français ont pu la franchir sur un pont de cinquante-quatre toises.

„J'allais avoir en face de moi Napoléon. Je craignais d'être attaqué sur mes derrières par Schwartzemberg. Les habitants étaient hostiles. Ils venaient de se jeter, pour les piller, sur mes équipages, que j'avais envoyés dans un bois en arrière, afin de les

mettre à l'abri de la fusillade. J'avais été obligé d'employer un détachement de mon escorte pour les leur arracher.

„Il est vrai qu'Alexandre m'avait promis la coopération de Wittgenstein, et la réunion à mon armée et sous mon commandement des trente-cinq mille hommes de Steingell et des quinze mille de Härtell. C'est avec ces forces réunies que nous devions attendre Napoléon sur la rive droite. Koutousoff devait, pendant ce temps-là, l'attaquer sur la rive gauche. D'après ce plan, Napoléon se serait trouvé serré entre Koutousoff et nous, dans les marais et les bois qui bordent la Bérésina. — Mais Napoléon arrivait, et je n'entendais parler ni de Koutousoff, ni des généraux Wittgenstein, Steingell et Härtell. Aucun d'eux ne devait exécuter le plan. Koutousoff allait rester en arrière; Wittgenstein et Steingell se porter sur la rive gauche, au lieu de me renforcer sur la rive droite et de défendre le passage en face de l'ennemi. Quant à Härtel, il restait à Mozyr, sous le prétexte qu'une épizootie l'empêchait de marcher. J'allais me trouver seul en face de Napoléon.

„Je pris les dispositions suivantes:

„Je me plaçai au centre, avec la masse principale de mes forces, dans la tête du pont de Borisoff. A ma gauche, au nord, j'avais la division Tchaplitz, débouchant sur la route de Zembin, dans les environs de Véselovo, à cinq lieues environ de Borisoff. A ma droite, en descendant la Bérésina jusqu'à douze lieues de Borisoff, le général Orourk formait, avec divers détachements de cavalerie, un cordon militaire qui observait et gardait le cours de la rivière jusqu'à la ville de Bérésino inférieur. Quoique le général Orourk eût à garder une étendue double de celle que défendait Tchaplitz, je lui avais donné un détachement plus faible, parce qu'il n'était point probable que l'ennemi choisît, pour passer, cette partie de la rivière; cette route ne lui présentant aucun avantage et l'exposant à rencontrer sur son flanc gauche notre grande armée, qui le poursuivait de si près, au dire de Koutousoff.

„Le même jour, 11—23 novembre, le colonel Knorring, que j'avais laissé à Minsk comme gouverneur, m'annonça que les troupes de Schwartzemberg se rapprochaient

de mes derrières. Quatre mille hommes arrivés à Smorgoni (sur la grande route de Wilna par le nord, et à vingt-huit lieues de Borisoff) s'étaient occupés à former des magasins, en s'emparant de tout ce qui était à leur portée. Au dire des habitants du pays, un autre détachement de deux mille hommes était arrivé, depuis le 10—22 novembre, à Switzloch, petit bourg sur la Bérésina inférieure, à vingt-deux lieues au sud, au-dessous de Borisoff, et sur la route d'Igoumen à Bobruisk.

„Déjà, par un rapport précédent, Knorring m'avait appris qu'un détachement des Saxons de Schwartzemberg était entré à Nesvy, puis à Novoï-Sverjin, à seize lieues de Minsk, où se trouvait Knorring et à vingt-deux lieues de Borisoff, où j'étais. Ainsi sur mes derrières et sur mon flanc droit, les détachements ennemis, groupés en demi-cercle, occupaient les routes du nord, du centre et du midi, par lesquelles j'aurais pu me retirer. En trois marches, ceux de Smorgoni et de Novoï-Sverjin pouvaient être à Borisoff; ceux de Switzloch en deux.

„En même temps, Koutousoff et Wittgen-

stein me donnaient des renseignements qui concordaient avec ceux de Knorring. Dans une dépêche en date de Lamiki, 11—23 novembre, Koutousoff me faisait entendre que Napoléon semblait avoir pris une autre direction plus au midi, afin de passer la Bérésina du côté de la ville de Bérésino inférieur à dix lieues sud de Borisoff); qu'il prendrait la route de Pegost, pour passer la rivière Popatchoff, et se porter ensuite par Igoumen sur Minsk, afin de reprendre ainsi ses communications et les immenses magasins qui se trouvaient dans cette ville. Koutousoff m'invitait à ne pas négliger de suivre Napoléon dans cette direction.

„Wittgenstein m'écrivait de Tchérépo, le 11—23 novembre: „Je ne puis assurer positivement à votre excellence quelles sont les intentions de la grande armée ennemie. Quoiqu'on dise qu'elle se porte sur Borisoff, tout me fait croire cependant qu'elle a tourné sur Bobruisk, car, dans le premier cas, le maréchal Victor n'aurait pas manqué de tenir à Tchérépo pour couvrir la marche de la grande armée.

„Cette coïncidence de trois avis de Koutousoff, de Wittgenstein et Knorring don-

nait un nouveau degré de vraisemblance à l'idée que l'apparition des Autrichiens à Switzloch était l'indice d'un mouvement combiné de Napoléon et de Schwartzemberg, et que ce général allait arriver sur ce point, afin de se réunir à Napoléon et de favoriser son passage.

„La difficulté de ma position avait frappé mes généraux. Plusieurs avaient même émis l'opinion de la quitter pour nous porter à gauche, du côté de Lepel, où l'on supposait que l'armée de Wittgenstein se trouvait. Mais j'avais résisté aux alarmes et à toute proposition contraire à notre grand but: celui de me maintenir dans la tête du pont de Borisoff. J'avais fait travailler à la réparation des brèches faites dans l'attaque. En prolongeant la résistance, j'espérais donner à Koutousoff un moyen d'arriver sur la Bérésina en même temps que Napoléon, que dans ses bulletins il prétendait talonner constamment. Pouvais-je alors m'imaginer qu'il resterait sur le Dnieper, à vingt-cinq lieues en arrière, pendant que Napoléon serait sur la Bérésina?

„Dans l'espoir de voir arriver les nôtres

j'avais passé la journée du 11—23 à observer les ennemis postés sur la rive gauche. Ils allumaient des feux sur une grande étendue, et, à travers les nuages de fumée dont l'horizon était couvert, je remarquai des mouvements de troupes, que peut-être on avait cherché à me cacher par ce moyen et par des incendies allumés sur divers points. Tranquille spectateur de ces manoeuvres, j'en attendais de plus décisives.

„Ayant pris le parti de distribuer des postes le long de la rivière à des distances convenables, et de tenir la masse de mes troupes au centre, à Borisoff et à Vessergowa, j'étais prêt à me porter, suivant le besoin, sur les points intermédiaires. Les immenses reflets qui s'élevaient au-dessus des bivouacs de l'ennemi, et que nous apercevions la nuit, auraient suffi pour nous faire présumer qu'il y avait là une grande quantité de troupes. On les voyait dans trois ou quatre endroits différents.

„Quoiqu'il ne parût pas probable que Napoléon voulût passer la Bérésina vers Bérésino inférieur, parce que cela allongeait sa route et lui faisait courir le risque de se heurter contre notre grande armée, qui

devait le suivre sur son flanc, je ne pouvais cependant me permettre de ne tenir aucun compte des ordres du généralissime, d'autant plus que ses conjectures étaient confirmées par les renseignements fournis par Wittgenstein et Knorring. En outre, Napoléon pouvait avoir voulu appuyer un peu plus au sud, afin de nourrir, avec les ressources de ces provinces fertiles, ses soldats mourant de faim, qui marchaient depuis Moscou sur une route épuisée par le passage continuel des troupes. Je fus donc amené à penser qu'il pouvait bien avoir placé deux petits corps, l'un devant Wittgenstein pour masquer son mouvement, et l'autre pour faire rideau devant moi et me retenir devant Borisoff. Il se serait alors dirigé sur Bobruisk, et le prince Schwartzemberg aurait pu arriver à temps pour protéger son passage et sa retraite. — L'absence de Koutousoff semblait confirmer ces conjectures. Ses bulletins annonçaient qu'il avait presque détruit l'armée ennemie, et sa correspondance antérieure qu'il le talonnait dans sa retraite. Or, depuis quatre jours, les Français étaient en face de moi, et Koutousoff ne paraissait pas. Je ne pou-

vais m'expliquer son absence, qu'en admettant que Napoléon avait changé de route, et que Koutousoff le poursuivait dans une autre direction.

„Au milieu de ces incertitudes, il fallait, avant tout, obéir. Je ne voulais pas cependant abandonner mon plan primitif, qui était de garder la Bérésina sur les points où elle est traversée par les deux routes si importantes de Minsk et de Wilna, par Zembin. Pour tout concilier, je donnai l'ordre à Langeron de garder, au centre, la tête du pont de Borisoff, et à Tchaplitz de défendre au nord Véselovo, tandis qu'avec la division Voïnoff je marcherais au sud vers Schabachévitchi, village situé sur la Bérésina, à plus de six lieues au-dessous de Borisoff.

„Langeron, posté à Borisoff, devait, de ce point central, observer les mouvements de l'ennemi sur la partie supérieure de la Bérésina, jusqu'au-dessous de Borisoff, et opposer la résistance la plus vive aux tentatives de passage que pourraient faire les Français, soit à Véselovo, soit ailleurs. Il devait soutenir de tous ses moyens Tchaplitz en cas d'attaque. Mais si l'ennemi n'entre-

prenait rien de sérieux et ne faisait que de fausses démonstrations, afin de nous donner le change, s'il venait à quitter la rive opposée pour se porter du côté où j'allais descendre, — alors Langeron devait appeler à lui Tchaplitz et se rapprocher de moi.

„Ces ordres expédiés, je partis pour Schabachévitchi, en cherchant à dérober à l'ennemi mon mouvement, dont la connaissance l'aurait encouragé à attaquer des corps affaiblis par mon éloignement. Dans cette marche qu'il me fallait faire en face de lui, en descendant pendant six heures la Bérésina qui nous séparait, je profitai avec soin de quelques hauteurs et des forêts, qui masquèrent mes troupes comme un rideau. Les routes n'étaient point pavées, la neige les couvrait, et d'ailleurs la distance empêchait le bruit de mon train d'artillerie de parvenir jusqu'à l'ennemi. Nous arrivâmes le soir (12—24) à Schbachévitchi.

„Arrivé là, je reçus un officier qui, avant mon départ de Borisoff, avait été expédié par Tchaplitz de l'autre côté de la Bérésina, pour reconnaître la position de l'ennemi et de Wittgenstein. Ayant passé la Bérésina

au gué de Stakof, il avait rencontré quelques uns de nos partisans, et avait reçu d'eux une lettre de Wittgenstein à mon adresse. Wittgenstein m'y annonçait sa résolution de suivre en queue, s'ils se retiraient, les Français, qui se trouvaient devant lui, et de se joindre à la grande-armée de Koutousoff. Je vis avec beaucoup de regret que, contrairement à nos instructions, Wittgenstein, — au lieu de venir avec les quarante-cinq mille hommes qu'il commandait, se joindre à moi pour disputer de front le passage, — voulait rester sur les derrières des Français et me laissait seul en face de Napoléon, avec des forces insuffisantes. Je réexpédiai donc immédiatement le même courrier à Wittgenstein, pour l'engager à venir, au contraire, se joindre à moi, suivant le plan primitif. Je voulais expédier un autre courrier; mais l'officier, porteur de la lettre de Wittgenstein, demanda à être encore, malgré sa fatigue, chargé de cette mission. Il s'était acquitté de la première avec intelligence et courage: j'y consentis et il repartit à dix heures du soir. Mais, au lieu de faire rapidement le trajet, comme il me l'avait promis, il s'arrêta à quelques verstes de là pour passer

la nuit et n'arriva à Borisoff qu'à dix heures du matin, bien après d'autres courriers expédiés après lui. C'est ainsi que, faute de savoir apprécier l'importance d'un message, ce jeune homme trompa ma confiance. Ma lettre ne parvint pas à Wittgenstein, qui persista dans sa fatale résolution.

„Le lendemain. 13—25, un Cosaque m'apporta la nouvelle que l'ennemi faisait des préparatifs pour jeter un pont à Oukoloda, à une lieue et demie au sud de Borisoff, et entre Langeron et moi. Le général major Roudzévitch fut aussitôt expédié, avec deux régiments d'infanterie et six pièces de canon, pour renforcer le détachement qui se trouvait sur ce point. A peine s'était-il mis en marche, qu'un autre Cosaque apporta la nouvelle que l'ennemi venait d'abandonner son ouvrage. Cependant Roudzévitch continua sa marche sur ce point, qui, étant guéable, paraissait convenir pour le passage.

„Le 14—26, de bonne heure, Langeron mè fit savoir que l'ennemi tentait le passage vis-à-vis du village de Brillova ou Staklo et que Tchaplitz s'y opposait avec sa division. C'était l'extré-

trémité nord de notre ligne, dont j'occupais en personne l'extrémité sud. Quoiqu'on ne pût juger encore si l'entreprise était sérieuse ou si elle serait abandonnée comme la première, je donnai ordre à Tchaplitz de défendre ce point à outrance, le prévenant que, dans le cas où l'ennemi s'obstinerait, des secours lui seraient immédiatement envoyés. J'ordonnai en même temps à Langeron, qui se trouvait plus près de Tchaplitz, de lui envoyer toutes les troupes dont il pourrait disposer sans dégarnir entièrement la tête du pont de Borisoff. Roudzévitch dut continuer sa route jusqu'à Borisoff pour y remplacer les troupes envoyées au secours de Tchaplitz.

„Sur ces entrefaites, un courrier de Tchaplitz vint m'annoncer que l'ennemi persistait dans son entreprise. Jugeant alors que les Français étaient vraiment décidés à tenter le passage au nord, je renonçai à l'occupation de la ligne du sud, et je me mis aussitôt en marche sur Borisoff. J'y arrivai vers dix heures du soir, avec la division Voïnof et tout le quartier général. Pendant notre marche, nous en-

tendions la canonnade sur le point du passage.

„Je crois ici devoir entrer dans quelques détails sur les opérations de Tchaplitz, depuis mon départ de Borisoff, le 12—24 au matin, jusqu'à mon retour, le 14—26 au soir. Le rapport de ce général est la base de ma narration.

„Posté à Brillóva, à quatre ou cinq cents toises du point où, plus tard, les Français jetèrent un pont, Tchaplitz avait fait occuper par deux détachements, Zembin qui était à six ou sept lieues de lui sur la route de Wilna, et Vésélovo à cinq lieues à sa gauche sur la Bérésina inférieure. Pour juger de plus près des mouvements de l'ennemi, il s'était caché dans des broussailles le long de cette rivière, et avait observé lui-même des officiers qui venaient rechercher quels étaient les points favorables pour le passage. Ces officiers avaient cru cacher leurs reconnaisances en feignant de venir faire boire les chevaux; mais Tchaplitz avait observé que ces chevaux étaient toujours les mêmes et revenaient montés par de nouveaux cavaliers qui faisaient à leur tour leur reconnaisance.

„Au milieu des préoccupations que lui donnaient ces indices d'un passage qui semblait imminent, Langeron lui avait envoyé à contre-temps l'ordre d'abandonner ses trois postes de Zembin, de Véselovo et de Brillova, pour venir le rejoindre à Borisoff et se rabattre avec lui sur moi. Tchaplitz, se fondant sur les circonstances et sur mes instructions, avait résisté à ce premier ordre et à un projet aussi déplacé. Il n'avait pas obéi davantage à un second ordre, dans lequel Langeron le menaçait de le rendre responsable de sa désobéissance. L'un et l'autre m'avaient expédié les courriers que j'avais reçus à Schabachévitchi: mais Langeron, se bornant à me parler des tentatives des Français, ne m'avait pas dit un mot des deux ordres intempestifs par lesquels il rappelait Tchaplitz.

„Vers le soir du 13—25, celui-ci avait vu augmenter devant lui l'étendue des forces et les mouvements des troupes ennemies, dont les masses allaient toujours grossissant. Comme la rive, plus basse de son côté, ne lui permettait qu'une vue insuffisante, il fit, dès que la nuit fut venue, passer à la nage trois cents Cosaques sous

les ordres d'un colonel. Ils devaient lui ramener quelques prisonniers, et à défaut de prisonniers, le seigneur ou l'intendant du village situé sur la rive opposée. A une heure après minuit, ce détachement lui ramenait des prisonniers français et l'intendant. Il apprit des premiers que l'armée française se trouvait entre Stakof, Borisoff et Novoï, et qu'on parlait d'un mouvement général pour le jour qui allait commencer. L'intendant ajouta que les Français avaient ordonné la construction de deux ponts, et d'après sa connaissance des localités, il supposait que ces ponts seraient jetés à Vésélovo ou à Brillova.

„En ce moment, la gelée avait pris si subitement, que la rivière commençait à charrier et que les marais qui, à partir de la Bérésina, entourent au loin la chaussée, étaient devenus un terrain dur et solide sur lequel les colonnes ennemies pouvaient, aussitôt après le passage, se déployer et présenter un front et des feux de trois à quatre cents toises d'étendue. Cette circonstance changeait à elle seule la face des affaires. Si la gelée n'était pas survenue subitement et avec cette intensité,

l'armée française, après avoir passé la Bérésina, aurait immédiatement trouvé une grande étendue de marais impraticables, où ses canons, ses chevaux et ses hommes se seraient embourbés et noyés dès qu'on se serait hasardé à y mettre le pied. Ce n'était qu'à plus de cinq cents toises du pont de la Bérésina, aux abords du village de Brillova et des bois, que le terrain, se relevant un peu, cessait d'être couvert de marécages. Pour traverser cet espace, pas d'autre voie qu'une chaussée étroite, élevée au-dessus de flaques d'eau bourbeuse. Sans la gelée, les Français auraient été réduits à s'avancer sur Tchaplitz par cette étroite chaussée, en s'éloignant des batteries qui, de l'autre rive, les soutenaient. Leur tête de colonne, ne présentant alors qu'un front de quelques toises, ils n'auraient pu agir contre Tchaplitz qu'avec des feux presque nuls, tandis que celui-ci eût fait converger sur leur tête de colonne, à sa sortie de ce défilé, la mitraille et le feu de son infanterie déployée à l'avance. Peut-être l'effet de ces feux eût-il empêché les Français de déboucher. Mais le froid, en solidifiant la surface du marais, leur aplanit ces obsta-

cles. Fatal pour eux depuis leur retraite de Moscou, il vint ici à leur secours; car, avec la continuation du dégel, le passage eût été impraticable.

„Tchaplitz, sentant que sa position devenait critique, se hâta de faire revenir le détachement de Zembin. Ce détachement ne brûla pas les longs ponts qui, à une lieue et demie de la Bérésina, sont élevés sur de nouveaux marais que traverse la route de Wilna par Zembin; dans mes instructions, j'avais recommandé à Tchaplitz de les détruire. Au reste, cette négligence n'a pas eu les résultats qu'on s'est plu à en faire sortir. Assurément, s'il n'eût pas gelé, la destruction de ces ponts eût été un nouvel obstacle capable d'arrêter tout court les Français dans ces marécages; mais, grâce à la gelée, ils auraient pu passer à côté de ces ponts détruits, ainsi que je l'ait fait moi-même dans la poursuite, que n'a pas retardée de dix minutes, la destruction des ponts par les Français.

„Dès que le détachement de Zembin fut arrivé, Tchaplitz le disposa sous le village de Brillova. Il avait placé en divers

endroits des pièces d'artillerie pour gèner la construction du pont.

„Le 14—26, à sept heures du matin, dès les premières lueurs du crépuscule, l'ennemi, se mettant en mouvement, avait jeté, sur la rive droite, des tirailleurs qui harcelaient Tchaplitz de leurs feux. Il les culbuta et réussit, avec la mitraille, à rejeter en arrière les travailleurs occupés à la construction du pont. Mais bientôt les Français réunirent cinquante pièces de gros calibre sur la rive opposée, qui dominait de beaucoup la position de Tchaplitz. Le feu de cette énorme batterie menaçant de briser ses canons, il avait abandonné tous ses postes. Se trouvant trop faible pour empêcher la construction du pont et le passage, il n'avait pas voulu exposer ses soldats à être détruits dans une entreprise qu'il jugeait impossible, et il s'était replié dans les bois. Du reste, quand le corps du maréchal Oudinot passa, il lui disputa pas à pas la possession de ce pont, et il l'arrêta le soir, en avant du village de Stakof, à près de deux lieues du pont de passage et à une distance égale de Borisoff. Enfin, malgré l'infériorité de ses forces, il

avait fait trois cent quatre-vingts prisonniers dont huit officiers et un capitaine de la garde impériale. Nous apprîmes par eux que l'armée de Napoléon allait passer sur le même point de Studianka à Brillova.

„Tchaplitz était un officier intelligent, plein de bravoure et d'activité. Après Lambert, dont une blessure m'avait malheureusement privé, c'était de tous mes généraux celui dans lequel j'avais le plus de confiance. Toutefois, beaucoup de militaires français ont trouvé que la résistance qu'ils avaient éprouvée au sortir de la Bérésina avait été moins vive que celle à laquelle ils s'attendaient. Mes instructions prescrivaient à Tchaplitz de résister à outrance, et peut-être eût-il été possible de tenir plus longtemps à la faveur des maisons de Brillova et de quelques dispositions de défense improvisées à temps. Sans les ordres de Koutousoff, qui m'avaient écarté de huit lieues du point décisif, les choses auraient pu se passer différemment. Mais Tchaplitz, abandonné avec ses quatre mille hommes, rappelé, menacé même par Langeron s'il continuait à tenir ferme dans sa position, peut bien avoir été ébranlé. Il pouvait s'attendre

à être coupé d'un moment à l'autre, car, à deux lieues de Borisoff et de Brillova, le gué de Stakof pouvait servir de passage à des forces suffisantes pour l'empêcher de se replier sur nous, ou de recevoir nos secours.

„D'ailleurs, me jugeant trop faible pour arrêter Napoléon, même avec toutes mes forces réunies, il avait préféré se conserver, pour défendre, avec le reste de mon armée, la route de Minsk. La possession de cette route eût facilité la jonction de Napoléon avec Schwartzemberg; renforcés et ravitaillés par les dépôts et les immenses magasins de Wilna, ils auraient pu nous contraindre à finir là notre campagne. Cette considération préoccupait tellement Tchaplitz qu'il m'a dit plus tard et à plusieurs reprises que c'était à dessein qu'il n'avait pas, malgré mes instructions, détruit les longs ponts sur les marais de la route de Zembin. Il jugeait que Napoléon n'ayant plus alors d'autre retraite que la route de Zembin, n'aurait hésité devant aucun sacrifice pour s'en emparer, et que, grâce à notre infériorité numérique, il l'eût enlevée en nous écrasant.

„Cette pensée, Tchaplitz ne l'eût pas seul:

Napoléon l'eût aussi. Plusieurs des généraux qui l'entouraient alors me l'ont dit depuis: je citerai entre autres le duc de Vicence, le comte de Lobau et le général Maison. Lorsque Napoléon, au lieu de trouver Wittgenstein réuni à moi devant le front de son armée, vit qu'au contraire celui-ci le suivait en queue, il dit aussitôt: „L'amiral est seul de l'autre côté de la Bérésina: nous forcerons le passage.“ Quand il l'eut forcé, il dit à plusieurs reprises: „J'ai bien envie d'enlever ce corps là.“ Mais le temps pressait; Koutousoff et Wittgenstein pouvaient arriver. Il se rendit aux représentations de ses généraux, qui voyaient dans cette entreprise une perte dangereuse d'hommes et de temps.

„Le jour même où les Français forçaient ainsi le passage de la Bérésina, Koutousoff se décidait enfin à passer le Dnieper à Kopis, à vingt-cinq lieues de là.

„Nous touchions au 15-27 novembre. Depuis sept jours nous étions sur la Bérésina; depuis cinq jours, nous nous battions contre l'avant-garde, puis contre les différents corps de la grande armée française Ni

Wittgenstein, ni Koutousoff n'avaient paru. Ils me laissaient seul, avec une poignée d'hommes, contre Napoléon, ses maréchaux et une armée trois fois plus nombreuse que la mienne, tandis que mes derrières étaient menacés par Schwartzemberg et par les populations polonaises insurgées! Le but de notre réunion, concertée pour frapper un coup décisif, était évidemment manqué. Tandis que Napoléon achevait la construction de ses ponts et continuait à faire passer ses troupes, il ne me restait qu'à réunir promptement tous les détachements que j'avais distribués le long de la Bérésina et à réorganiser les corps qui avaient souffert dans les combats du 14-26. Je voulais réunir toutes mes forces, soit pour attaquer Napoléon dans sa retraite, et lui faire le plus de mal possible, soit pour défendre à outrance la route de Minsk.

„Toutes mes dispositions furent prises en conséquence. Le 15-27 novembre, lendemain de mon arrivée à Borisoff, je me rendis auprès de Tchaplitz. Je reconnus sa position. Sur son front se prolongeaient au loin des bois de sapins élevés, au milieu desquels on voyait, par intervalle, les vastes

clairières de la forêt. Celle-ci était traversée, dans la direction de l'ennemi, par une chaussée bordée de fossés. La largeur de cette chaussée était assez grande pour qu'à la rigueur on y pût mettre en batterie et de front huit ou dix pièces de canon. La chaussée montait et descendait tour à tour sur un terrain ondulé. A droite, un petit chemin longeait la lisière, vers les marécages; à gauche, un autre sentier menait à Liokova, en dépassant l'extrême droite des Français. Du village de Stakova, où était Tchaplitz, jusqu'à Brillova et au point de passage, il y a de trois mille cinq cents à quatre mille toises. On voit que sur un pareil terrain la résistance devait être facile pour les Français, m'eussent-ils été de beaucoup inférieurs en nombre. Je n'y pouvais faire jouer ma nombreuse artillerie, qui était de cent pièces. Mes neuf mille cavaliers s'y trouvaient, pour la plupart, inutiles. Quant à mes dix mille fantassins, impossible de les faire tous combattre en masse; cette forêt si profonde, il fallait, pour la percer, s'éparpiller en tirailleurs. Or, cette nécessité me donnait, à nombre égal, une infériorité immense. L'infanterie russe, une

fois en position, est inébranlable; mais, dans une attaque en tirailleurs, où chaque homme doit, par lui-même, tirer parti des accidents du terrain, elle est loin d'avoir l'intelligence et l'élan qui caractérisent les autres troupes européennes, et surtout les Français, dont j'avais l'élite devant moi.

„Il ne me restait que l'un de ces deux partis à prendre: essayer de culbuter jusque dans la Bérésina les troupes qui l'avaient déjà franchie, et pour cela marcher sur elles à l'instant même et avant que leur nombre toujours croissant ne rendît pour moi la lutte trop difficile et trop périlleuse; — ou bien réunir, avant d'attaquer, mes troupes disséminées le long de la Bérésina, avec le faible espoir que l'arrivée des renforts de Wittgenstein ou de Koutousoff me permettrait de m'engager avec plus de chances de succès, quel que fût le nombre des troupes françaises qui auraient passé la Bérésina.

„Le moment favorable pour l'attaque était passé depuis vingt-quatre heures. C'est lorsqu'ils débouchaient en petit nombre de leur pont sur la Bérésina qu'il aurait fallu être là pour soutenir Tchaplitz et les rejeter dans

la rivière. L'ordre de Koutousoff m'en avait empêché. Depuis lors, les Français, auxquels je supposais soixante-dix mille hommes, avaient dû faire passer la Bérésina à un nombre de troupes bien supérieur à celui du renfort que j'amenais de Schabachévitchi. Mon infanterie avait eu neuf lieues à faire, tandis que les Français n'avaient fait que traverser un pont de cinquante-quatre toises; elle n'était pas réunie tout entière, et pour la concentrer il me fallait la journée du 27. En attaquant immédiatement, j'avais donc neuf chances sur dix contre moi. C'eût été un coup de tête qui pouvait amener la destruction de mes troupes, au moment même où un retard de quelques heures pouvait me donner la coopération de Koutousoff ou de Wittgenstein que j'attendais. Je me décidai donc à ajourner l'attaque. Je mis deux régiments de plus à la disposition de Tchaplitz et lui donnai l'ordre d'attaquer le lendemain 28, à la pointe du jour, lui promettant de le soutenir avec le reste de mes troupes. Je retournai aussitôt à Borisoff, afin d'activer les préparatifs.

Les premières ombres de la nuit approchaient, quand nous entendîmes quelques

coups de canon tirés de l'autre côté de la Bérésina sur les derrières de l'armée française. Enfin, après tant de retard, Wittgenstein arrivait. J'envoyai aussitôt des partis en reconnaissance sur la rive opposée, car on passait la rivière très facilement vis-à-vis de Borisoff. Je donnai l'ordre à un régiment d'infanterie de s'emparer de la ville de Borisoff, occupée alors par la division française Parthouneaux. Ce général évacua la ville. Nous vîmes dans le crépuscule ses troupes se mettre d'abord en marche pour rejoindre Napoléon, en remontant le cours de la Bérésina vers Studianka: puis, incertaines, en entendant le canon de Wittgenstein qui résonnait du côté opposé au mien, suspendre leur marche et rester immobiles au milieu des champs. Bientôt, une autre canonnade retentit à leur droite: c'était Platof arrivant avec ses Cosaques. La division française, égarée dans sa marche, alla donner au milieu de l'armée de Wittgenstein qui la fit prisonnière.

„Vers dix heures du soir, l'un de nos partisans, le colonel Seslavin, se présenta à moi de la part de Wittgenstein. Il me demanda ce que je comptais faire, — d'un

ton qui me fit voir clairement que Wittgenstein se croyait entièrement indépendant dans son commandement et ne ferait que ce qui serait à sa convenance. Ainsi, lorsque m'arrivaient ces secours si tardifs, les petitesses de l'amour-propre allaient empêcher de mettre dans nos opérations l'ensemble qu'elles exigeaient! Je répondis au colonel que je comptais attaquer sur la rive droite à la pointe du jour, et que, supposant l'ennemi au moins quatre fois aussi fort que moi, j'invitais le comte Wittgenstein à attaquer en même temps sur la rive gauche. J'écrivis aussi à ce général pour lui demander un renfort de deux divisions d'infanterie. — Wittgenstein ne me fit aucune réponse sur ce point; mais il me promit d'attaquer le lendemain à la pointe du jour, ce qu'il ne fit pas. Il n'attaqua que quatre heures plus tard.

„Je reçus sa réponse à onze heures du soir. Je fis aussitôt partir le général Lanskoy avec six pièces d'artillerie à cheval et la plus grande partie de ma cavalerie, dont l'emploi sur le terrain où nous avions à combattre eût été difficile ou nul, à cause des bois et des marais. Je lui donnai l'ordre

d'intercepter la route de Zembin à Pléchénitza, de détruire les ponts, les magasins et tout ce qui pourrait servir à l'ennemi.

„Le lieutenant-colonel Michel Orloff, aide-de-camp de l'Empereur, arriva sur ces entrefaites. Koutousoff l'avait expédié avec un détachement de Cosaques, afin de savoir où j'étais; ce qui lui paraissait indispensable avant de s'approcher de Borisoff. J'eus le déplaisir d'apprendre par cet envoyé que le maréchal se trouvait à six marches de moi et de l'ennemi. On peut se faire, d'après cela, une idée de la vigueur de sa poursuite: c'était là talonner l'ennemi à distance respectueuse.

„Le 16-28, à la pointe du jour je me mis en marche sur Stakof avec toutes mes troupes. J'espérais encore arriver à temps pour troubler le passage qui ne pouvait pas être entièrement opéré. J'avais la chance de culbuter l'ennemi dans la Bérésina, avant qu'il ne se fût établi fortement sur la rive droite, — si Wittgenstein, suivant sa promesse, attaquait au point du jour les corps français qui restaient encore sur la rive gauche. — Wittgenstein avait six divisions, formant un effectif d'environ quarante-cinq mille hommes.

„J'avais donné à Tchaplitz l'ordre de commencer l'attaque sans attendre personne. Il prit les dispositions suivantes:

„Une première colonne, sous les ordres du général Roudzévitch, s'avançant à travers le bois dans la direction du grand chemin, devait attaquer et culbuter les avant-postes de l'ennemi. Deux autres corps, sous les généraux Kornilof et Merchézéri, devaient la soutenir en s'avançant en colonne avec quelque cavalerie. Son artillerie fut placée, en profitant des ondulations du terrain, de distance en distance, sur le grand chemin, par quatre pièces de front. Elle était soutenue par les régiments de Paulogorod et par deux régiments de dragons. Enfin, une quatrième colonne, composée de deux régiments de chasseurs à pied, de deux de cavalerie régulière, d'un régiment de Cosaques et de quatre pièces de canon, devait, sous les ordres du colonel Krassowski, côtoyer la Bérésina et la remonter en longeant la lisière du bois sur le flanc droit de Tchaplitz, afin surtout de le couvrir, si de ce côté, l'ennemi faisait quelque tentative. Ce détachement secondait, en outre, l'attaque générale.

„Tchaplitz mit ses troupes en mouvement le 16-28, vers cinq heures du matin. Pour moi, dès mon arrivée à Stakof, entre sept et huit heures, je formai une colonne et fis avancer pour le soutenir, d'abord la division Woïnof, puis la division Pahlen, enfin, huit autres régiments qui restaient disponibles.

La veille, en étudiant le front d'attaque, j'avais remarqué que, derrière Tchaplitz, le terrain présentait une position élevée avec un ruisseau par-devant. C'était un moyen de défense pour arrêter l'ennemi, s'il obtenait sur nous un avantage marqué. Ce fut là que je plaçai mon parc d'artillerie, sous la protection de ma réserve. Je fis occuper et garnir d'artillerie d'autres hauteurs plus en avant. En cas de mouvement rétrograde, elles auraient protégé la marche de nos colonnes d'attaque, qui pouvaient être tournées par l'ennemi, la gelée livrant passage sur les marais qui nous flanquaient. De toute ma cavalerie, je n'avais gardé que cinq régiments; le reste avait été expédié la veille sur la route de Zembin.

„Roudzévitch, avec la première colonne d'attaque, s'enfonça dans la forêt et culbuta la première chaîne des avant-postes enne-

mis, malgré une résistance opiniâtre. Sur tous les points en face de nous, on voyait une certaine confusion, et nos troupes avançaient rapidement. Cependant, Krassowski marchant le long de la Bérésina, sur la lisière du bois, était parvenu à deux lieues en avant, et sa batterie ouvrait le feu sur le pont de la Bérésina et sur la chaussée aboutissante.

„Tchaplitz raconte qu'il entendit alors sur ses derrières des cris de hourrah! et le tambour battant la charge. C'étaient des colonnes de réserve que mon chef d'état-major, le général Sabaneïef, avait fait répandre dans le bois en tirailleurs, afin, sans doute, d'étendre le front d'attaque et d'inquiéter les Français, en leur faisant craindre d'être débordés par des forces considérables. Tchaplitz, qui aurait voulu que ces troupes fussent remises en colonne, chercha Sabaneïef sans le trouver, et regagna le front de sa division, où sa présence était indispensable.

„La résistance croissait à chaque pas en avant; on approchait du centre où l'ennemi avait sous sa main, ses réserves. D'un plateau, près de Brillova, qui dominait nos

mouvements, il ouvrit un feu d'enfer qui fracassait les arbres et estropiait ainsi un grand nombre de nos soldats. Tchaplitz avançait néanmoins; tout-à-coup, des clairières succédèrent au fourré dans lequel il avait fallu éparpiller les fantassins qui marchaient en tirailleurs. Dans ce moment critique où, sans s'y attendre, ils se trouvaient subitement sur un terrain découvert, et exposés épars aux charges de la cavalerie, les huit régiments de réserve que j'avais envoyés avec Sabaneïef auraient dû se trouver en colonne et prêts à les soutenir, mais par malheur Sabaneïef les avait dispersés sur la gauche.

„L'ennemi profita de cette faute; nous le vîmes mettre en mouvement une colonne d'infanterie; puis, soudain, une charge de cavalerie, tombant avec la rapidité de la foudre, sur la ligne de nos tirailleurs éparpillés, la mit en déroute. Dans ce tumulte, l'infanterie placée en arrière, fit feu sur Tchaplitz, Voïnof, et d'autres généraux enveloppés par les cavaliers français. Tchaplitz, se défendant le sabre à la main, avec son escorte, reçut un coup de feu à la tête, et eut son cheval tué sous lui, ainsi que

Voïnof, qui eut une forte contusion. Ils parvinrent enfin à se dégager, et un escadron de Paulogorod délivra le général prince Cherbatof, au moment où coupé, entouré et saisi par ses habits, il allait être précipité à bas de son cheval. Par une singularité remarquable, sur ce terrain boisé, une charge de cavalerie avait causé notre désordre, et une charge des nôtres coupa court à la poursuite des Français. Nous continuâmes à nous battre assez avant dans la nuit; nous gardâmes nos positions, mais sans pouvoir avancer.

„Je dois rendre justice à l'habileté avec laquelle le général Doumerc trouva moyen de faire des charges de cavalerie dans les clairières de la forêt. Tchaplitz, dans son rapport, évaluait nos pertes à deux mille hommes; celles des Français ont dû être considérables, d'après l'aveu des prisonniers et le nombre de leurs généraux blessés. Parmi ceux-ci se trouvaient le duc de Reggio, les généraux Legrand, Zaieuzeck, Dombrowski, Kamenski et autres. Les prisonniers français déclarèrent que les deux corps qu'on avait employés les premiers dans cette affaire avaient été entièrement détruits. — Quant

au nombre des prisonniers que nous fit Doumerc, je n'ai jamais pu le savoir exactement, grâce aux rapports mensongers dont l'usage était devenu général dans l'armée russe.

„Je dois mentionner ici une circonstance fâcheuse. Un des régiments envoyés pour renforcer Tchaplitz hésita d'abord, et ensuite refusa de marcher: les exhortations n'ayant produit aucun effet, je fus obligé d'avoir recours à la menace de faire tirer sur lui. Je fis braquer des canons sur lui par derrière; il marcha alors et se conduisit très bien. J'appris plus tard qu'à l'assaut de Roustchouk, sur le Danube, où Kamenski perdit douze cents hommes, ce régiment, muni d'échelles trop courtes et mal conduit, avait été presque entièrement détruit; il n'avait plus confiance en ses chefs, et sa démoralisation avait amené ce fait fâcheux, inoui dans les annales des armées russes.

„Pendant le combat, un de nos partisans, le colonel Jermoloff, s'était présenté avec plus de quatre mille hommes de toutes armes; je l'invitai à prendre part à une lutte qui, aux yeux d'un Russe, devait paraître de la plus grande importance. Il me

répondit que ses soldats ayant été plusieurs jours sans manger, étaient exténués, et qu'à moins que je ne leur fisse donner des vivres, ils ne seraient pas en état de combattre. Comme les provisions que nous avions apportées de Minsk, dans nos havre-sacs étaient pour ainsi dire, épuisées, je ne pus en donner à ses troupes qui ne prirent point part au combat. — Bientôt après, arriva Platoff, qui n'amenait que des Cosaques; il ne me refusa pas quelques régiments, qui furent dirigés sur le théâtre du combat; mais la charge de la cavalerie française avait déjà produit son effet, et la nature du terrain ne leur permit pas de nous rendre grand service.

„Quant à Wittgenstein, il m'arriva de sa personne, mais sans troupes, vers deux heures après midi; l'attaque de Tchaplitz avait commencé à cinq heures du matin; Wittgenstein était venu à Borisoff et avait passé sans difficulté la Bérésina, à côté du pont détruit. Lorsque je lui eus dépeint notre position, et redemandé des renforts, qui, du reste, ne pouvaient plus guère arriver à temps, il me répondit: „Mais que voulez-vous faire? l'ennemi continuera sa

fusillade jusqu'à la nuit, et puis il se retirera comme de coutume.“ J'eus beau lui dire que nous ne devions pas nous contenter de fusillade et de poursuite, et qu'il s'agissait de détruire l'ennemi, mes paroles furent sans effet.

„Le comte Wittgenstein est resté, avec la plus grande partie de ses forces, froid et tranquille spectateur d'un combat qui devait décider du sort de l'armée française. Tandis que depuis cinq heures du matin nous luttions sur la rive droite, avec des forces très inférieures, contre la majeure partie des troupes de Napoléon, il n'employa sur la rive gauche, contre le maréchal Victor qui commandait l'arrière-garde, qu'un corps insuffisant. Il avait promis d'attaquer en même temps que nous, à cinq heures du matin, et il n'a attaqué qu'à dix heures; il n'a point empêché Victor de garder sa position toute la journée; il n'a engagé que quatorze mille hommes, quand il en avait quarante-cinq mille, et lorsqu'il n'avait pas consenti à me renforcer de deux divisions; le reste demeura à distance sans rien faire. Il écrivit à Alexandre „qu'il avait contraint Napoléon à passer la Béré-

sina;“ or, il avait pour mission de l'empêcher de passer.

„C'est ainsi que les cent soixante mille hommes qui, d'après les calculs d'Alexandre, devaient se concentrer sur la rive droite de la Bérésina pour arrêter en tête Napoléon, que Koutousoff presserait par derrière, se réduisirent aux vingt mille hommes que j'avais sous mes ordres. Personne n'obéit à ses instructions, personne ne vint à son poste, excepté moi.

„L'ennemi fila pendant la nuit. Je mis Tchaplitz à l'avant-garde, avec ordre de le poursuivre avec la plus grande vigueur et une extrême célérité; je renforçai Tchaplitz de tous les détachements de troupes légères avec lesquelles le général major Orourk avait gardé, à notre droite, la rive droite de la Bérésina.

„Lorsque la veille Napoléon avait appris, au milieu du combat, que tous les hommes en état de porter les armes avaient franchi la Bérésina, il avait donné l'ordre au maréchal Victor de passer aussi et de détruire les ponts, laissant ainsi sur la rive gauche une immense quantité de train et de bagages. Alors commença une confusion qu'il est

impossible de décrire; de l'infanterie, de la cavalerie, des traînards, et tout ce qui avait suivi l'armée, des femmes, des enfants, se précipitèrent pêle-mêle sur le pont qu'on détruisait.

„En arrivant, le 17—20 novembre, sur la position que l'ennemi avait occupée la veille, et qu'il venait de quitter, un spectacle affreux s'offrit à nos regards; le sol était couvert de cadavres d'hommes tués ou morts de froid; ils étaient gelés et dans toute sorte d'attitudes. Partout les cabanes de paysans en étaient remplies; la rivière était comblée par une multitude de fantassins, de femmes et d'enfants noyés. Autour des ponts, des escadrons entiers étaient entassés les uns sur les autres dans la rivière où ils avaient été précipités. Au milieu de ces monceaux de cadavres qui s'élevaient au-dessus de la surface des eaux, se dressaient, raides et immobiles, comme autant de statues équestres, nombre de cavaliers sur leurs chevaux gelés, et dans l'attitude où ils étaient morts.

„Peu émus de ce spectacle, nos Cosaques ne songeaient qu'à mettre à profit cette occassion de faire du butin; ils étaient moins bien partagés que ceux de Platoff et

de Wittgenstein qui, sur la rive droite, avaient pu piller les chariots où se trouvait le butin fait à Moscou, les statues d'or et d'argent, les objets précieux; aussi, ils se hâtaient de repêcher dans la rivière les cadavres dont ils prenaient les bourses, les montres, les habits. Leur goût industrieux pour le pillage se trouvant mal satisfait par cette curée, ils s'en prenaient aux Français survivants, et les dépouillaient de leurs vêtements. Ces malheureux remplissaient l'air de cris aigus, car le froid était devenu atroce; pour moi, retiré la nuit dans une cabane de paysans, j'étais poursuivi par leurs gémissements. Plusieurs, dans leur agonie, essayèrent d'en escalader les murs, et le froid achevant de les tuer dans ce dernier effort, je les trouvai, en sortant, les uns avec un bras, les autres avec une jambe levée en l'air; avant qu'ils eussent pu les baisser, la gelée les avait raidis dans cette attitude. — Les courriers que j'envoyais en traîneau étaient arrêtés en route par la quantité des cadavres; tantôt un bras, tantôt une jambe ou une tête s'engageait dans les barres qui fixent le siège sur les patins.

„Par la suite, ordre fut donné au gouverneur de Minsk de ramasser tous les cadavres et de les brûler, pour prévenir une épidémie. D'après ses rapports, il trouva sur le champ de bataille, et aux environs du point de passage, vingt-quatre mille cadavres qu'il fit livrer aux flammes."

V.

Poursuite de l'armée Française.

„A partir du 17—29 novembre, la poursuite commença, et nous ne laissâmes à l'ennemi de repos ni le jour, ni la nuit; mais lorsque Tchaplitz eut atteint, à Smorgoni, l'arrière-garde, composée de trois mille hommes, et qu'il l'eut détruite, tout ordre disparut dans l'armée ennemie. Dès lors, nous marchâmes pêle-mêle avec les Français. Leur retraite se changea en déroute. Plus de trente mille prisonniers, deux cent cinquante pièces de canon et une quantité énorme de bagages tombèrent en notre pouvoir. La route était jalonnée de cadavres, qui nous montraient clairement par où l'ennemi avait passé. D'abord, nous trouvions des hommes de toutes armes, excepté de

la garde impériale; mais vers la fin de la déroute, nous commençâmes à trouver, de distance en distance, des morts appartenant à la garde, et leur nombre augmentait à mesure que nous avancions. Marchant confondus avec l'ennemi et n'ayant pas le temps de former en corps les malheureux que nous ramassions, et de leur donner des sauvegarde, nous nous contentions de leur faire rebrousser chemin. J'ai fait ainsi plusieurs prisonniers de ma propre main.

„Je reçus, le 30 novembre, à Zembin, à vingt-neuf verstes au-délà de la Bérésina, une dépêche de Koutousoff, en date du 25. Le courrier ayant traversé l'armée de Wittgenstein, la lettre avait été communiquée au chef d'état-major, le général Béguitchef, pour qu'il prît connaissance des ordres qui m'étaient donnés. Il fut frappé de la date, et demanda au courrier „comment il avait pu mettre cinq jours pour faire un trajet de vingt-cinq lieues?“ Le courrier, étonné, répondit: „Il n'y a que quelques heures que j'ai reçu cette lettre du chef d'état-major du maréchal Koutousoff.“ Béguitchef m'a raconté qu'il demanda, à la première occasion, l'explication de ce retard incon-

cevable au général Konownitzin, chef d'état-major de Koutousoff, et que celui-ci éluda tout éclaircissement, en lui disant: „Ne parlons plus de cela.“ C'est que la lettre était anti-datée de cinq jours, et voici pourquoi: Koutousoff m'avait donné, comme on l'a vu, l'ordre de marcher au sud pour défendre la route de Minsk. Or, Napoléon ayant passé au nord, à Vésélovo, il m'écrivait dans cette lettre, deux jours après avoir appris le passage de la Bérésina: „Gardez surtout le passage de Vésélovo à Zembin, comme celui par lequel il est le plus vraisemblable que l'ennemi se dirigera.“ Ainsi, avec une fausse date, il se débarrassait de la faute qu'il avait commise en m'éloignant du point décisif et il la rejetait sur moi.

„Au moment où j'étais déjà lancé depuis deux ou trois jours à la poursuite de Napoléon, Wittgenstein m'envoya demander mes pontons pour passer la Bérésina. Il arrivait du Dnieper et moi du Danube! Je lui expédiai mes pontons aussitôt, et il passa. Il se dirigea sur ma droite et envoya des partisans pour occuper Wilna avant moi, si c'était possible.

„En arrivant, le 24 au soir, à Malo-

detcho, j'y trouvai mon avant-garde aux prises avec l'arrière-garde ennemie. Le combat était engagé depuis quelques heures. Je fis tourner la position pour éviter une grande perte d'hommes. Aussitôt l'ennemi évacua le village. Je me rendis à la maison seigneuriale, que Napoléon avait quittée au moment où la fusillade des Cosaques se faisait déjà entendre dans la ville. J'appris qu'une grande activité y avait régné toute la nuit, et que Napoléon avait expédié plusieurs courriers qui devaient précéder son retour. Il venait de dicter son vingt-neuvième bulletin, si célèbre par la rare sincérité de ses aveux. Je vis la table, la cire et le papier qui venaient de servir pour ce travail. L'intendant m'assura que Napoléon avait été dans une agitation et une inquiétude extrêmes, et qu'il n'y avait pas une heure qu'il était parti en toute hâte.

„De Malodetcho à Beletzi, Orourk prit neuf canons et fit plus de mille prisonniers. L'intensité du froid et le manque de vivres augmentaient les pertes de l'ennemi. La route se couvrait de plus en plus de cadavres; quelques traîneaux, qui apparte-

naient à l'armée, étaient obligés de s'arrêter de quart d'heure en quart d'heure pour détacher les cadavres gelés qui s'engageaient entre les barres par lesquelles les patins sont fixés au traîneau.

„Le 6 décembre, nous arrivâmes au village de Markowa, après une marche de vingt et une verstes. Le froid se soutenait à environ vingt-cinq degrés réaumur. Il avait été précédé d'un dégel, ce qui rendait la route extrêmement glissante. Les crampons des chevaux, qui avaient été ferrés à glace à Minsk, se trouvaient émoussés; hommes et chevaux avaient peine à se tenir sur leurs jambes. J'allais à pied, et quoique soutenu des deux côtés par des hommes, je tombai à plusieurs reprises.

„La division Loison, fraichement arrivée, était partie de Wilna pour couvrir la retraite. Tchaplitz voulut couper l'arrière-garde française avant l'arrivée de ce renfort. Sur le chemin de Smorgoni, le pays est extrêmement boisé. Ces rideaux de forêts étaient très favorables pour dérober à l'ennemi, qui d'ailleurs n'avait pas de cavalerie, la connaissance d'un mouvement de flanc. Je me hâtai d'arriver pour soutenir

Tchaplitz. Le froid, qui avait gelé les marais, facilita la marche des troupes légères, qu'il fit passer par des chemins reconnus par lui, sur les deux flancs de l'ennemi. Quand elles eurent gagné ses derrières, l'attaque commença en tête et en queue, et l'arrière-garde fut complétement détruite.

„Alors Tchaplitz s'avança jusqu'aux hauteurs de Smorgoni, où il trouva une douzaine de gros canons attelés et mèche allumée. Les artilleurs, se voyant abandonnés des leurs et entourés par nous, demandèrent avec stupéfaction ce qu'était devenue l'arrière-garde. Tchaplitz profita de leur hésitation et entra dans Smorgoni, où il trouva le marquis de Castries, aide-de-camp du prince d'Eckmühl, envoyé par ce maréchal pour reconnaître la position de l'arrière-garde. Elle n'existait plus, et il trouva à la place notre avant-garde. Nous prîmes également le général Rossignol, une quantité prodigieuse d'équipages et deux cents prisonniers. Nous apprîmes, à Smorgoni, que Napoléon avait quitté l'armée sous la protection de la cavalerie.

„Partout où l'ennemi passait, il brûlait les cabanes des paysans et les autres bâti-

ments. On trouvait souvent des Français brûlés dans les maisons qu'ils avaient incendiées, ou gelés dans celles dont ils avaient naguère détruit les portes et les fenêtres.

„Tchaplitz marchant sur Wilna, dont il n'était plus qu'à vingt-huit verstes, envoya, le 9, le général Lastrin en avant. Celui-ci se rencontra avec le général Seslavin, partisan détaché par Koutousoff. Ils engagèrent contre l'ennemi un combat opiniâtre, dans lequel le feu meurtrier de nos canons sema de tant de morts le chemin d'Ostrabéma, qu'il se trouva encombré et obstrué par les hommes tués ou morts de froid et de faim, par les équipages brisés ou abandonnés, les canons démontés, les chevaux morts. Après notre arrivée à Wilna, trois jours suffirent à peine pour déblayer cette route.

„Tchaplitz entra le 10 à Wilna, que le maréchal Davoust défendit jusqu'à la dernière extrémité. Koutousoff y arriva bientôt après. Il me fit beaucoup de compliments, mais il me donna l'ordre de m'arrêter à Giezna, sur les frontières de la Lithuanie, chargeant en même temps Wittgenstein, quoiqu'il fût derrière moi, de

marcher sur Tilsit, pour couper la retraite à Macdonald. Il disloqua en même temps mon armée, en mettant Sacken sous les ordres de Miloradowitch, en occupant Essen de manière à ce qu'il ne pût me rejoindre, et en distrayant de mon commandement différents corps en marche pour me rejoindre. Cela, joint aux marches et aux combats, me réduisit à environ une division.

„Koutousoff me condamnait à l'inaction. Bientôt Alexandre arriva à Wilna. Il ne songeait qu'à activer la poursuite. Comme il ne me disait pas un mot de mes opérations antérieures, je lui demandai s'il y avait un point dont il fût mécontent. „Oh! non, me répondit-il, je suis content. Je sais que vous avez fait ce que vous avez pu faire. Seulement, je regrette que les ponts sur les marais de la route de Zembin n'aient pas été détruits.“ Je lui répondis que les marais glacés eussent offert aux Français un passage aussi commode que les ponts, et que moi même j'y avais passé plus tard sans y perdre dix minutes. Je n'ajoutai rien de plus, pour ne pas donner un air de justification à une conversation qu'il tenait sur le ton de l'amitié.

„Cependant, las des intrigues de Koutousoff, dont la malveillance pour moi était notoire, je demandai à quitter mon commandement. L'Empereur n'y consentit pas. — Mais lorsque nous apprîmes vaguement que Macdonald, à Tilsit, avait passé sur le corps de Wittgenstein, Koutousoff se décida à me donner l'ordre de marcher contre Macdonald, et il mit Wittgenstein sous mes ordres. Je me remis en marche. Sur ma route, j'appris des habitants d'Insterburg que la garde impériale, lors de son passage, ne comptait plus que trois cents hommes.

„Sur ces entrefaites eut lieu la défection du général prussien York, et Macdonald, réduit à six mille hommes environ, se retira sur Dantzig, sans même s'arrêter à Königsberg. Alors Koutousoff m'écrivit que Wittgenstein cessait d'être sous mes ordres.

„Nous trouvâmes, à la frontière de Prusse, des commissaires chargés de nous fournir des subsistances et des moyens de transport. Ils me demandèrent le chiffre de mes troupes et la direction que je suivrais. Grâce à l'accord admirable des ordres de Koutousoff entre eux, et à la clarté de ses instructions, je ne pus leur dire ni l'un ni

l'autre exactement. On subvint régulièrement à nos besoins, et, s'il y eut des discussions entre nos commissaires et ceux des Prussiens, ce fut parce que les nôtres, habitués au désordre et au gaspillage, faisaient souvent des demandes au-delà des besoins. Je fus frappé de l'ordre admirable de l'administration prussienne, et de la confiance mutuelle de la nation et du gouvernement. Le gouvernement ne demande rien qui ne soit nécessaire et équitable, et les particuliers font des déclarations sincères en réponse aux questions posées pour arriver à une juste répartition des charges. Cela, peut-être, n'existe au même degré nulle part ailleurs.

„Je veillai à ce que les habitants ne fussent pas vexés, et j'y réussis; on ne m'adressa qu'une seule plainte, mais elle était atroce. Deux Cosaques, pour obtenir d'un homme fort honnête et très âgé la révélation du lieu où il avait caché son trésor, qui peut-être n'existait pas, attachèrent ce malheureux tout nu à un arbre, par un froid de vingt-cinq degrés, et lui jetèrent de l'eau sur la tête goutte à goutte, pour qu'elle eût le temps de se glacer.

On le trouva mort et couvert d'une couche de glace de l'épaisseur de plusieurs doigts. Je fis passer ces misérables devant un conseil de guerre; mais ayant bientôt après quitté l'armée, je n'ai plus entendu parler d'eux.

„Je ne veux pas, par cet exemple, ravaler le caractère national des Cosaques et les mettre au-dessous des autres troupes. Les peuplades des Cosaques sont celles qui conservent le mieux, vis-à-vis du gouvernement russe, un certain degré d'indépendance. Ils ne servent qu'à certaines conditions, auxquelles il serait dangereux de manquer à leur égard. Chaque Cosaque étant monté et équipé à ses propres frais, soigne son cheval comme son bien. Ils sont actifs et vigilants, d'une frugalité à l'épreuve, et supportent, ainsi que leurs chevaux, toute espèce de fatigue. Etant avec cela excellents cavaliers, ils forment une troupe légère comme il n'en existe dans aucun pays. Ils sont extrêmement dociles, d'un bon naturel, et ne deviennent cruels que lorsqu'on les y encourage ou qu'on ne montre pas toute la sévérité nécessaire.

„D'ailleurs, en traversant la Volhinie, j'ai

beaucoup entendu parler des cruautés exercées par nos ennemis. Il n'y avait que les Français et les Polonais auxquels on ne pût adresser ce reproche: les Polonais, parce qu'ils avaient intérêt à ménager leurs compatriotes, et les Français, parce que la grande et longue habitude du pillage leur avait fait acquérir une telle sagacité et un tact si prompt pour reconnaître les endroits où les habitants pouvaient avoir caché leurs effets les plus précieux, qu'ils ne perdaient pas leur temps à extorquer des aveux. Ils se mettaient immédiatement à fouiller et parvenaient le plus souvent à découvrir le dépôt dans les champs, les jardins ou les murs des maisons. — Mais c'étaient, m'a-t-on dit, surtout les Saxons, durs et grossiers imitateurs de cette école nouvelle, qui mettaient souvent les propriétaires à la torture pour savoir où leur argent était caché. Le moyen qu'ils employaient de préférence était de leur mettre les mains entre les portes et le mur, du côté des gonds; en fermant ainsi la porte graduellement, ils leur mutilaient les doigts pour arracher des aveux."

Arrivé à Elbing le 17 janvier, l'amiral reçut l'ordre de rétrograder sur Preussich-

Holland: Koutousoff jugeait à propos de ne pas le laisser trop avancer. Il remarqua, en entrant dans le grand-duché de Varsovie, un désordre dans l'administration qui contrastait avec ce qu'il avait vu en Prusse. Il fut chargé d'intercepter les communications entre Thorn et Posen, bloqua Thorn et s'empara des magasins de Bromberg. Mais bientôt, fatigué des intrigues de Koutousoff, il profita, pour quitter l'armée, du retour de Barclay de Tolly, qui désirait être employé. Alexandre refusait constamment de remplacer l'amiral: celui-ci écrivit donc à Koutousoff que sa santé ne lui permettait plus de rester à l'armée et qu'il en remettait le commandement à son chef d'état-major.

De retour à Pétersbourg, il offrit sa démission à l'Empereur, qui la refusa et lui accorda à la place un congé illimité, avec permission de voyager autant que bon lui semblerait. L'amiral quitta alors, pour toujours, son pays et habita successivement le midi et l'ouest de l'Europe, où il rédigea ses Mémoires. Il est mort à Paris le 10 septembre 1849.

INCENDIE DE MOSCOU.

L'incendie de Moscou était souvent un sujet de conversation. L'immensité de la perte et son influence exercée sur la retraite des Français, expliquent assez l'intérêt qui s'attachait à ce fait. On n'était pas d'accord sur la cause de l'incendie; les uns l'attribuaient au gouvernement russe; d'autres à l'armée française; quelques uns au patriotisme moscovite. Chaque système avait ses partisans, et la controverse était très-vive.

„Je comprends difficilement l'opinion de ceux qui s'opiniâtraient et s'opiniâtrent peut-être encore à imputer l'incendie de Moscou au gouvernement russe, agissant, dit-on, dans l'intérêt de la défense générale.

„Le comte Rostoptchine, gouverneur

de Moscou qu'on a voulu entourer d'une glorieuse auréole de patriotisme pour avoir été l'exécuteur de cette prétendue pensée du gouvernement, a toujours déclaré qu'il n'en avait jamais eu connaissance. Ennuyé enfin du rôle glorieux qu'on lui faisait jouer malgré lui, et provoqué par l'ouvrage digne d'attention de monsieur de Chambray, il s'est décidé à publier à Paris, en 1823, une brochure où il établit que le gouvernement n'avait aucun intérêt à incendier Moscou. Il en donne les raisons suivantes :

1. Moscou n'était pas approvisionné; l'armée russe l'avait épuisé et n'y laissait aux Français que très-peu de ressources.

2. Sur 240,000 habitants, Rostoptchine en avait fait sortir de Moscou plus de 225,000, n'y laissant plus guère que 12 à 15,000 personnes, étrangères ou de la lie du peuple, et plus embarrassantes qu'utiles aux Français.

3. Le succès d'un plan de destruction n'était pas probable, les habitations étant presque toutes séparées par des jardins, des boulevards et de grands espaces vides qui devaient empêcher le feu de se communi-

quer au loin. Pour qu'il étendît ses ravages, comme il l'a fait, il a fallu l'action accidentelle et tout-à-fait imprévue d'un vent des plus violents. Et cependant, il resta debout un quart des meilleurs édifices, ce qui était plus que suffisant pour l'armée française.

„On a vu, dans l'enlèvement des pompes une preuve d'un plan d'incendie. Or, elles étaient attelées et servies par un corps de 2,100 pompiers, Rostoptchine faisant sortir de Moscou, pour mieux isoler les Français, les autorités civiles et militaires, ainsi que presque toute la population ne jugea pas convenable de laisser ses pompiers au service de Napoléon. Naturellement, ils emportèrent leur matériel.

„Le gouvernement russe ne laissant aux Français que des maisons vides et pas d'approvisionnements, n'avait aucun intérêt puissant à la destruction de Moscou. Mais, s'il l'avait ordonnée, on le saurait; il resterait des traces de ces ordres; les habitants auraient été prévenus à temps pour qu'ils pussent emporter au moins leurs trésors. Loin de là, Koutousow jurait sur ses cheveux blancs qu'il arrêterait l'ennemi et

préserverait la ville sainte. La sécurité des habitants était complète; surpris comme au réveil d'un songe, ils s'enfuirent à la hâte, abandonnant aux Français leurs riches bibliothèques, leurs caves remplies de vins exquis, et jusqu'à leurs bijoux dans les boudoirs et les toilettes. L'illusion était si grande, même parmi les seigneurs, que quelques uns, et par exemple, les comtes Vladimir Orloff et Boutourline, ne se sauvèrent qu'à grand peine quelques heures avant l'entrée de l'ennemi. Les habitants, obligés de prendre subitement la fuite, s'indignaient d'avoir été trompés et insultaient les troupes russes qui évacuaient la ville, quoiqu'elles fussent encore en grand nombre.

„Dans l'entrevue que Rostoptchine avait eue le 13 septembre avec Koutousow aux portes de Moscou, Koutousow l'avait assuré qu'il avait, intention de livrer bataille. Il ajoutait qu'il avait des chances de victoire, ayant reçu des renforts, et ayant d'ailleurs tué aux Français, à la Moskowa, deux fois plus de monde qu'il n'en avait perdu. Mais le soir, après un conseil de guerre tenu à la hâte, il lui annonça que les mouvements de l'ennemi le contraignaient d'abandonner

Moscou. Rostoptchine m'a raconté qu'il avait eu, à ce sujet, une violente altercation avec Koutousow.

„L'incendie n'est pas non plus, à mon avis, l'ouvrage du patriotisme de la population. Le patriotisme est un sentiment trop élevé pour qu'il puisse se développer complètement sous un gouvernement despotique. L'amour instinctif du foyer, qu'on ne doit pas refuser aux Russes, ne peut être assimilé au patriotisme éclairé des peuples libres.

„Ainsi l'incendie général de Moscou n'est le résultat ni des ordres du gouvernement russe, ni du patriotisme des habitants. Il a eu pour cause première la tactique suivie sans exception par les généraux russes, dans la première moitié de la campagne; elle consistait à former partout des magasins, à ne pas se défendre et à mettre le feu en fuyant. C'est ainsi que l'incendie a commencé. Il n'était encore que partiel; mais bientôt le désordre inévitable dans le départ en masse de la population, le pillage, des vengeances personnelles et les imprudences des Français l'ont fait éclater à la fois sur divers points. Un vent

d'une violence extrêm
dans toute la ville. I
pas là pour prêter
manquaient: il n'a
l'arrêter.

„Le comte Rostopto
anecdotes qui vienner
j'avance.

„Les ouvriers, les
sans restés dans Mo
à faire leur commer
Lorsqu'ils les virent
tout ce qui se trouvai
en furent indignés.
où ne se trouvaient q
marchands de voiture
et officiers français
laches et d'autres v

en annonçant qu'il va revenir. En
ramène bientôt plusieurs camarades q
cendent avec lui dans la cave.
fermait avec une trappe. Les sol
mettent à boire dans la cave; ils s'e
Le gardien s'en aperçoit au bruit qu'
et veut d'abord les enfermer en pos
grosses pierres sur la trappe; mai
gnant qu'ils ne parviennent à la soul
qu'ils ne se vengent de lui, il prend
solution à la mode; il met le f
quatre coins de la maison et se sau

„Des causes anologues ont dû
quelques incendies partiels de la pa
habitants. Il y a eu aussi des veng
particulières. Les détenus évadés
quèrent à propager l'incendie, afin d
plus facilement.

„Les Français, sans le vouloir,

ni en carreau, mais bien en bois. Le feu devait se communiquer facilement à la maison.

„Un écrit du chirurgien en chef Larrey, contient la meilleure description de l'incendie, qui ait été donnée jusqu'à ce jour. C'est bien ainsi que les faits ont dû se présenter aux yeux d'un Français. Au soupçon près d'un ordre supérieur dont il ne pouvait rien savoir, et dont il dit seulement un mot en passant pour compléter l'énumération des causes possibles de l'incendie, je regarde son tableau comme le plus exact.

„L'incendie d'une ville peut arriver sans le concours de toutes les causes qui existaient à Moscou: témoin l'incendie de Londres et de nos jours celui de New-York. Ce n'était d'ailleurs pas la première fois que Moscou brûlait. Au XVIe siècle, sous Ivan le Terrible, trois incendies, se succédant à quelques jours d'intervalle, réduisirent en cendres toute la capitale et le Kremlin. L'incendie fut attribué aux sortiléges des Glinsky, qu'on voulait perdre et qui furent les victimes de cette accusation. Sous Ivan IV Moscou brûla une seconde fois. Du temps de Godounow, le Kremlin et le quartier des nobles échappèrent seuls à un troisième incendie.“

LA POLOGNE,

La nation Polonaise est une des plus belles races qu'on puisse voir. Les hommes possèdent au plus haut degré la force du corps et l'énergie de l'âme. Les femmes sont d'ardentes patriotes; elles réunissent à la beauté, au teint transparent des Anglaises, le charme, la grâce et la coquetterie des Françaises. Les deux sexes ont de l'instruction, bien plus que leurs voisins orientaux. Pendant mon séjour dans la Russie Blanche, où j'avais des propriétés, j'ai trouvé chez plusieurs petits possesseurs de terres, quoique depuis longtemps ils fussent subjugués, plus de notions politiques et d'idées sur la législation, que je n'en ai rencontré plus tard dans certains comités et certaines assemblées délibérantes. Joignez à cela des sentiments élevés, la

passion de la liberté individuelle et surtout de l'indépendance nationale, et vous pourrez vous faire une idée de tout ce que, dans son enthousiasme, une telle nation peut entreprendre contre l'esclavage; vous comprendrez aussi combien la servitude doit l'exaspérer.

Cependant le gouvernement électif de la Pologne présentait les plus graves inconvénients. Les élections étaient tumultueuses et le plus léger soupçon sur les affaires de la diète, suffisait pour faire prendre les armes à la noblesse, sans qu'elle sût imprimer à ses soulèvements une direction raisonnable et en prévoir les résultats, souvent funestes pour le pays, toujours inquiétants pour ses voisins. De plus, l'absence d'une représentation nationale empêchait l'établissement d'une législation positive: elle entretenait l'anarchie et amenait des dissensions, des combats continuels.

Tout en rendant justice au caractère chevaleresque de la nation Polonaise, on ne peut donc se dissimuler que sa mobilité excessive et son enthousiasme peu réfléchi l'ont mise plus d'une fois à deux doigts de sa perte. Dans ce royaume-république, le

mauvais usage qu'on faisait du droit d'élire un roi, exposait chaque fois le pays à des troubles et compromettait la tranquillité de ses voisins. On a fort bien dit qu'en Pologne, on trouvait la dignité royale avec le nom de république, le faste du trône avec l'impuissance de se faire obéir, un amour excessif de la liberté et les usages de la servitude; la libéralité et la cupidité, les lois et l'anarchie, un luxe effréné et l'indigence, un sol fertile et des campagnes en friche, le goût des arts sans aucun art; une noblesse orgueilleuse, mais souvent abaissée par le manque de fortune. Comment gouverner un pays qui présente de pareils contrastes?

Les puissances limitrophes durent aviser aux moyens de mettre un terme à leurs inquiétudes et aux dangers qui se renouvelaient pour elles à chaque élection. Les plus grands souverains de l'Europe, Catherine II, Frédéric II, Marie-Thérèse, ne trouvèrent d'autre remède que le partage de la Pologne. Les notions qu'on avait alors sur le droit des gens étaient moins avancées que de nos jours, de plus, on ne concevait pas qu'il fût possible de trouver des insti-

tutions capables de contenir un peuple aussi turbulent. Si ces souverains eussent existé de nos jours, il est probable qu'ils auraient employé quelque autre moyen. Ils avaient, en effet, trop de sagacité pour prendre leur siècle à rebours, comme l'on fait quelques uns de leurs successeurs. D'ailleurs, le partage de la Pologne est presque justifié par la facilité avec laquelle il a été accompli, et par les difficultés insurmontables qu'ont rencontrées ceux qui voulaient la rétablir: Napoléon, par exemple.

Cependant des causes plus puissantes empêcheront que l'état de choses actuel ne se maintienne indéfiniment. Les Russes et les Polonais sont deux races tellement différentes qu'aucun effort ne parviendra à les fondre en une même nation. Les Russes chérissent, ou du moins ne redoutent pas un esclavage sans fin, tandis que les Polonais n'aspirent qu'à la liberté. Jamais les Polonais ne se soumettront volontairement à l'esclavage, tandis qu'il sera toujours bien difficile, sinon impossible, de rendre les Russes libres. Il est, dit Machiavel, aussi difficile de donner la liberté à des hommes qui sont faits pour être escla-

ves que de rendre esclaves des hommes qui sont faits pour être libres. — Ce contraste entre les deux nations est une cause permanente et sans cesse agissante qui tend à les séparer. Elle finira par vaincre les causes accidentelles qui les ont violemment réunies sous le même sceptre.

Une nation qui n'est pas supérieure aux autres et qui, soumise elle même au despotisme, ne peut apporter aux vaincus aucune garantie nouvelle, aucun bienfait réel, une telle nation n'a certes aucun droit de subjuguer ses voisins, pour les dégrader comme elle et les rendre moins heureux qu'ils ne le sont. Le gouvernement russe a donc, moins que tout autre, le droit de conquérir. Mais de la part de Catherine II. — ce législateur sage, glorieux et puissant, qui propageait les lumières et rendait à ses sujets leurs droits, — la conquête pouvait être tolérée par exception, car elle étendait à d'autres peuples les avantages dont jouissaient les sujets de cette grande souveraine. Elle cherchait à faire des vaincus, non pas des esclaves, mais bien des citoyens. Elle sut conserver par ses bienfaits les sujets qu'elle avait conquis par

ses armes. Les Polonais furent traités avec les ménagements qui étaient dûs à leur infortune.

Les choses ont bien changé depuis Catherine. On a octroyé d'abord aux Polonais une constitution libérale, puis on a chargé de la faire fonctionner un homme *) dont l'absurde tyrannie a indigné la nation au point d'amener un soulèvement général. Cette insurrection, provoquée d'une manière si coupable, on s'en est fait un droit pour soumettre les Polonais à un joug destructeur et inhumain. On a cherché à cacher l'injustice et la cruauté sous les formes d'une légalité aussitôt violée, et qui n'est qu'un instrument de servitude. Cette tyrannie aveugle et grossière ne sait pas que la voie de l'arbitraire, toute large, facile et entraînante qu'elle est, aboutit à un précipice et se raccourcit tous les jours; elle ne voit pas que bientôt, au lieu de révolutions de palais, remplaçant un despote par un autre despote, le genre humain fera cause commune et en fera justice une fois pour touts.

---

*) Le grand-Duc Constantin, fils de Paul I.

Du temps de Catherine, chaque guerre augmentait les forces de l'empire: maintenant, chaque guerre les affaiblit. Ainsi, on doit considérer les Polonais comme l'avant-garde de l'ennemi. Ce sont des sujets inquiets toujours prêts à se révolter et qu'il faut, avant tout contenir. Ils n'attendent que l'occasion pour prendre les armes et combattre leurs oppresseurs avec la rage du désespoir. Malgré le joug de fer qui s'appesantit sur eux, il sera toujours difficile de contenir dans l'obéissance une nation aussi opprimée. Quand les Russes seront obligés de porter leurs armes au dehors, ils profiteront de l'occasion. Leur haine servira d'instrument aux ennemis du despotisme et de la Russie.

TESTAMENT

DE

L'AMIRAL TCHITCHAGOFF.

225

TRADUCTION DU TESTAMENT OLOGRAPHE
DE L'AMIRAL TCHITCHAGOFF,

Lu, le 28 décembre 1853, à l'audience du Tribunal civil de la Seine.

Instructions pour mes filles Adélaïde, baronne de Saint-Martin, et Catherine, comtesse du Bouzet, qui doivent être exécutées par elles deux, si elles sont réunies ou si elles sont présentes au moment de ma mort; sinon, une d'elles suffira pour exécuter ces instructions.

Mes chères Filles,

Voulant vous épargner toutes les difficultés qui pourraient s'élever après ma mort, il faut que vous connaissiez l'état de mes affaires, ainsi que ce je désire qui soit fait

pour mon enterrement et la disposition du peu d'objets que j'ai avec moi à Paris.

1. Mon banquier, Child et Cie à Londres, a entre les mains mon contrat de mariage et une somme d'argent placée dans les fonds anglais, qui vous appartiendra selon ce contrat. MM. Child et Cie vous informeront du nom des curateurs existant alors.

2. Mon testament et les codiciles concernant mes biens en Angleterre sont entre les mains de M. Green, avoué à Lewis. Les exécuteurs de ce testament sont M. Henry Acton et ma fille Catherine, comtesse du Bouzet, qui rempliront mes intentions ainsi qu'il suit:

Mon sabre d'uniforme et mon grand pupitre avec tout ce qui y appartient, je les lègue à Henri, comte de Crouy:

Mes pistolets anglais, à son fils aîné Frédéric de Crouy;

Mes pistolets français, de Boutet, à son second fils Charles de Crouy;

Une troisième paire de pistolets allemands, par Kuchenreiter, à son troisième fils Gustave de Crouy;

Ma montre en or, de Breguet, avec la

chaîne, au comte Eugène du Bouzet, ainsi que mon petit pupitre;

Mes effets et linge qui auront été portés seront donnés à mon valet de chambre, selon que mes filles en décideront;

Quant à mes livres et autres objets à moi appartenant, mes filles peuvent choisir ce qu'il leur conviendra de garder; le reste doit être vendu et le produit ajouté à la masse de mon bien.

En conséquence des mesures arbitraires par lesquelles l'empereur Nicolas a privé la noblesse russe de sa liberté individuelle et de son droit de propriété, et moi-même en particulier, de la pension légale due à mes services et celle due aussi par les statuts des différents ordres dont je suis décoré, j'ai rompu mon allégeance envers lui, et afin de recouvrer les droits de l'homme, je me suis associé à la nation qui a su conserver le plus de liberté raisonnable, en me faisant naturaliser sujet anglais. En conséquence, on ne doit permettre à aucune autorité russe de se mêler de ce qui me concerne; mais je recommande à mes filles de leur rendre les croix de mes décorations russes de Saint-Alexandre,

Saint-Wladimir, Sainte-Anne, et Saint-Georges.

Qu'après ma mort, aucune cérémonie de pompe ne soit faite. Un ministre protestant fera le service religieux, et mon corps, placé dans un cercueil de bois de sapin et recouvert du drap de velours noir qui a servi pour ma femme et que j'ai gardé pour cet usage, doit être transporté à Sceaux (Penthièvre) et enterré dans le cimetière aussi près de mon frère que possible. Mais s'il se présentait quelque difficulté pour exécuter ceci, qu'on m'enterre dans n'importe quel autre cimetière. Mes filles disposeront du drap de velours comme elles jugeront convenable. Je désire que ma bague en camée, de Pickler, soit donnée, en souvenir de moi, à mon exécuteur testamentaire, M. Acton, et qu'un présent du même genre soit fait à M. Green, mon avoué.

Maintenant, je vous dis adieu pour toujours, mes chères filles, en faisant des voeux pour votre santé et votre bonheur.

Paris, ce 20 mai 1847.

TCHITCHAGOFF.

SUSCRIPTION.

A la comtesse Eugène du Bouzet

ou

A la baronne de Saint-Martin.

Pour être ouverte immédiatement après la mort de l'amiral Tchitchagoff.

Copie du Récépissé de M. Lawson, remis à Mme du Bouzet par l'amiral lui-même, le 20 mai 1847.

L'amiral Tchitchagoff m'a confié aujourd'hui une lettre, adressée à ses filles la comtesse Eugène du Bouzet ou la baronne de Saint-Martin, que je dois conserver avec soin et remettre à l'une ou l'autre de ces dames, immédiatement après sa mort.

Paris, ce 20 mai 1847.

Thomas Lawson.





Imprimerie de Bär & Hermann à Leipsic.